

LES
N U I T S
DE PARIS,
O U
LE SPECTATEUR-NOCTURNE.

Nux & Amor, Vinumq; nihil moderabile suadent;
Illapudore vacat, Liber, Amorque meru.
Ovid. I Amor. vv. 59-60.



AVEC FIGURES.

Sixième Partie.

Sujet de la FIGURE de la VI.^{me} Partie.

Le Spectateur-nocturne , rue du-Chaume , separant deux Bourgeois , qui se batent en duel :

L'Un d'eux lui montre une Femme évanouie , secourue par Une-aurre :

» —Voilà ma Sœur , femme de ce Misérable,
» qui la traite-mal » !

On prie le LECTEUR de voir l'AVIS contre les Contrefacteurs , qui est placé à la fin des Tables.

On prévient en-même-temps , qu'on a changé la marche , pour la publication des NUITS : La main-d'œuvre augmente si prodigieusement en France , pour tout , que si l'on n'y remédie , nous ne pourrons bientôt plus soutenir la concurrence avec aucune Nation ! L'énormité des frais oblige donc à publier les VI premières Parties , qui font la moitié de l'Ouvrage , et de le smettre à 15 liv. Les VI dernières Parties , contenant , comme les VI premières , 1440 pages , acheveront de paraître par mois , une à une , jusqu'à la fin de septembre 1788 , à 9 liv. seulement , c'est-à-dire 3 liv. chaque II Parties. Nous contractons toujours l'obligation , si les CCCLXVI NUITS excèdent les VI dernières Parties , d'imprimer , sans retard , le surplus des NUITS excédantes GRATIS.

ie.
pa-
ael:
ie ,
le,

ntre
des

é la
La
nent
die,
con-
mité
niè-
ge ,
ères
res,
ois ,
88 ,
e II
tion,
der-
sur-



112



LES
NUITS DE PARIS,
OU LE
SPECTATEUR - NOCTURNE.

CIX NUIT.

AVANTURE DE DESIRÉE.

A huit heures, j'étais à la porte de ma Comère. Elle avait été malade tout le jour, et ne s'était pas encore levée. Sa Mère m'introduisit auprès d'elle. — Instruisez-moi vite! (dis-je à la Belle-brune; parcequ'il faut que j'achève de m'éclaircir? — Vous avez tout savoir (me dit-elle). Il y a trois jours qu'on m'apporta une Lettre, de la part d'une Dame que je croyais mon amie, parcequ'elle m'avait témoigné beaucoup d'intérêt. Elle demeure au faubourg Saintgermain. Elle me marquait, Qu'elle avait une chose extrêmement importante à me communiquer, et qu'elle me priait, au nom de notre amitié, de ne prendre que le temps de faire une petite toilette, avant de venir. Je m'habillai. Vous savez que je

Tome III, VI Part.

c ij

suis ma maîtresse : Je partis, en disant à ma Mère, que, suivant toutes les apparences, je ne reviendrais pas souper. J'arrivai chés la Dame, qui ne se trouva pas à la maison : Mais il y avait beaucoup de monde, toutes les Persones que vous avez vues la nuit passée, hommes et femmes. Je demandai la Dame. On me dit qu'elle ne tarderait pas à paraître, et que si elle différerait trop, nous irions où elle était. Elle ne vint pas. Sur les dix heures, on partit. Je ne voulais pas suivre la Compagnie. J'entrai dans une pièce, où j'avais déposé mon mantelet. Je n'y fus pas plutôt, que deux Hommes y survinrent, et sans me rien dire, me saisirent, me bandèrent les yeux, et me lièrent les mains. — Ce n'est pas ici chés Mad. Saci (me dirent-ils) ; vous êtes une avanturière, et l'on saura ce que vous êtes venue chercher ici ! Je m'écriai ! Je voulus montrer ma Lettre. On me la prit, et on ne me l'a pas rendue. Pour empêcher que je ne me fisse entendre, on me mit un bâillon, et je fus portée dans un fiacre, qui me déposa, non pas où nous étions la nuit passée, mais dans une autre maison, que j'en ai pas vue. On m'ôta le bâillon : Je n'entendis Personne de tout le reste de la nuit. Le matin,

une Dame-âgée me servit à déjeuner du chocolat, que je refusais de prendre: mais on me fit entendre, qu'on m'y forcerait. Le soir, on me fit souper, après m'avoir ôté le bandeau que j'avais sur les yeux. Je m'aperçus que j'étais examinée par Quelqu'un, qui ne se montrait pas. On dit: —Quelle étourderie-! Je n'entendis que ce mot. Mais depuis, on me parla plus honnêtement. Je passai la nuit dans cette maison; j'eus un fort-bon lit, et l'on ne me banda pas les yeux. Enfin, hiér-soir, on me remit le bandeau, et l'on m'amena où vous m'avez vue. On delibera sur mon sort, avant le souper. Un Homme, dont je reconnus la voix et la figure, lorsqu'il me fut libre de voir, disait aux Autres: —Qu'importe? Jolie-femme pour Joliefemme, Celle-ci est fort-bien-! On lui reprocha qu'il parlait comme un insensé. On soupa. Ensuite, on envoya quatre Personnes de la Compagnie en chercher Une-autre, au Marais. Vous revintes avec eux, et mon étonnement a été extrême, en vous entendant parler. Voila tout ce que je fais de mon aventure. Pour quî m'a-t-on prise? je l'ignore.

—Il faudra que je le sache (repondis-je vivement), et peutêtre dès ce-

soir. Il est des Gens qui se croient tout permis, parce-qu'ils sont d'un rang élevé-. Il n'était que huit heures-ét-demie. Je courus dans le faubourg Saint-honoré. Je m'adressai au Marchand-de-vin du coin de la rue d'Anjou, pour savoir les noms des Personnes qui habitaient la maison que je lui designai. Il me le dit, et en-même-temps, Que la véritable Maîtresse n'était pas encore revenue de la campagne, et que pendant son absence, son Fils et sa Société celebraient des orgies dans cette maison: Qu'il s'y était passé des scènes très-scandaleuses, qui avaient attiré l'attention de la Police; ce qui faisait que depuis quelque-temps, la joyeuse Bande mettait un-peu plus de circonspection dans ses démarches: Car auparavant, on y attirait par adresse des Femmes de Marchand et des Filles-de-modes, qu'on retenait malgré elles toute la nuit.

Le Maître a un gros Chien, qu'il nomme Creancier: C'est une espèce de monstre de grosseur et de laideur. Il est tellement stilé, que dès qu'il paraît Quelqu'un, dont son Maître veut se débarrasser, un mot suffit. —Un Creancier! A ce mot, le Chien s'élance, pose ses deux pattes sur les épaules de l'Incom-

de , le renverse , le tient par terre , et gronde horriblement au moindre mouvement que fait l'Homme pour se relever. Il faut que son Maître , en le caressant beaucoup , delivre le Malheureux. Ordinairement Ceux qui ont été accueillis de-la-sorte , ne reviennent jamais demander leur creance au Maître du terrible Chien-. Le Marchand-de-vin me fit encore beaucoup d'autres details , qu'il est inutile de rapporter. J'hésitais sur ce que j'avais à faire , après une explication aussi lumineuse : cependant j'alai à la porte de la maison. Je frappai. Un Portier d'emprunt vint ouvrir , et refermait sans me repondre , si je n'en avais empêché , en m'avancant à-mi-corps. Je dis que je voulais parler à son Maître. — Il n'y a Personne. — Si , j'ai vu de la lumière. — Il n'y a Personne-! J'insistai. Au bruit que nous fesions , le Maître s'avanca sur l'escalier : — Hé ! parbleu ! c'est notre Ami le Spectateur , qui nous a retrouvés !... Creancier ! Creancier !... Heureusement j'étais prevenu , que c'était le nom du gros Chien. Ma fermeté , qui ne m'abandonnait pas vis-à-vis des Hommes , me quittait , lorsqu'il s'agissait d'un gros Chien : J'ai horreur de ces Animaux. Jeme retirai vers la por-

te, restée ouverte , et je sortis. Le Portier la referma , et je m'en-alai.

En revenant du fauxbourg Sainthonoré , je vis Pinolet à sa place : — Vous avez passé la nuit devant moi , dans un Fiacre fermé (me dit-il). — Quoi vous m'avez senti ? — Non , je vous ai entendu : Vous parliez avec difficulté : J'ai compris par-là que vous étiez gêné-. Je lui contai mon aventure en deux mots-. Il secoua la tête : — C'est une petite vengeance , d'une Joliepersone , qui les avait-joués. — Ce n'était pas elle ! — Je le fais... Mais ils l'ont ce-soir. — Hâ-ciel ! — Ils ne l'auront pas encore un quart-d'heure-. Je retournai sur mes pas , et j'arrivai comme la Jeunepersone sortait , avec Main-forte. Elle ressemblait à Desirée , et tenait à la main une très-belle chevelure , qui était la sienne. On lui a rendu - justice.... Je courus chés la Marquise , sans rien voir , que des Tapa-geurs , rue des Deux-écus : Ce fut à leur occasion , que je composai une Juvenale mediocre sous ce titre *.

SUITE DE L'ÉPOUSE MALHEUREUSE.

L'aventure de la Nuit precedente ne

* On la trouve , sous le titre des TAPAGEURS , dans le PAYSAN-PAYSANE , T. IV. ^{m^e} p. 139.

m'avait pas plu, et je me promis d'être plus circonspect avec les Mauvais-plaisans. Je traversai les rues du-Temple, Saintmartin et Saintdenis, tout-occupé de ces idées, et je me trouvai, pour la seconde-fois, dans la rue Verdelet. Vis-à-vis la porte de la belle Laure, je me rappelai cette Infortunée. J'étais curieux de savoir ce qu'elle était devenue, depuis le jour que le Père et la Mère de son méchant Mari l'avaient emmenée chés eux. Je vis de la lumière au premier: je frappai un seul coup. Une Fille-domestique vint m'ouvrir. —Comment se porte votre jeune Maîtresse? Serait-elle malade, que je vois son appartement éclairé?..... Tandis que je parlais, le Père du Mari parut: —Hâ! c'est vous? (me dit-il): approchez que je vous dise un mot! Je m'avançai; la Fille s'éloigna. —Je suis père; je suis le premier magistrat de ma Famille: j'ai bien examiné mon Fils, surtout depuis que j'ai un Petitfils: J'ai vu que le Premier était un Monstre incorrigible: je l'ai puni: D'hier, sa Femme, sa Mère, son Fils et moi, nous en sommes délivrés. Vous l'imprimerez un jour, pour effrayer les Monstres comme lui: mais pendant ma vie, taisez-vous-.

Il est mort, et je parle.

SUITE: LA RUE SAINTDOMINIQUE.

Il n'est personne au monde de si dangereux pour les Filles d'un certain ordre, que les Etudiens en médecine : On se défie des Militaires, et des Abbés : Mais un Jeune-étudiant de l'art d'Esculape a pour lui son état même, qui le rend utile, et qui lui sert à s'introduire auprès des Mères et des Filles; son ton magistral et prescriptif, son savoir, et son éducation, qui sont toujours honnêtes. La Femme d'un Vitrrier, piegrièche aride, dont les lèvres hâlées annonçaient le bavardage, me parut propre à m'instruire de ce qu'était la Jeune personne de l'avant-veille. C'est une hasardeuse démarche, que celle d'attendre un Jeune homme dans la rue ! J'entrai auprès de la Vitrière, comme on allait fermer la boutique : car on ferme plutôt dans ces rues solitaires et peu fréquentées. — Madame, je viens auprès de vous, comme étant une Personne instruite et de bonne réputation... Vous avez dans votre voisinage une Veuve, qui demeure avec sa Fille, jeune personne très-aimable, et une Domestique. — Oui ! madame Colart, et mademoiselle Adelaïde sa fille : c'est une jolie-Personne : Voilà trois ans qu'elles demeurent dans le quartier. La Mère veut donner sa Fille à un

Architecte de merite, mais fort laid : La Demoiselle n'en veut pas ; elle a , dit-on , un Amoureux , que la Mère lui a defendu de voir , parceque c'est un Jeune homme encore sans état , et qui , dailleurs , paraît un Avantageux , un Faraud , qui par cette raison ne plaît à Personne , qu'à sa Maîtresse... Etes-vous chargé de faire des informations ? — Oui , Madame , je m'en suis chargé. — La Jeune personne est très-douce ; c'est un bon-sujet. Si elle était aujourd'hui la femme de Monsieur Desb* , hâ ! mon dieu , elle l'aimerait , ou dumoins , elle se comporterait bien , parcequ'elle a des principes de religion : Aulieu que tant qu'elle restera fille , elle sera exposée.... Etes-vous ami de la Mère ? — Oui , Madame ; c'est-à-dire , que je desire de la servir. — Hâ ! encore-cas , dites-lui , qu'elle fasse le mariage , et qu'elle se presse ! On voit tous les-jours roder le Quidam , aux environs de cette rue : Mademoiselle Adelaïde ne peut faire un pas , qu'il ne soit derrière ses talons : Puisque vous êtes ami de la Mère , il faut vous dire la verité. Il lui fera faire quelque sotise , je vous en avertis-! Je quittai la Vîtrière , après cette information. Je ne me sentis aucun attrait pour le Luxembourg ; je remon-

rai la rue Saintdominique, j'entrai dans l'impasse, et j'alai m'asseoir sur le seuil de la porte du Traducteur des Nuits d'Yong et des Tragedies de Shakespeare. Je rêvais à ce que j'avais à faire. Je crus qu'il était honnête, avantageux de servir la Mère. J'étais assis dans l'ombre. J'entendis marcher dans la rue, et le son clair des talons d'une Femme. Je me dis en moi-même, — C'est Adelaïde-. J'allais me lever, lorsque j'aperçus qu'on venait à moi. Je me rencognai d'avantage. On s'approcha fort près. C'était Adelaïde Colart, et son Etudiant. — Il n'y a pas d'autre moyen ! (disait ce Dernier). — Mais je ne veux pas de ce moyen-là ! — Vous ne voulez donc pas être à moi ? — Et si !... Mais perdre l'honneur ! — Je le repare. Vous demandez de vous enlever ? de me suivre ? de vous afficher ? Non. Introduisez-moi, le matin, ou le soir ; éloignez la Domestique, et que votre Mère elle-même, nous surprenne. Je ne vous demande pas même ces précieuses faveurs, pour lesquelles je donnerais ma vie, et que vous avez tant de peine à m'accorder.... Mais que votre Mère, par notre situation, notre rendez-vous, notre particulier, croye tout ce qu'il faut qu'elle croye. — Vous ne demandez rien ! — Hô ! rien.

—Cela me determine: Car je ne voudrais pas offenser Dieu.... Il est vrai que je l'offense, en desobeissant à ma Mère, et en vous parlant en particulier; mais je n'en suis pas maîtresse: Cela est plus fort que moi. —Ma belle Adelaïde! que votre piété me touche! J'ai toujours désiré d'avoir une Femme pieuse. —Et vous n'avez pas de religion! —Il est vrai; mais je desire que ma Femme en ait, qu'elle en ait comme vous. —Laissez-moi me retirer, mon cher Doleron! Hâ! j'espère vous faire aimer la devotion, et que je serai l'instrument de votre salut! C'est ce qui m'attache à vous! Quel bonheur d'être unie avec vous dans toute une bienheureuse éternité! d'en être la cause, et d'en recevoir les felicitations des Anges et des Saints! Ils se retirèrent; et j'entendis que le rendez-vous n'était remis qu'au lendemain-matin.

Je l'avoue, je sentis comme Doleron, que la veritable et douce devotion est un tresor dans une Femme. Mais en même-temps la tendre simplessé d'Adelaïde, me fit comprendre, que je pouvais, sans danger pour son bonheur-réel, la servir *à temps et à contre-temps*, comme dit Saintpaul. Je suivis les Amans: Ils se quittèrent aubout de l'impasse: Dole-

ron prit la rue en face, et Adelaïde fit la commission pour laquelle elle était sortie.

Dès qu'elle fut rentrée, je me presentai chés la Mère. J'étais parfaitement inconnu. Je fus un peu surpris de trouver la Vîtrière à-côté d'elle. Cette Femme s'était aperçue de la sortie d'Adelaïde, et elle était accourue auprès de mad. Colart, pour lui raconter ce qui venait de lui être dit. — Le voila! (dit la Vîtrière). — Je ne le connais pas! (repondit mad. Colart). Je demandai à parler à la Dame en-particulier. On m'accorda ma demande: Adelaïde, la Vîtrière et la Domestique passèrent dans une autre pièce. Lorsque je me fus bien assuré qu'on ne pouvait nous entendre, je pris la parole. — Je ne saurais vous exprimer, madame, combien j'ai de veneration pour vous, et d'estime, pour votre Demoiselle, malgré ce que je vais vous dire! Les sentimens de piété, dont elle est penetrée, ont leur source dans votre ame, et decoulent de l'éducation que vous avez donnée. Je sais quelles sont vos vues, pour l'établissement de cette Fille chérie, et on doit les approuver. Mais elle court un grand danger! Un Jeune-seduc-teur s'est emparé de son goût, de son panchant: Il n'est pas ce qu'il lui faut, comme l'Homme que vous

J'ai destinez , ét que je connais, sans être lié avec lui. Je vous avoue, que j'ai vu avanthier Mademoiselle Adelaïde, dans la rue avec le Jeunehomme, ét qu'ils ont fait ensemble un long circuit! Mais ce n'est pas le pis de l'aventure. Je viens de les voir à-l'instant ensemble, ici près, ét d'entendre leur conversation.... Voulez-vous me promettre, madame, de suivre mon conseil? —Helas! Monsieur, vous m'effrayez! Quoi! ma Fille..... La Domestique était avec elle? —Non, elle est sortie seule. —Marie me trompe! —Sûrement elle est d'accord avec sa Jeune-maîtresse: Mais cela est excusable: Ce sont deux enfans. —Je suivrai vos conseils, Monsieur. On vient de me parler de vous, comme d'un de nos Amis; mais je n'ai pas l'honneur de vous connaître. —Certainement je ne suis pas connu de vous, madame! mais je ne ferais voir le mal, sans chercher à l'empêcher. Demain, madame, on doit introduire chés vous le Jeune-seducteur: Les conditions de votre Fille sont, qu'il ne blessa pas la pudeur, que vous croirez outragée.... —Ma Fille!.. —Un moment! l'adresse n'est pas defendue: Vous êtes instruite. Monsieur Desb* fait-il que votre Demoiselle a le cœur prevenu? —Oui; ét il ne l'en aime pas

moins. —Cela est d'accord avec mes vus. Je vais vous quitter. Je me charge de l'avertir, et voici ce qu'il faut faire. Vous êtes prevenue : Il faut que M. Desb* remplace, dans l'obscurité, l'audacieux Doleron : C'est avec M. Desb* que vous surprendrez votre Fille : Vous lui ferez jurer, avant qu'elle le voye, d'épouser l'Homme qui tiendra sa main. Vous hâterez les préparatifs, et liée par son serment, elle ne pourra refuser ; sa conscience est trop delicate. —Hé ! Monsieur, tout est prêt : les bans sont publiés : C'est par delicateffe que M. Desb* ne termine pas. —Cela suffit : Il faut que le mariage se fasse cette nuit-même. Je vais chés M. Desb* : Vous, madame, preparez tout-. Je sortis aussitôt, en lui recommandant de la discretion avec la Vitrière, autant qu'avec sa Fille.

Je courus trouver l'Architecte : Il ne me connaissait que superficiellement : Je lui dis, que je venais de la part de mad. Colart, et je lui fis l'éloge de sa Maîtresse ; ce qui l'attendrit aux larmes : —A-merveille ! (dis-je en moi-même) ; c'est un bonhomme ; Adelaïde sera sûrement heureuse-. Je lui revelai tout ce que je savais : Je détaillai mes vus : Je lui donnai mes conseils sur la manière de se con-

duire avec sa Jeune-épouse, après le mariage: Surtout, je lui conseillai, de ne jamais lui parler d'amour, mais seulement d'amitié. Il m'embrassa de joie et de reconnaissance. Il avait entendu parler de moi, comme du Spectateur-nocturne: Mais il ignorait que ce fût l'Homme qui avait demeuré dans une maison appartenant à M. Desb* son père. Lorsqu'en badinant, je lui eus dit, que j'avais fait ma decouverte, parceque j'étais le Spectateur-nocturne, il poussa un cri-de-joie; en disant, qu'il s'abandonnait à mes avis, pour les suivre à la lettre. Je retournai ensuite chés Mad. Colart, qui n'avait rien négligé: J'alai de sa part, avertir à l'église, et prendre les arrangemens. Tout cela fait, et l'heure convenue, je courus chés la Marquise.

Je racontai ce qui se passait à Mad. De-M****; je lui lus la Juvenale intitulée LA SAUTERELLE *, et je sortis à deux heures-ét-demie.

Je me rendis chés M. Desb*, que je trouvai tout occupé de ses preparatifs. Je le quittai pour le precéder dans la rue Saintdominique: Je passai par celle de la Harne devant la porte de l'Etudiant. Il

1214 LES NUITS DE PARIS:

était trois heures-un-quart. Je le vis sortir envelopé dans un grand manteau bleu. Ce contretemps me déplut : il n'était pas à-propos qu'il fût témoin du mariage. Je le suivis. Il alla devant la demeure de sa Maîtresse, où il chanta ce couplet du MARIAGE PAR ESCALADE, mauvaise pièce faite sur la prise de Mahon en 1756 :

Hola, dormez-vous encore ?
Belle Evire , éveillez-vous ?
C'est l'Amant qui vous adore :
N'attendez pas que l'aurore
Nous ramène les Jaloux.

Je compris par ce couplet, et par ce qui suit, que les deux Amans avaient fait une convention, que je n'avais pas entendue, Adelaïde ouvrit la fenêtre de sa chambre-à-coucher, et répondit en toussant. Il fallait empêcher une réunion qui aurait derangé tous nos projets. J'avancai bruyamment, et j'obligeai l'Amant à s'écarter un-peu, pour me laisser passer. Il se mit sous une porte voisine. Mais je n'avais garde de l'y laisser. Je m'avisai de crier, — Qui va-là ? Qui êtes-vous ? Que voulez-vous?... Au Voleur ? au Voleur-! Il se mit à fuir, me croyant un Voisin, et je le poursuivis par la rue d'Enfer. Je revins bientôt, et comme j'arrivais à la porte, je trouvai M.

Desb*. Je lui fis part de ce qui venait de se passer. Il toussa, et je m'éloignai un peu. Adelaïde, qui ne douta pas que ce ne fût son Amant, envoya ouvrir. J'observai que M. Desb* était en habit; je me glissai le long des maisons, pour lui jeter mon manteau sur les épaules. On ouvrit; il entra bien emmitoufflé: Ce qui fit que la Domestique le prit pour l'Étudiant.

Cependant la Mère s'était éveillée. Elle entendit entrer M. Desb*. Elle se leva, s'habilla et mit la tête à la fenêtre. Je toussai. Elle vint m'ouvrir. Tandis qu'elle descendait, l'Étudiant s'approchait à-pas-comptés. Je l'aperçus, et je dis à la Dame, en me glissant auprès d'elle: —Voici le Séducteur: voulez-vous l'effrayer, ou le prendre au trebuchet? Vous en êtes la maîtresse? Elle réfléchit; et comme elle avait repoussé la porte, nous délibérâmes sur ce qu'il fallait faire. Il fut convenu qu'elle entr'ouvrirait; qu'elle prendrait Doleron par la main dans l'obscurité, comme si elle était la Domestique, et qu'elle le conduirait dans un bûcher, au rés-de-chauffée, où nous l'enfermerions. Ce qui fut exécuté. La Dame ouvrit: elle prit la main de l'Étudiant, sans parler, et l'introduisit dans le bûcher, dont elle avait disposé

l'entrée pour le recevoir. Dès qu'il y fut, elle ferma la porte à double-tour, et remonta chés elle. L'Étudiant ne savait où il était : C'est pourquoi sans-doute il se tint tranquille, en attendant sa Maîtresse.

Lorsque nous fumes en-haut, la Dame appela sa Domestique, qui seignit de s'éveiller; elle lui demanda la raison du bruit qu'elle venait d'entendre? Cette Fille parut embarrassée : Je me montrai; j'assurai à la Dame, qu'on avait ouvert à un Homme, que cette Fille avait introduit dans la maison. Je conseillai de voir dans la chambre de la Demoiselle. La Mère y consentit, en m'assurant qu'elle connaissait les principes sévères de sa Fille. On tourna une clé, qu'on avait laissée, parcequ'on voulait être surpris. Qu'on imagine l'étonnement de la Demoiselle et de la Domestique, lorsqu'à la lumière que portait mad. Colart, Adelaïde se trouva dans les bras et la tête appuyée sur la poitrine de M. Desb*! Toutes-trois firent un cri: —Quoi! ma Fille! —Hô! Madame! —Hâ! Maman! M. Desb* demanda pardon. Il dit, qu'il n'avait pas eu de rendez-vous; qu'il avait été introduit par la Domestique, en venant pour ce que savait mad. Colart. —Que

ferons-nous, monsieur? (me dit la Mère).

—Pour sauver la vertu de votre Fille, il faut aler à l'autel sur-le-champ: ce qui vient d'arriver, prouve qu'elle était destinée à M. Desb*, et il faut qu'elle soit l'épouse de l'Homme dans les bras duquel elle s'est jetée-. Adelaïde était si troublée, qu'elle ne put rien dire pour s'opposer. On lui passa une petite robe, et coiffée en grand-bonnet, elle se laissa conduire à l'église. On eut-soin que la Fille-domestique accompagnât la Mariée.

Que faisait Doleron cependant? Enfermé dans le bûcher, le mouvement qu'il entendait, lui persuada qu'il ne fallait pas qu'il remuât, et que sans-doute il était arrivé, à l'étage supérieur, quelque chose, qui tenait tout le monde en-l'air. Une tranquillité profonde succeda: Il attendit longtemps, et il commençait à s'impatisier, lorsqu'on revint de l'église. Ce nouveau bruit le rendit encore discret. Mais le jour commençait à devenir grand: On fit déjeuner les Temoins, au nombre desquels j'étais: On tâcha d'égayer Adelaïde: Son Mari lui montra les plus beaux et les plus tendres sentimens: Il la toucha. Huit-heures sonnaient, et nous n'avions pas encore achevé de déjeuner, lorsqu'

que la Domestique effrayée, vint nous dire, qu'on frappait à la porte du bûcher en-dedans. Mad. Colart se leva seule, et fit même rester la Fille auprès de nous : Elle alla ouvrir à Doleron, en marquant le plus grand étonnement de le voir-là ! L'Etudiant ne savait comment s'excuser : Mad. Colart, prit un air sérieux, en lui disant : —Je pourrais vous faire arrêter, en appelant mon Gendre et les Temoins, qui sont là-haut : Mais je vous fais grâce : Retirez-vous, et apprenez, Temeraire, que ma Fille, mariée d'aujourd'hui, est trop bien élevée et trop sage, pour entretenir désormais quelque relation avec vous-. Doleron se retira confondu de ce qu'il entendait. Mad. Colart remonta, et ne parla qu'à moi de ce qu'elle venait de faire. Je laissai les Nouveaux-épous, et j'alai dormir quelques-heures.

C X I N U I T.

LA PLACE LOUIS - XV.

Un long intervalle s'est écoulé : J'ai été malade : J'ai vu la mort instante m'annoncer la dissolution. Hélas ! je ne la redoutais pas, et déjà tranquille, par la certitude de mourir, je me sentais soulagé du poids de la vie... La mort n'est

rien, ô Mortels ! la somme des biens de la vie est compensée par ses maux ; la différence des deux colonnes , est zero. Si la vie était un bien , la Nature serait injuste, d'avoir placé la mort si-près de la naissance , pour la moitié des Êtres vivans ; mais la mort n'est rien : Si l'Être aime la vie , c'est que l'amour de la conservation , est inherent à son existence , comme la faim ét la soif ; cet amour est la première ét la plus forte des facultés : Mais l'Être raisonnable peut le vaincre : Ainsi, dans la doctrine des anciens Sages d'Egypte , la Terre voit tranquillement l'avancement de sa carrière ; le Soleil plus tranquillement encore ; ét le Grand-tout , le Fenix, arrange lui-même la fin de son immense periode. Nous avons deux sortes d'existances ; la generale, avec tous les Êtres , la Terre, dont nous faisons partie , le Soleil lui-même ; ét l'individuelle , par laquelle nous sommes un Être particulier : L'existence generale est éternelle, comme le Grand-Être ; elle subira les revolutions de la Nature , mais elle ne cessera jamais : l'existence individuelle ne dure qu'un instant , un jour , un mois , un an , un siècle au plus : La première de ces deux existances est sans peine , ét sans plaisirs par-

ticuliers : Tous les Êtres y vivent d'une vie generale , avec une sensation generale ; à-peu-près comme tous les Hommes d'un grand Royaume , participent à la souveraineté : Dans la seconde , où l'existence individuelle , nous existons pour notre compte ; nous souffrons en particulier , nous jouissons en particulier : Desorte-que si , avant l'existence individuelle , nous pouvions avoir le sentiment individuel , ce ne serait pas de mourir que nous tremblerions , mais de naître. La somme des biens et des maux individuels est toujours égale naturellement , quoi qu'on en dise. Ainsi le sentiment des Stoïciens , que nous ne souffrons pas dans la douleur , était une verité dénaturée : Zenon leur maître , avait voulu dire , que nous avons successivement , autant de plaisir que de peine ; et ses Disciples avaient changé successivement , en simultanément. Et il ne faut pas croire que ces peines et ces plaisirs , même les mentaux , soient toujours moraux ; ils sont physiques : c'est-à-dire , que l'Homme isolé , l'Homme sauvage , seul maître d'une Ile où il serait seul , ou avec sa Femme , sans inquiétude , sans sujet de chagrins , aurait cependant des jours de tristesse , et des jours de gaité ,
sans

sans cause apparente , et seulement par un effet de la fluctuation continuelle qui existe dans tous les Êtres individuels , du bonheur au malheur , de la joie à la tristesse , du malheur au bonheur , et de la tristesse à la joie : Ainsi , dans l'état même d'innocence , dans ces belles années , par exemple , de huit ou neuf ans à 14 , en supposant qu'il n'y eût ni collège , ni arts , ni métiers , l'Individu serait également affecté de joie et de tristesse physiques. — C'est donc bien pis ! (s'écrierait-on) , dans l'état de sociabilité ! — Non : cette idée , qui égara J.-J.-Rousseau , en lui faisant deplorer le sort de l'enfance , est absolument fautive : Vous donnerez au jeune Individu contraint plus de mouvement , des chagrins plus poignans , et des plaisirs plus vifs : vous pouvez racourcir son existence ; mais non diminuer la somme de ses biens et de ses maux ; vous les précipitez seulement. Hé ! qu'importe , quand on connaît le néant de la vie ? — Mais (dirait-on) , en ce cas , la Nature n'a pas eu de sagesse en formant les Individualités ? — Dieu n'a pas eu de sagesse en formant les Soleils ! en les tirant de lui-même ! Dieu n'a pas eu de sagesse , en faisant former aux Soleils les Comètes et les

Planètes ! c'est ce que j'ignore : Je me garderai bien de prononcer ce que je ne fais pas ! Ou plutôt , presumant de la Souveraine-Intelligence ce que j'en dois presumer , je dirai que sa haute sagesse est au-dessus de ma sagesse bornée : je l'adorerai , comme la source de mon être , et je lui laisserai disposer de l'Univers , dont je ne suis qu'un atôme imperceptible.....

Le 14 mai , j'étais convalescent. A huit-heures-du-soir , je me sentis la force de sortir , et j'allai jusqu'aux Tuileries. On donnait un feu , pour une grande réjouissance ; mais je n'en vis rien , assis que j'étais sur les marches du Palais , qui descendent au Parterre. Le bruit épouvantable que j'entendis ensuite , ne me surprit pas ; c'est l'ordinaire dans les réjouissances tumultueuses. Je sortis , appuyé sur le premier bâton que j'eusse porté , depuis que j'étais à Paris , et je sortis seul par la porte du Pont-royal , que je traversai seul. Mais bientôt une Foule innombrable me suit. J'entens des pleurs , des gémissemens. Jamais soirée ne fut si désastreuse ! On assignait au désordre mille causes imaginaires ! Il n'y en avait que deux ; les Filous et les Libertins ; je m'en convainquis dès le lendemain. On se rappelle le dernier

feu de la Saintjean : Ce fut la même chose à la Place-Louis-xv ; les Filous voulaient voler ; ils foulèrent : les Libertins avoir telles et telles Femmes ; et ils les firent perir, en périssant avec elles. Les Filous firent le plus de mal , et le commencèrent : les Libertins cependant en causèrent beaucoup , parcequ'en voulant se baisser , ils furent renversés , foulés aux pieds. Une troisième Classe, les Policons , contribua aussi au désordre : Il faut faire entendre ce que c'est. A Paris , le Citadin , et les Etrangers naturalisés , ont une façon-de - penser dure , égoïste : Ils regardent tout ce qui les entoure avec mépris ; ils n'ont pas respectivement de compassion. Si quelque-chose les affecte , ils poussent , ils renversent , pour y aler ; les Hommes , les Femmes sont pour eux de masses inanimées, qu'ils terrassent, qu'ils foulent aux pieds, et plus ils font de mal, plus ils ont de gloire et de plaisir : C'est une prouesse , dont ils parlent le lendemain. Les Filous et les Libertins voulaient bien de la presse et de la confusion ; mais non faire ce qui arriva : les Policons au contraire , en voyant l'effet , le redoublaient , au-risque de perir eux-mêmes. Ils augmentaient le mal , en montant

sur les corps entassés , en les foulant sans pitié : Sans eux , Personne peut-être ne serait tombé... Je vis , ce soir-là , un Amant désespéré , qui avait conduit sa Maîtresse au feu , retourner la chercher ; ne pas la trouver ; pressentir son sort funeste , et mourir de douleur. Elle arriva comme il expirait..... On a joué l'action de ces Grenadiers des Gardes , qui portèrent leur Colonel. Il faudrait la beaucoup blâmer. En attendant un-peu , leur Colonel ne risquait rien ; et en le portant , en écartant la Foule , qui peut dire à combien de malheureuses Victimes ils ont causé la mort la plus cruelle !... O Maîtres du monde , croyez-moi , ne donnez que des fêtes individuelles ; il appartient à Dieu seul de rejouir en masse toute la nature !

J'étais trop faible pour aler chés la Marquise.

CXII NUIT.

LE JARDIN-DES-PLANTES.

Triste , effrayé de tout ce que j'avais entendu la Nuit précédente et dans la journée , j'ai cherché une promenade tranquille. L'air m'avait un-peu fortifié : Je pris par la rue Saintvictor , et j'arrivai au Jardin-des-plantes. Il faisait

encore jour : Mais le Soleil était couché ; la soirée était belle. Je regardai le Labyrinthe : Il me prit une envie demeurée d'aller respirer l'air pur, au-dessus de cette éminence : Mais les portes en étaient fermées : Un Homme du quartier me dit , que les Sous-préposés se réservaient cette partie du Jardin , pour leurs parties-fines. Je fremis d'indignation. Je cherchai tant , que je trouvai une petite porte au-dessus des forges , par laquelle j'entrai. Je n'eus pas fait trente pas , que j'entendis parler et rire dans un bosquet. Je m'avançai doucement , et je vis sur le gazon les débris d'une collation copieuse , autour de laquelle étaient couchés , quatre beaux couples d'Amans , qui riaient , jasaient..... Je l'avourai , cette joyeuse Compagnie m'offrit l'image du bonheur. Je n'en fus point jaloux , je ne fus point de mauvaise-humeur : Une reflexion me vint seulement : — Ils sont là bien heureux ! mais il faut qu'une peine compense ces plaisirs-là ? Hô ! qu'elle sera grande-! Je m'éloignai sans bruit. Sur la descente orientale , j'aperçus quelques autres Couples , mais séparés. Je ne décrirai pas leurs amusemens ; ils avaient raison de tenir les portes fermées. J'ai delà sur le monticule vis-

à-vis, observant de marcher toujours à-couvert. Je vis d'autres Sociétés. Enfin je fus aperçu par deux Garçons de jardin. Ils vinrent à moi furieux : —Comment êtes-vous entré ici? —Par la porte. —Vous n'êtes pas de la compagnie! —Non. —Vous êtes... —Vous êtes des Insolens; ét taisez-vous, ou je vous ferai-voir, que cet endroit doit être ouvert; il ne renferme aucune plante rare, et le Jardin-du-Roi, ne doit pas être l'asile du libertinage-. A ce mot, Un de ces Souspreposés, qui fesaient fermer les portes du Labyrinthe, s'approcha, me regarda, et ne dit mot. Il fit bien. Je ne sortis pas : Je me promenai ouvertement partout, et je suivis la dernière Compagnie. Je vis par la moleste des Souspreposés à mon égard, qu'ils n'étaient pas autorisés... J'ai chés la Marquise pour la première-fois depuis trois mois; je lui racontai ce que je venais de voir, et elle en écrivit à l'Intendant du Jardin. L'abus dura quelque temps encore; enfin, il a cessé, par les ordres de Buffon.

Je lus à mad. De-M**** une Juvenale, intitulée, LE TRAGIQUE ET LE COMIQUE *, composée durant ma maladie.

(* Elle est dans le Tom. IV du PAYSAN-PAY-SANE pervertis, p. 84.)

LA FILLE QUI S'ÉVADE.

Je m'en revins doucement , et sans excursion, vers le minuit. Au milieu de la rue Saintantoine , je vis sortir une Fille nue en chemise , qui se sauvait : Elle prit par la petite rue Percée : Je n'avais pas la force de courir. Un instant après , il sortit de la même maison , un Homme , en bonnet-de-nuit , ses bas non-liés , qui courait de toutes ses forces. Je le laissai courir , ne sachant pas si je devais lui indiquer de quel côté la Jeunefille avait pris. Tandis que je réfléchissais immobile , une Femme d'un certain âge sortit de la même maison , en courant comme les Autres ; enfin une Fille domestique. Tous , à l'exception de la Fille , avaient descendu la rue Saintantoine. La Domestique m'aborda , pour m'interroger. — Avant de vous répondre (lui dis-je) , il faut me dire ce que signifie ce que je viens de voir. Une Jeune personne est sortie nue , en courant : Un instant après , un Homme ; puis une Femme ; enfin , vous. — Si vous avez vu ma Jeune-maîtresse , dites-moi de quel côté elle a pris , et venez , je vous parlerai en marchant-. J'y consentis. — Suivez-moi (lui dis-je). Et je marchai le plus vite qu'il me fut possible. — Ma Jeune-

maitresse (me disait la Fille) est bien malheureuse ! Son Père et sa Mère, que vous venez de voir courir après elle, veulent qu'elle se fasse religieuse, pour mieux marier son Frère : Les Parens de la Fille qu'il doit épouser, dans trois ou quatre jours, prétendent que la Sœur ait prononcé ses vœux. Elle ne le voulait pas : On l'a fait venir ce matin à la maison, pour la mieux sermoner : Mais on n'a pu réussir. On l'a maltraitée. Enfin ce soir, à-l'instant où on la faisait coucher, la porte s'est trouvée ouverte un moment, comme elle était toute-nue, sa Mère venant d'emporter ses habits ; elle en a profité, pour descendre, et s'enfuir. Elle va probablement chés sa Tante, qui demeure près l'Orme-Saint-gervais, dans une petite rue, qui passe derrière Saintjean-en-grève-. Tandis que la Fille parlait, je regardais de tous-côtés : J'aperçus dans un enfoncement, quelque-chose de blanc. J'y alai. C'était la Jeunepersonne, en chemise, sans chaussure. — Ne craignez rien (lui dis-je), mademoiselle : Je vais vous procurer un asile-. Je l'envelopai de mon manteau ; je dis à la Domestique d'aler lui chercher quelques habits, et de lui donner ses souliers, attendu qu'elle avait

ÇXIII NUIT. 1229

les pieds blessés par des éclats de bouteille cassée. La Fille courut chercher ce que je lui demandais, ou peut-être avertir les Parens. Je fis traverser rapidement la rue Saintantoine à la Jeune personne, nous primes la rue des-Billetes, la rue du-Roi-de-sicile, la rue Pavée, et nous parvinmes dans la rue Payenne. Je fis le signal : On vint m'ouvrir, et j'appris à la Marquise la rencontre que je venais de faire. On donna des habits à la Jeune personne ; on visita ses pieds, dont elle souffrait beaucoup ; on les pansa, et on l'envoya dans la Communauté qui recevait les Protégées de la Marquise.

En m'en retournant, je revis la Fille-domestique avec son Maître et sa Maîtresse, qui venaient de la rue Percée : Ce qui me fit soupçonner la Fille de trahison. Je me tins à-l'écart, jusqu'à ce qu'ils se fussent éloignés par la rue Culture. J'arrivai chés moi très-fatigué.

ÇXIII NUIT.

SUITE DU JARDIN.

J'osai retourner au Jardin-des-Plantes, malgré ce qui m'était arrivé la dernière fois. Je m'aperçus que j'étais observé : le Suisse avertit les Souspreposés de mon arrivée. Je tâchai de pénétrer dans

Labyrinthe. Un Homme vint m'ouvrir la grande grille. J'entrai. Je ne trouvai d'abord Personne, quoique je furettasse partout. J'allais, je venais : Enfin au pied d'un Cyprés, j'entrevis plusieurs Personnes, qui paraissaient s'entretenir. A-mesure que j'approchais, je distinguais le sujet de la conversation, qui roulait sur la botanique. On m'aperçut. Sans-doute on savait que j'étais là. — Tenez, dit Un des Jeunesgens, voici un savant Botaniste; il faut le prier de resoudre la question ? — Je ne connais rien à la Botanique (leur dis-je) : Mais je me connais en mœurs, et je fais que vous êtes des libertins, qui fermez au Public une partie de ce beau Jardin, pour le faire servir à vos parties et à celles de vos Amis. Je fais ce que j'ai vu l'un de ces jours, et je me propose d'en instruire des Personnes en état d'y porter remède. Adieu. Je n'ai besoin ni de Jeunes-étourdis tels que vous, ni de vos questions. Je m'éloignai, en achevant ces mots. Mais je revins par-derrière une haie de buis. — Quel est cet Homme ? (disaient les Jeunesgens). C'est sûrement Quelqu'un comme-il-faut; on le voit à son assurance. Ils appelèrent le Garçon-de-Jardin, pour lui demander, Si j'étais sorti ? Cette Homme dit, qu'il ne

m'avait pas vu. Je profitai de ce moment, pour me glisser dans le grand jardin, par la grille entr'ouverte. Je passai du côté du Limonadier, où étaient quelques Personnes qui se rafraîchissaient. Ces Gens faisaient des plaintes de la clôture du Labyrinthe, et j'entendis qu'on était instruit des motifs. Le Limonadier, qui avait ses raisons, soutint, que c'était par decence, qu'on le fermait, parcequ'il s'y faisait des parties scandaleuses. — Quand cela serait? (lui dis-je): mais cela n'est pas: Un endroit est toujours decent, dès qu'il est public, parceque Personne n'y est sûr de n'être pas vu: Aulieu qu'à-present, le Labyrinthe est le repaire de la debaûche, parcequ'elle est assurée de se dérober à tous les jeux. Je parlais avec tant de vehemence, que cet Homme fut intimidé: Il se rut. Je m'éloignai. Comme j'étais dans la grande allée des Tilleuls, vis-à-vis la porte-d'entrée, je vis arriver une jolie Compagnie, qui monta par le petit escalier à-côté des forges. Le souper fut commandé chés le Suisse, et l'on alla se divertir. J'hésitais, si j'entrerais, ou non. Tandis que je réfléchissais, je vis tout ce monde sortir precipitamment, ainsi que les Jeunesgens qui m'a-

vaient parlé. Je me cachai derrière un gros buisson, et j'entendis qu'on disait : — Il ne sortira pas aujourd'hui! qu'il soit ce qu'il voudra. La joyeuse Compagnie quitta le jardin, et l'on dedomagea le Suisse des préparatifs commencés. Je sortis après tout le monde. Je ne sais si je risquais quelque-chose avec ces Gens-là : je ne le crois pas. On ferma les portes, et le dessein n'était sans-doute que de me faire coucher dans le Labyrinthe.

J'allai directement chés la Marquise : Je lui racontai l'emploi de ma soirée; après quoi je lui lus une pièce intitulée, *LA POLITIQUE* *.

La Marquise me parla de la Jeunefille de la veille : Elle avait fait écrire à ses Parens, pour leur annoncer, que n'étant pas dignes de disposer de leur Fille, une autre Personne l'avait recueillie, et l'avait mise dans un endroit honnête et sûr.

Je passai devant la porte de ces Gens à mon retour, et je vis de la lumière à leurs fenêtres. Il me vint alors une idée, qui pour ne pas être trop philosophique, me parut néanmoins propre à produire un bon effet sur de pareilles Têtes : Je criai de la rue, en me tenant colé con-

(*) *PAYSAN-PAYSANE*, T. IV, p. 111.

CXIII NUIT. 1233

tre les maisons, et à la manière des anciens Oublieurs. »—O Vous, qui rendez malheureux vos Enfans, par d'injustes dispositions, tremblez ! La confusion, la honte, la douleur, le desespoir vont tomber sur vous-» ! Je prononçai lentement, et avec l'accent d'un Inspiré. J'ai su depuis, que l'effet de ces paroles avait été audelà de mes esperances. La Domestique, qui la veille avait trahi sa jeune Maîtresse, en ne me trouvant plus, s'était formé de moi une étrange idée, qui s'était changée en une autre, par la lettre de la Marquise. En m'entendant le soir, elle avait frissonné. Ses Maîtres mêmes furent persuadés que j'étais un Etre extraordinaire, envoyé par la Providence au secours de leur Fille. Ils descendirent pour me trouver. Mais j'étais déjà bien loin.

CXIV NUIT.

JARDIN DE SOUBISE.

J'abandonnai le Jardin-des-Plantes pour ne pas familiariser avec ma vue, les Jeunesgens que je voulais morigener. J'étais faible, et je ne sortais pas tous les soirs. L'on était au commencement de juin est la Nature : C'est le temps où revêtue de sa belle robe-à-fleurs, Je m'acheminai vers le Marais dès ma première sortie

2234 LES NUITS DE PARIS:

et en attendant l'heure de voir mad. De-M****, j'entrai dans le Jardin de l'hôtel-Soubise. Je me crus dans le séjour de l'Innocence et de la Candeur. Une Foule d'Enfans, avec leurs Bonnes, solâtraient autour du bassin : De Jeunesfilles, plus grandes, mais ayant cette touchante naïveté de l'adolescence, se promenaient sous les maroniers : Dans le parterre, garnis de legumes et d'arbres-à-fruits, je trouvai une Nation entière : C'étaient tous les Juifs bas-mercantiers qui célébraient le samedi : Les Pères, les Mères, les Enfans, les Servantes, tout était confondu. Ils parlaient allemand entr'eux, et ne se mêlaient pas avec le reste du monde. Ils me prirent sans-doute pour Un des leurs : Je marchais gravement, et j'écoutais. Par ce que je vis et ce que j'entendis, il me semble que l'innocence et les mœurs patriarcales règnent encore parmi eux. La Servante parlait à son Maître et à sa Maîtresse, comme une Sœur ou une Fille, suivant son âge : Les Enfans étaient respectueux et tendres : Les Pères et les Mères paraissaient ne respirer que pour eux. Je fus édifié des sentimens de ces pauvres Juifs ; car pour les Riches, ou fait trop que c'est autre chose. Le spectacle était uniforme ; d'ailleurs ils se disposaient à

partir. J'alaide l'autre côté, où se promenaient les Adoléscentes chretiennes.

Elles étaient toutes aimables, et il y en avait de charmantes. Elles me prirent pour un Juif, et j'entendis, qu'elles se disaient entr'elles, — C'est un Juif ! mais il ne faut pas en avoir peur ; ces Gens-là observent bien leur loi ; ils sont bons, bien unis entr'eux-. Elles s'assirent sur un banc. J'alai m'asseoir derrière elles au pied de la terrasse. Elles me perdirent de vue, et j'entendis alors une conversation vraiment interessante, par sa candeur, sa naïveté.

— Moi, j'aimerais bien ces Juifs, s'ils n'étaient pas juifs ! (dit une Jeune personne). — Qu'est-ce que cela veut dire ? — Hô ! je le fais bien moi, sans qu'elle le dise ! C'est qu'elle voudrait avoir un mari, un-jour comme ça : N'est-ce pas ? — C'est ce que j'ai voulu dire : Car il ne faut pas mentir. — Moi, je ne veux pas me marier : Ma Tante me dit que tous les Hommes sont mechans ; et en effet, je vois dans les menages, que toutes les Femmes sont malheureuses, plus ou moins. — Ma Bonne-amie (dit une des plus Grandes), as-tu observé, si ce n'était pas quelquefois la faute de la Femme ? Pour moi, je t'assure que Maman est très-heureuse avec mon Père ! Et tous-les-

jours elle nous dit: :: Mes Enfans, respectez bien votre Père ! c'est un Homme si bon, si honnête, si laborieux dans son état, si estimé, si entendu, que notre bonheur à tous dépend de lui.. Ne pourrais-je pas avoir le même avantage; surtout si je laisse choisir à mon Père et à ma Mère, qui ont bien de la prudence, de la raison, et qui m'aiment, hô ! comme jamais on n'aima son Enfant.. Aussi, je le leur rends bien. — Je ne pense pas comme Sofie, moi ? Nous avons le même âge ; j'ai quinze ans, et elle aussi : mais je ne vois rien chés nous qui m'engage au mariage : Ma Mère était belle ; mon Père l'adorait ; et depuis qu'ils sont mariés, elle n'a jamais pu faire sa volonté. Toujours des contradictions, à la moindre dépense ! Aussi, ma Mère me dit-elle, que le meilleur des Hommes, qui est mon Père, ne vaut rien-. Une Petite-éveillée prit alors la parole. — Cela s'appelle raisonner tout-de-travers ! Parceque le Père de Mademoiselle est le meilleur des Taquins, il s'ensuit que tous les Hommes valent moins que lui ! Mais vous sentez bien, ma m'selle, qu'un Homme qui ne dirait pas ce qu'il dit, serait meilleur que lui, pourtant ? — Ce n'est pas cela ! (s'écria Une-autre : Ne voyez-vous pas que la

S:

, ref-
Hom-
dans
que
.. Ne
tage;
ère ét
uden-
hò !
fant...
Je ne
Nous
s, et
s nous
e était
depuis
ais pu
ontra-
Aussi,
eilleur
evaut
ors la
tout-
Made-
ins, il
moins:
Ma'm-
pas ce
pour-
ria U-
que la

— C X I V N U I T. 1237

Mère de mon Amie est une folle, et que si
Victoire est riche un-jour, comme elle le
fera, elle devra sa fortune à la sagesse de
son Père? Elle a raison de dire, que
c'est le meilleur des Hommes: car j'ai
entendu dire à mon Père, qui est le plus
savant, le plus éclairé des Hommes, à
ce que dit ma Mère, que sans la force-
d'esprit du Père de ma Bonne-amie, toute
sa fortune serait dissipée, parceque sa
Maman a la tête légère: Et si pourtant
elle est bonne femme et bonne mère.
—Ce n'est donc pas comme Madame.....
Sa Fille n'est pas ici?... C'est cette pau-
vre Irène... Hâ! qu'elle est malheureu-
se! Sa Mère ne l'aime pas! et elle la fait
souffrir, souffrir! jusque-là que ma Mère
dit, que lorsqu'on a une Mère comme
ça, on est dispensée de l'aimer. —Non,
ma'm'selle! (dit la Troisième qui avait
parlé); rien ne dispense d'aimer sa Ma-
man! Quand vous serez mère (si Dieu
vous en accorde le bonheur)! seriez-vous
bien-aise d'être haïe de votre Enfant?
—Si j'avais le malheur d'être mechante
mère, cela me serait bien-indifferent!
—Mais, ma Bonne-amie, reprit la Même,
cela ne serait pas indifferent pour votre
Fille! Irène aime sa Mère, qui ne l'aime
pas, et Maman dit, qu'elle a trouvé,

238 LES NUITS DE PARIS:

par-là, le moyen de se rendre avantageuse la haine de sa Mère: car cela est bien-beau, d'aimer une Maman qui ne nous aime pas, uniquement parcequ'elle nous a donné la vie, et qu'elle est notre mère! — Hô-oui! hô-oui-! (dirent à-la-fois dix de ces aimables Jeunesfilles). Je vis qu'elles alaient se lever; parceque l'Une d'entr'elles observa qu'il se fesait-tard. Je m'approchai: — Charmantes Filles! (leur dis-je) je viens d'entendre votre conversation, et je ne saurais vous dire combien elle m'inspire d'estime pour vous! Votre sexe, à l'âge où vous êtes, a toutes les vertus aimables: hâ! gardez, gardez toute votre vie cette inestimable candeur, qui vous rend intéressantes, et qui vient de m'attendrir aux larmes-! Elles m'écoutaient interdites, sans me repondre. Je crus devoir leur en sauver l'embarras; je m'éloignai. Elles sortirent toutes, et j'entendis qu'elles disaient: — Il est bonhomme, ce Juif! il avait presque les larmes aux yeux en nous parlant. — C'était autrefois le Peuple de Dieu. — Il le fera encore un-jour. — Oui, avant la fin du monde. Mais Celui-là sera-t-il damné? — Non! non-! dit Une des plûs-jeunes. Les Autres n'osèrent décider, si je serais damné; mais elles en tremblaient!... Je

demeurai quelque-temps après le départ de ces aimables Filles: Ensuite j'alai chés la Marquise plutôt qu'à l'ordinaire.

Je restai seul environ une demi-heure, en attendant qu'elle parût à sa grille. On me demanda , Si je voulais Quelqu'un pour me tenir compagnie? Je remerciai, parceque j'alais écrire ce que je venais de voir et d'entendre , pour le lire à mad. De-M****. Elle parut comme j'écrivais : Elle fut enchantée ! — Vous mettez tout-à-profit-! (me dit-elle). Je lus ensuite la Juvenale intitulée, LA SUPERSTITION. *

LA MALADE PAR FINESSE.

Je m'en revins doucement par le chemin le plus court , c'est-à-dire , par la rue-Pavée , la rue-du-Roi-de-ficile , la rue-Tiron , la rue-de-Joui , la rue-des-Nonaindhieres : Aumilieu de Celle-ci , une porte s'ouvre ; une Cuisinière enfort , vient à-moi , et me nommant d'un nom inconnu , me dit : —Hâ ! c'est vous , Monsieur **** ! Bon ! entrez , Madame est seule. Ne faites pas de bruit-! Je l'avouerais , je me crus en bonne-fortune. Je montai. On dira que c'est être temeraire. Je le fais comme Un-autre : mais enfin , je me fiais sur mes dispositions , pour éviter le danger

* II. Vol. des FRANÇAISES , p. 63.

present , ét sur la protection de la Marquise , pour le danger subsequnt. J'arrivai dans une chambre éclairée par une veilleuse. Une Jeune ét Jolie-femme , au lit , que je reconnus parfaitement , me tendit son bras , en me disant : — Pardon , mais je suis obligée à tout ce mystère , pour ne pas mortifier mon Mari , qui est entêté de son vieux Medecin : Dites-moi ce que vous pensez de ma maladie? (Elle parlait sans me regarder). Je lui tâtai le poulx , ét le trouvant parfaitement bien-reglé , je lui repondis , Qu'elle se portait bien. — Hâ ! vous redoublez ma confiance... Il faut tout vous dire : Mon Mari m'aime : mais il est... je ne dirai pas , d'une avarice , mais d'une chicheté , qui lui fait me refuser les choses qui me flatent davantage pour la parure. Je n'aime pas à le tourmenter : mais quand j'ai la moindre indisposition , il ne fait que me faire. J'ai donc feint d'être malade ! Aussitôt il m'a donné tout ce que je pouvais desirer : Il a fait venir son vieux Medecin. Celui-ci , qui sans-doute n'est qu'un imbecile , m'a trouvée très-mal , ét m'a mise au regime le plus severe. Il m'a presque effrayée : Enverité , j'ai cru que j'étais peutêtre malade. Claudon la Cuisinière , m'a dit qu'elle vous connaissait pour très-

habile , qu'elle vous avertirait , ét qu'elle vous ferait entrer , quand tout-le monde ferait couché-. Après cette explication , je compris que le vieux Medecin se jouait de la fausse Malade , ét qu'il la voulait guerir de sa coupable finesse... Comme je vis que je n'étais pas connu de la Dame , comme medecin , je me mis à la chapêtrer , en lui disant , Que cela était fort-mal , ét que sans-doute M. Boüvert cherchait à la changer , en l'effrayant. J'ajoutai , Que pour moi , à la première-fois , je ferais pis encore , que je la rendrais veritablement incomodée ; enfin , qu'à une autre-fois , j'avertirais son Mari. Je me retirai , sans attendre que la Cuisinière m'éclairât. Elle dut être bien-surprise , quand sa Maîtresse lui rendit mon discours ét mes menaces!

Ç X V N U I T.

L'ARSENAL.

L'année s'écoulait : Je travaillais peu ; je voyais rarement la Marquise , non par refroidissement , mais par impuissance. Enfin , au mois de septembre , ma santé se trouva parfaitement rétablie*.

J'avais visité les Jardins-publics : Re-

* Il y a ici une transposition de NUITS , environ depuis celle du FEU-DE-LA-SAINTJEAN , qui est de 1669 ; la suivante est de 1670 ; ét celle-ci de 1771 : Et bientôt l'on va se-trouver en 1772. Mais , qu'importe ?

1242 LES NUITS DE PARIS :

stait l'Arsenal. J'y alai par une belle soirée de la fin de l'été. En y entrant, j'éprouvai une tristesse profonde ! Je ne connaissais pourtant pas encore le Monstre, qui depuis l'a profané ! (v. la IV Partie de LA FEMME-INFIDELLE) ; et l'infortunée Fille de JEANDEVERT n'y avait jamais porté ses pas ! elle n'y avait pas été calomniée, insultée par le plus vil et le plus lâche des Tyrans !..... Était-ce pressentiment ? ou serait-ce que par lui-même ce Jardin n'est pas gai ? Il a cependant un site superbe ! c'est la terrasse du côté de la rivière : mais ce beau site est nul, et l'on ne peut en jouir, la nuit. Je fis quelques tours, et j'étais parvenu jusqu'à bout du long boyau garni de canons : Il n'était pas encore huit heures : Je ne voyais Personne, et je n'espérais plus d'y rien rencontrer. Je rêvais à la composition de quelque Juvenale, et il m'en vint une dans l'esprit, que je rédigeai le lendemain. *

Tandis que je jouissais d'une solitude plus grande, que celle de ma chambre isolée du Collège-de-Préle, j'entendis marcher à-petits-pas : Une Jeunefemme s'approcha d'une fenêtre de bureau, toussa, et alla jusqu'au fond du grand-boyau. Il faisait si sombre, qu'elle ne

* Voyez la Note suivante.

m'apercevait pas. Je ne voulus faire aucun mouvement, de peur de l'effrayer : Elle revint, et lorsqu'elle fut vis-à-vis la fenêtre où elle avait touffé, elle s'arrêta. J'entendis marcher un Homme, qui venait du côté d'une petite porte latérale. C'était un grand et beau Garçon, mais qui avait l'encolure d'un sot. La Jeune personne me paraissait l'aimer vivement et de bonne-foi; mais elle ne le temoigna qu'en grondant. Le sujet n'était ni des entreprises temeraires, ni l'indifference : On le grondait, de ce qu'il n'avait pas assez de complaisance pour le Mari. Le Garçon, qui paraissait trentedeux ans, s'excusait à-peu-près comme un petit Parisien de 14 ou 15. Il promettait tout ce qu'on exigeait de lui. — Mais il est tard (ajouta-t-il)! votre Mari peut revenir, et je ne voudrais pas qu'il nous fût ensemble-!... La Jeunedame convint qu'il avait raison, et ils gagnèrent la porte. Ils allaient sortir, lorsque j'aperçus un petit Homme noir et laid, qui marchait à eux précipitamment. — Ha! c'est ma Femme! (s'écria-t-il)... Mais elle est avec toi! (dit-il à l'Homme); c'est avec un Ami, et je trouve bon, qu'elle te voye en tout temps et en tout lieu; parceque tu es de bon conseil-. Ce debut n'annonçait rien de sinistre, et je ne me sentais pas disposé

à suivre ces Gens, pour effuyer les platitudes des deux Hommes. J'allais m'éloigner, quand j'entendis la Dame dire au beau Jeunehomme: — Il dissimule! Je suis perdue! Venez souper avec nous, s'il vous le dit une seule-fois-! Effectivement, le petit Homme, qui était un monstre-de-noirceur, dit au Jeunehomme: — Hà-ça, tu ne nous quittes pas! Il faut finir ensemble la soirée si-bien commencée? Viens souper avec nous? — Je le veux bien (repondit le Jeunehomme); je vais seulement prendre quelque-chose chés moi: Attendez ici-. Il demeurerait à deux pas.

Pendant sa courte absence, l'Homme noir et la Jeunefemme se trouvèrent seuls, et je prêtai une oreille attentive. Le debut du Mari fut singulier! Sans dire un-mot, il s'approcha de sa Femme, lui prit entre deux doigts la chair du bras au-dessus du coude, et la lui tordit si cruellement, qu'elle fit un cri!... Elle fut prête à s'évanouir. Il la fit revenir à elle par un coup-de-poing dans les côtes, avec le pouce avancé. Je connaissais cette manière de frapper *, et jem'en aperçus par son effet, qui fit pousser un cri aigu. Le Monstre ne parlait pas. La

* C'est celle des Commis des Fermes.

Femme pleurait. — Après le plaisir , la peine-! (lui dit-il enfin). Je ne savais que penser. J'étais quelquefois tenté de dévorer ce Monstre. Mais la Femme n'était pas innocente. Cependant , m'étant aperçu , qu'il avait encore lui tordre les bras , je ne pus me contenir : — Arrête , Malheureux ! (m'écriai-je) : Depuis ton arrivée , je t'examine , et tu vas être puni , comme tu le mérites-! A ces mots , le Monstre me balbucia des excuses. — Où demeures-tu ?... Où demeurez-vous , madame-? On ne répondit rien. — Il faut que je le sache ; et ce soir , ce soir-même , je vous mets sous la protection d'une Dame respectable. Au premier mauvais-traitement qu'il vous fera éprouver , il sera puni , et vous serez tirée de ses mains-. Le Monstre me regardait : — Tu médites quelques noirceur ! (lui dis-je) : mais tu as trouvé ton Maître-. Et voyant ses yeux étinceler , j'appelai à-moi. Les Invalides en sentinelles accoururent : Je me jetai sur le Monstre , que je retins : on l'entoura ; je racontai ce qu'il venait de faire. Pendant que cela se passait , le grand Jeunehomme revint : Il voulut prendre le parti du Mari. Mais lorsqu'il apprit la conduite tenue en son absence , il devint

furieux. Il était connu dans le Jardin, étant commis à l'un des Bureaux : Il assura, que le Monstre tuerait sa Femme, si on les laissait retourner ensemble. Le Mari fut emprisonné dans le Jardin, pour y avoir frappé sa Femme; car il en convint : Je dis que je me chargeais de la Jeunedame, et que j'alais sur-le-champ la mettre sous la protection de mad. la Marquise de-M****. Je la conduisis, rue Payenne en lui faisant des remontrances sur son attachement criminel pour le Jeunehomme. Elle s'excusa de son mieux, et m'assura, qu'elle avait toujours vécu dans l'innocence. — Je veux bien vous croire (lui repondis-je) : mais il faut renoncer à tout ce qui peut mettre des torts de votre côté-. Elle me raconta des horreurs de la part de son Mari. J'en fremissais... Hélas !...

Nous arrivâmes. Je la presentai ; je racontai tout ce que je savais. La Marquise promit sa protection. Il fut convenu que je remenerais la Femme chés elle, et que le lendemain, elle ferait sa demande en-separation. Il fut dit aussi, qu'elle quitterait la maison de son Mari, dès qu'il aurait recouvré sa liberté-. Tout cela fait, je revins chés la Marquise, à laquelle je lus une Juvenale intitulée,

S:

ardin,
x: Il
Fem-
emble.
ardin,
r il en
ais de
champ
ad. la
is, rue
rances
le Jeu-
ieux,
s vécū
n vous
l faut
re des
conta
Mari.

rai; je
a Mar-
ut con-
e chés
erait fa
t aussi,
Mari,
Tout
nise, à
tulée,

CXV NUIT. 1247

LA LOTERIE *. Je previens qu'il y aura une autre Juvenale sous ce titre; celle que j'annonce ici, n'étant pas dans le genre.

A mon retour, je passai devant la porte de la Femme du Monstre. Je vis encore de la lumière chés elle, et une Fille-domestique arriver avec une Femme-âgée. La Jeunefemme effrayée, avait envoyé prier une Tante à elle de lui donner un asile, pendant le temps qu'elle ferait les premières demarches pour la separation, et cette bonne Dame venait à son secours. Elle l'emmena. La Jeunefemme tremblait que son Mari, mis en liberté, n'arrivât, et ne lui fit souffrir tout ce que peut inventer la mechanceté. Je les accompagnai jusques chés la Tante. Quel est cet Homme, ce Monstre? Lecteur, c'est le Mari de l'Infortunée Agnès De-Saxancour, dont vous lirez peutêtre un-jour l'histoire.

CXVI NUIT.

SUITE DE L'ARSENAL.

La triste aventure de la veille ne m'empêcha pas de retourner au Jardin, dans

* Elle se trouve à la fin du T. IV de la *Dre GOUVERTE AUSTRAL*, p. 387.

lequel elle était arrivée. Je ne vis rien dans l'allée en impasse, et je m'avançai du côté de la terrasse riante, qui domine sur la Seine. Un beau-clair-de-lune formait des napes de lumière, entremêlées d'ombres alongées : On entendait sur le fleuve, ou le long de ses bords quelques Bateliers et quelques Blanchisseuses, qui cessaient leur travail. Un silence profond régnait dans le Jardin : Je m'en revins du côté de la porte, à pas lents, les bras croisés sous mon manteau.

Sur le mur de revêtement, qui borde les fossés, j'aperçus deux Personnes assises, qui causaient : l'Homme avait un bras passé autour de la taille de la Femme : Je m'avançai à-decouvert. Parvenu près d'eux, j'entendis que la Jeune personne répondait au Jeune homme : — Je sais bien qu'on ne se doutera pas que nous sommes ici, à l'heure qu'il est : Mais je crains de donner de l'inquiétude à Maman. — Encore un instant ! (répondit le Jeune homme) : Hâ ! la charmante solitude ! et que ce jardin est délicieux, quand on y est avec Celle-l'on-aime-! Il se tut, et moi, je pensai : — Voilà deux Amans : Il n'est pas fort merveilleux qu'ils se trouvent heureux ensemble ! La merveille serait,

s'ils étaient maris et femme depuis un an ou deux-. Après cette reflexion, je m'éloignai doucement, pour ne pas les troubler. Je fis encore un tour ; je revins, et je vis les deux Jeunesgens qui se levaient. Ils passèrent près de moi, sans me voir, tant ils étaient occupés l'un de l'autre : Ils sortirent, et moi je restai dans le jardin-.

Après quelques minutes de promenade, je decouvris deux autres Personnes qui paraissaient arriver. Je m'approchai pour les reconnaître : C'était un Homme de 45 ans, avec une Femme de 35 à 40. Ils se tenaient sous le bras, et causaient en marchant. — On m'a dit qu'ils étaient ici (disait l'Homme). Je voudrais bien les surprendre, sans qu'ils nous vissent?... Par-exemple, les entendre ? — J'avais défendu à ma Fille de sortir ! (repondit la Dame). — Bon ! (reprit l'Homme) il n'y a pas de danger ! — Plus que vous ne pensez mon Compère. N'est-ce donc rien que le bonheur ? Qu'est-ce qu'une Femme, même jolie, sans la contrainte et la défense ! Je veux que ma Fille soit heureuse, d'ailleurs, tant que sa jeunesse et celle de votre Fils me laisseront quelque autorité : J'en prens les moyens, ét..... — Les éluder un-peu

ne nuira pas à vos desseins, ma Com-
 mère! S'il ne s'échappaient jamais, ils
 ne connaîtraient pas le prix du bien dont
 vous les privez. —A-la-bonne-heure?
 Mais pour que ces échappées ne soient
 pas dangereuses, il faut qu'elles soient
 rares; et je vous en prie, mon chère
 Compère, au nom du bonheur de votre
 Fils, secondez-moi! —De tout mon
 cœur: Vous savez combien j'aime nos
 Enfans, et qu'elle est ma confiance dans
 votre prudence? —Où sont-ils? —Mais
 je ne les vois pas: Le jardin est grand.
 —Nous n'en aurons que plus de peine à
 les rencontrer. —Voyons à la terrasse.
 Ils y alèrent, et je les y suivis. Ils
 regardèrent partout. Je les abordai
 pour-lors: —Vos Enfans sont partis,
 un instant avant que vous arrivassiez (leur
 dis-je): Mais si vous voulez savoir ce
 qu'ils ont dit, à la place que je vais vous
 montrer, le voici-. Je le leur repetai,
 en y allant.

—Venez vous souvent ici? (me dit
 l'Homme). —Non; je n'y viens que de-
 puis hier. —Si vous y revenez, vous
 pourriez nous rendre un grand service, à
 Madame et à moi. C'est mon Fils et sa
 Fille, que ces Jeunesgens; ils sont ma-
 riés depuis dixhuit mois, et nous tâ-
 chons, surtout Madame, qui est une

Femme de mérite , de prolonger leur bonheur , par la contrainte. Madame traite encore sa Fille en enfant ; elle la gêne dans sa liberté , même dans sa tendresse envers son Mari. Comme ils sont jeunes , notre convention agréée par mon Fils , a été , que la Fille de Madame resterait cinq ans chés sa Mère , depuis quinze jusqu'à vingt ans , et qu'il ne la verrait que de temps-en-temps , sur le même pied que s'il était garçon , et qu'elle fût encore fille. Cela tient ; mais les Jeunesgens s'échappent quelquefois. Ce soir , par-exemple , ils ont profité d'une affaire qui occupait Madame , pour s'évader , ne comptant pas qu'elle pût s'en apercevoir , et il paraît qu'ils s'en retournent , afin de prévenir le moment où elle aura fini. Ce que vous nous dites de leur entretien , marque assez que Madame n'a pas tort , et qu'ils s'aimeront comme des Amans , tant qu'elle pourra les retenir.

Je fus enchanté de cette découverte , et qu'il y eût encore à Paris des Spartiates. Je pris la liberté de conseiller aux Pères , de feindre de ne s'être pas aperçus de la sortie de leurs Enfans , si Ceux-ci paraissaient vouloir la cacher. On sentit que j'avais raison. Nous causions en-

nous en retournant. Je laissai ces Honnêtes-gens à leur porte ; et j'allai chés la Marquise , à laquelle , après ce recit , je lus une histoire , intitulée , L'EPOU-SE-SEPARÉE * , dont cette respectable Femme parut très surprise !

CONCLUSION DU FRÈRE-JALOUSÉ.

En m'en revenant , je passai par la rue Saint-nicolas-des-champs , demeure de la Jeune et provoquante Elise. J'avais reçu d'Elle une lettre dans la journée : Ce n'était pas pour la voir , que je passais à pareille heure dans son quartier ; mais occupé d'elle , à - cause de sa lettre , mes pas incertains s'étaient tournés de ce côté. Elle avait de l'esprit , de la sensibilité : par une certaine analogie avec moi , elle avait pensé , que sa lettre devait avoir pour effet , de m'amener dans son quartier. Elle avait retenu à-coucher Une de ses Amies , jeune et belle brune , appelée madem. Tahy , et c'était afin de pouvoir me recevoir à telle heure que je passasse , qu'elle l'avait retenue. Arrivé devant sa porte , je levai les yeux , et je vis de la lumière au second. Il est une jolie chanson , qu'Elle avait une-fois exécutée devant moi sur la harpe :

* Elle est dans les FRANÇAISES, III Vol. p. 123.

Vous êtes irrité ! En vérité.

Votre courroux me fait rire !

Je chantai ces trois vers. Aussitôt la fenêtre s'ouvre, et j'y vois Elise avec son Amie. — Montez ! me dit-on (fort-bas). La Domestique de la Mère d'Elise vint m'ouvrir la porte. Dans ce même instant, deux Jeunesgens se présentent pour m'empêcher d'entrer : l'Un était le Frère de madem. Tahy ; l'Autre, le troisième Frère d'Elise, le même que les Deux-autres avaient un soir expulsé de chés leur Sœur. Le premier était l'Avocat, dont Elise m'avait parlé. Surpris de leur procédé, je leur demandai, ce qu'ils prétendaient faire ? — Vous avez un rendezvous nocturne ! (me dit le Frère d'Elise), ou avec ma Sœur, ou avec ma Maîtresse. Ma Sœur me haït ; et elle pourrait vous favoriser, afin de me faire perdre le cœur de M.^{lle} Adelaïde Tahy, sœur de mon Ami, que voila. — Vous êtes un visionnaire ! (lui repondis-je) : La Demoiselle dont vous parlez m'est inconnue ; et quant à votre Sœur, j'ai quelque chose à lui dire, qui ne regarde pas les affaires de son cœur, ni du mien. — Justement ! (reprit le Peintre), elle veut vous donner la connaissance de madem. Adelaïde, et c'est pour cela qu'elle vous

a écrit aujourd'hui. — Montons tous les trois (lui repondis-je), et vous allez voir combien vous vous trompez-. Ce parti fut accepté. Mais en-entrant chés Elise, je vis que, par ignorance, j'avais trop hasardé. Elise fit un cri. Adelaïde courut se réfugier auprès de son Frère, et je vis que toutes-deux redoutaient également la présence du Peintre. Il parla fort raisonnablement : Ce qui parut surprendre les deux Jeunespersonnes ; car j'entendais Adelaïde, qui disait à son Frère : — Il n'est donc pas fou ! — Où as-tu pris qu'il l'était ? — Mais, je lui ai vu faire des extravagances. — Il n'en fera plus ; depuis qu'il t'aime, il est devenu sage. — Oui, mademoiselle, très-sage ! (s'écria le Peintre). — Serait-il possible (lui dit Elise), que tu fusses effectivement assez sage, pour adorer mon Amie ? — C'est la vérité. — A ce prix, je vais te rendre toute ma tendresse. — Ha ! je serai le plus heureux des Hommes !... Tu ne voulais donc pas la donner à Monsieur que voilà ? Elise se mit à rire : — C'est l'impossible-. Tahy ne parlait pas : Il écoutait : sa Sœur était fort-rouge. — Tu ne dis rien à mon Frère ? (dit-elle à Elise). — Qu'il vous marie mon jeune Frère et

toi , et je n'ai plus d'objections ; il sera le maître absolu. — Je ne devrai donc pas votre main à l'amour ? — Non ; je vous tromperais en le disant ; mais à la reconnaissance. Mon troisième Frère établi avantageusement avec mon Amie , c'est un si grand-bien pour moi , qu'il me rendra cher à-jamais l'Homme à qui je le devrai. — Vous disposez de moi , comme d'un Être passif ! (dit en-riant Adelaïde). — Je connais tes dispositions- (reprit Elise).

Tout étant arrangé bien plutôt qu'on ne le pensait , et l'objet sur lequel Elise voulait me consulter , heureusement terminé , je pris congé de la Compagnie. Le mariage du Peintre et d'Adelaïde s'est fait ! Mais celui d'Elise et de Tahy n'aura jamais lieu : Un malheureux amour , né au fond du cœur de cette Jeune personne , s'y est toujours opposé .. Helas ! Celui qui en était l'objet , ne l'a su , que pour en-gémir. Mais il est accoutumé aux sacrifices !... Depuis , il ne passe jamais devant la rue Saint-nicolas , qu'il n'entre dans la maison qu'habitait Elise , et qu'elle n'habite plus ; il y trace la date du jour , et s'attendrit , en revoyant les dates précédentes : c'est ainsi qu'il nourrit sa sensibilité. Cet Homme n'est pas

1256 LES NUITS DE PARIS:

un puriste , c'est un Homme simple et faible ; il dévoile ses faiblesses , non par ostentation, mais pour consoler Ceux qui en ont de pareilles , et les soutenir contre le decouragement. Les Chiens l'aboient : mais il meprise l'aboiement des Chiens : Il dit à Chacun ses verités , comme il expose les siennes : Il dit au Verluisant de la Litterature : —Tu n'es qu'un Verluisant-. A l'Energumène , partisan de l'esclavage , —Tu n'es qu'un petit Machiavel , auquel tu es bien inférieur en merite-. Au Talent boursoufflé, à ces Hommes , qui pour quelques futilités productions , et de grandes places , se croient des Aigles ! —Vous êtes des Linottes sifflées-. A l'Insecte qui rampe dans la fange et dans le vice , tu n'es qu'un vil Escarbot , ô Mamonet-!

ÇXVII NUIT.

LES BOULEVARDS-DU-TEMPLE.

Il me sembla que je ne devais pas me mêler de la conduite des Jeunes-époux de l'Arsenal ! Ils étaient trop-bien dirigés par leurs Parens , pour avoir besoin de moi. Le 14 septembre , jour anniversaire de ma visite à Victoire , j'allai par la rue Saintonge aux Boulevards-du-Temple , vulgairement nommés les

Beaux-boulevards , et je pris un goût très-vif pour cette promenade , où je trouvai beaucoup d'avantures : Quelques-unes sont déjà décrites dans les CONTEMPORAINES * , et je ne les repèterai pas : D'autres sont intactes , et je vais les placer ici , en commençant par celle du premier soir.

LA JOLIE-FEMME SANS ENFANS.

Je marchais lentement dans l'allée que bordent les Cafés, les futil Spectacles. Je ne cherchais rien ; j'abandonnais mes regards où ils voulaient errer , et toujours ils tombaient sur des scènes variées , plus ou moins divertissantes. C'était un tableau changeant , toujours le même , et toujours diversifié. Cet endroit n'était pas propre à penser ; mais il saturait l'âme de semences d'idées et de faits , qui revenaient ensuite dans la solitude. On sortit de chés les Baladins , et deux belles Femmes, de ma connaissance, vinrent avec leurs Maris s'asseoir à une table du Café Caussin : Elles m'aperçurent , et m'appelèrent. — Vous avez l'air (me dit Une d'elles) , de bayer aux Cor-

* Dans le XXVII Vol. , 176 Nouvelle, LES FEMMES QUI PORTENT BONHEUR A LEURS MARIS ; et 177 , LES PETITES-MARCHANDES DU BOULEVARD.

neilles : Vous marchez pesamment, et vous regardez tout avec admiration, comme si jamais vous n'aviez rien vu ! — Il est vrai (lui répondis-je), Madame : Mais c'est que tout cela m'amuse-. Je m'aperçus ensuite, que l'autre Jeunedame, sœur du Mari de Celle qui me parlait, était toute-triste. J'en demandai la raison à la Dame qui m'avait appelé.. — Observez-la bien, vous la devinerez-.

Dans ce moment, arriva une pauvre Femme, portant un Enfant dans ses bras, et en ayant cinq autour d'elle. Deux s'attachaient à son tablier, et les deux Aînés en tenaient un Petit par la main. A cette vue, la Jeunedame triste tressaillit ! et regardant sa Bellesœur : — Qu'est-ce ces Misérables ont fait à Dieu, pour en être traités si avantageusement ? — Cet avantage, qui serait réel, si vous l'aviez (lui répondis-je), est un malheur pour cette Infortunée. Voyez ? Tous ces Enfants ont l'air souffrant-! Elle soupira : Je la vis prête à demander les deux plus Jolis, garçon et fille. Mais la vue de sa Bellesœur, dont les Enfants seraient ses héritiers naturels, si elle n'en avait pas, la retint sans doute. Elle avait fait auparavant peu d'attention à moi : De cet instant, elle me prévint, me caressa. Je lui parlai, parce-qu'elle parut

éc
on,
u !
ne :
Je
eda-
par-
aila
lé...
ez-..
au-
fes-
elle.
t les
r la
riste
ur :
it à
gu-
rait
e),
née.
ouf-
te à
n ét
dont
els,
oute.
tion
e, me
arut
CXVII NUIT. 1259

Je de irer. Dans un moment où la Belle-
 steur et les deux Maris étaient fort-occu-
 pés d'un morceau de musique très-co-
 mique, exécuté par l'Orchestre, elle
 me dit : — Vous êtes un Homme essen-
 ciel, je le fais : je me confie à vous ;
 n'abusez pas de ma confiance. Cette Pau-
 vre-Femme ne mendie pas ; mais elle est-
 là pour exciter la commisération, et
 qu'on lui offre quelque-chose. Voilà
 un louis ; donnez-le-lui de ma part, et
 apprenez-lui ma demeure. Une pa-
 reille commission m'était trop-agreable,
 pour la refuser : Je pris le louis ; je
 m'approchai de la Pauvre-Femme ; je lui
 glissai l'or dans la main, en lui disant,
 — C'est de la part de cette Belledame,
 qui vous regarde : voilà son adresse (je
 venais de l'écrire) ; donnez-moi la vô-
 tre. La Pauvre-Femme parut hesiter ;
 elle crut, pendant quelques-instans,
 que je lui tendais ce piège execrable,
 que de vils Espions dressent au Pauvre,
 depuis la loi contre la mendicité, loi
 juste, mais pourtant cruelle ! qui a fait
 périr plus de cinquante mille Individus ;
 (je le fais d'un Inspecteur de Dépôt, le
 plus éclairé de tous), et qui en retient
 cinquante mille Autres dans la captivité ;
 tandis qu'il était tout simple, de charger
 chaque Paroisse de nourrir et d'occuper

ses Mendians ; on aurait alors puni les Refractaires. Je tâchai de rassurer la Pauvre-Femme ; mais je me sentis bien humilié , d'être pris pour un Espion ! Je la persuadai cependant : Elle me dit sa demeure ; et il fut convenu qu'elle irait trouver la Dame le surlendemain , à neuf-heures-du-matin. Je vins apprendre à la Belle-dame ce que j'avais fait : — Ne la perdez pas de vue ! (me dit-elle). Nous causâmes. Elle me fit beaucoup de questions singulières , entr'autres , S'il y avait des moyens naturels , des precautions à prendre , dans le mariage , pour avoir des Enfants ? — Certainement ! (lui repondis-je), et il est une conduite à prescrire , tant à la Femme , qu'au Mari lui-même. — Hé ! les Medecins l'ignorent donc ? — Non ; mais la plupart des Medecins sont des Ignorans-charlatans : Si au lieu de vos Elegans à-la-mode , vous aviez consulté le D.^r Guilbert-de-Preval , par-exemple , il vous aurait donné de sages conseils , ainsi qu'à votre Mari. — Hâ ! que ne l'ai-je connu ! — Il est temps encore. — Ce que je desire le plus au monde , c'est d'avoir des Enfants : mon Mari le desire autant que moi. — Lorsque vous consulterez le D.^r , il ne faudra pas oublier les moindres petits details de votre conduite morale et physique à tous-deux.

Il est des Hommes et des Femmes qui n'ont point d'Enfans, parcequ'ils ont trop de sensibilité physique; d'Autres, parcequ'ils n'en ont pas assez: C'est au savant Medecin à juger, d'après cela, quelles sont les indications à prescrire. Il vous fera cent questions, que je ne puis vous faire; et lorsqu'il sera bien éclairé par vous-même, il vous guidera sûrement, pour vous aider à surmonter tous les obstacles de temperament, de caractère, ou de conformation extérieure: Car il pourrait arriver, qu'un très-leger défaut de cette dernière, fût le seul empêchement à un vœu aussi legitime, aussi naturel que le vôtre-. La Jeunedame m'écoutait avec attention; elle devorait mes paroles, et ne songeait plus à la pauvre Femme. Mais moi, je ne la perdais pas de vue; et m'apercevant qu'elle se retirait, je le dis à la Jeunedame, qui me renouvela sa prière de la suivre, parceque deux de ses Enfans lui avaient beaucoup plu, et qu'elle voulait en prendre-soin, pour attirer sur elle les benedictions celestes.

L'obscurité me favorisa, pour suivre la pauvre Femme. Elle prit par la rue Charlot, et parvint à la rue Saintonge, en suivant celle de-Normandie. Elle en-

tra dans une maison , dont la boutique était une de ces Auberges qu'on nomme Gargotes. Elle monta au quatrième. J'étais charmé de pénétrer jusqu'au fond de son âme : ce qui était important , pour diriger la générosité de la Jeunedame , et lui faire connaître , si elle pouvait , ou non , laisser voir ses Protégés à leur Mère ; s'il y aurait de mauvais-principes à deraciner ; ensuite , à quel degré elle était pauvre , et l'est. Je compris , dès les premiers mots que prononça la pauvre Femme , qu'elle était veuve. C'était un motif de-plus , pour exciter la bienfaisance. Après que la lampe fut allumée , la Mère apprit à ses Enfants , qu'elle venait de recevoir une charité considérable , dont il fallait remercier le Bon Dieu ! Elle se mit à genoux devant une Madone tenant son Fils , et prononça dévotement cette prière : » *Mon Dieu ! rendez à la Belledame , dans votre miséricorde , le bien qu'elle nous a fait aujourd'hui ; à moi votre indigne servante , et à ces Orphelins de leur Père , auxquels vous n'avez laissé qu'un faible soutien ! O mon Dieu ! soyez leur Père , et benissez leur Bienfaitrice ! et qu'elle obtienne de votre bonté tout ce qu'elle desire ! Et accordez vos grâces à l'Homme qui m'a*

Donné l'argent de sa part ! Accordez-moi , Seigneur , et à mes Enfans , le bon usage de cette sainte aumône , afin qu'elle soit pour nous comme le pot de farine de la pauvre Femme de Sarepta , chés laquelle demeura le saint Profète Elie.... — C'est comme l'a dit avanhière en chaire M. le Curé ? (dit la Fille-aînée). — Oui, mon Enfant.. Notre Père-... Elle ajouta les prières communes à celle qu'elle venait de faire. Cet élan d'une âme reconnaissante , me donna une excellente idée de la Veuve , qui me parut avoir reçu de l'éducation. Tous ses Enfans priaient avec elle , les mains jointes , d'un air d'innocence qui m'enchantait. La Mère leur distribua ensuite à souper , des haricots fricassés , achetés à une Revendeuse-de-restes. Ils étaient froids et en masse , desorte-qu'ils formaient comme un second morceau-de-pain , dans lequel les Enfans mordaient avec un appetit , qui donnait envie de manger. Ils remercièrent Dieu de ce regal , et on se coucha.

Je m'en-revins au Boulevard très-content. Les Dames y étaient encore. On partit , dès que je fus arrivé : mais du Café au carrosse-de-place , j'instruisis la Dame sans Enfans de l'heureuse découverte que je venais de faire. Je vis combien elle était touchée , par la manière :

dont elle me ferra la main, en montant dans la voiture. — Vous ne venez pas avec nous ? (me dit l'autre Dame). — Quoi ! (lui dit en riant son Mari), tu ne fais donc pas qu'il va commencer ses fonctions ? — Ses fonctions ! (s'écria-t-elle). — Hé-oui ! de Spectateur-nocturne. — Hâ ! cela est plaisant ! — Bien-plûs, il les a commencées avec nous : Toi et ma Sœur vous allez être couchées sur ses régîtres, pour votre contingent. — Il y mettra tout ce que je lui ai dit ? — Rien de plûs sûr. — En ce cas, l'article de ma Sœur fera plûs étendu que le mien ; car ils se sont dit je ne fais combien de secrets-. On partit, et moi, je pris le chemin de la rue-Payenne.

Je repassai par la rue Saintonge, où je saluai ma date du 14 septembre 1769. Un-peu plûs loin, je vis sur la porte d'une maison voisine de celle où demeurait la pauvre Veuve, deux Femmes-du-commnn qui causaient. Je les abordai : — Mesdames (leur dis-je), connaissez-vous, ici aux environs, une Pauvre-Femme veuve, qui a six Enfans ? — O mondieu oui, Monsieur (dit l'Une); elle demeure-là, tenez-l ! — C'est une bonne Femme ! (dit l'Autre), bien-travailleuse : Mais dame ! elle a trop de charge ! Son Mari était Garçon-Marechal ;

il gagnait peu ; mais ça faisait aler la maison ; et puis il avait de l'industrie ; les dimanches et fêtes , au lieu d'aler boire , comme les Autres , il alait à la messe , et puis il rapait du tabac du matin au soir ; ainsi que tous les soirs , quand il était arrivé de sa journée. C'était un cheval pour le travail. Il avait pris sa Femme par amour. — Non , c'est elle qui l'avait pris ; car elle était plus que lui. — C'est vrai !..... et il n'aurait pas voulu qu'elle eût manqué de rien de nécessaire. Mais le voila mort ! et sa pauvre Veuve est bien dans l'embarras ! C'est pourtant la Fille d'un Maître-Serrurier-! Ce que j'apprenais me fit le plus grand plaisir , et je ne desesperei pas d'engager la Jeunedame sans Enfans , et qui était riche , à prendre soin de cette gaulre Famille. Je regardais comme un gain pour moi , tout ce que je pouvais épargner de depense à la Marquise.

Ce fut avec ces heureuses nouvelles que j'arrivai dans la rue Payenne : Mad. De-M**** partagea ma joie du service rendu. Une Juvenale analogue m'avait occupé dans la journée ; c'est LE LUXE ET LA PAUVRETÉ *

* Dans les FRANÇAISES, II Vol. p. 131.

266 LES NUITS DE PARIS:

En m'en revenant, je réfléchissais à ce qui venait de se passer au Boulevard ; et je me disais à moi-même, — Aulieu de ces Espions, de ces Exempts, qui ne savent faire que du mal, pourquoi d'Honnêtes-gens ne se réunissent-ils pas, dans la vue louable de se repartir les differens Quartiers de Paris, afin-d'y tout voir, et de tendre aux Infortunés une main secourable ? Je ne suis qu'un Être isolé, sans pouvoir, sans fortune : Et cependant, que de services n'ai-je pas eu occasion de rendre déjà, independamment des secours pecuniaires de la Marquise ? Nos pauvres Ancêtres, si fort loués par les Sots d'aujourd'hui, étaient des bons-gens, de vrais Brabançons à-vue courte ? Ils ne savaient que fonder des Moines et des Religieuses-de-queux : Rien d'utile ne s'offrait à leur imagination, emmailotée par la superstition ; ou si quelques Ames privilégiées fondaient les Filles-Dieu, les Madelonètes, Sainte-pelagie, ... ces Institutions utiles étaient bientôt monasterisées par le Mauvais-genie du Siècle !... Oui ! oui ! (m'écriai-je), en-depit des Sots, je soutiens que notre Siècle vaut-mieux que les Siècles precedens-!

Ces mots furent entendus par un Homme, qui fumait à sa fenêtré : — Tu en-as-

menti-! (l'écria-t-il). En-même-temps
 il me jeta le vase dans lequel il crachait.
 J'évitai le coup. — Vous êtes digne du
 Siècle que vous preferez! (lui criai-je
 de-loin); et moi, je suis du nôtre: car
 je vous pardonne-! Je pensai en moi-mê-
 me, que cet Homme aurait été un zélé Ca-
 tolique la nuit de la Saintbarthelemi. Il
 jurait : mais c'est perdie son temps que
 d'écouter les Fous.

CXVIII N U I T.

SUITE DES BEAUX-BOULEVARDS.

Le lendemain, je fus obligé de sortir
 de bonne-heure, à-cause de la pau-
 vre Veuve. J'étais dans les rues avant
 cinq heures. J'ai chés la Jeunedame
 sans Enfans, et je lui fis mon nouveau
 recit. Elle en fut enchantée. — Sortons
 ensemble (me dit-elle) : Je vais le de-
 mander à mon Mari-. Et sans attendre
 ma reponse, elle y courut. Nous par-
 tîmes un instant après, et nous alames
 chés la Veuve.

Nous la trouvames au travail. Ma
 vue la troubla un-peu : mais lorsqu'elle
 aperçut le Jeunedame, elle fut pleine-
 ment rassurée. — Ma Bonne (lui-dit
 mad. Zamet), je fais combien vous ê-
 tes estimable, et combien vous avez de

peine à élever votre Famille : Je n'ai pas d'Enfans, et je me crois obligée, pour remplir entièrement mon devoir de Citoyenne, de vous aider à élever les vôtres ? Le voulez-vous bien ? — O ma belle Dame ! de tout mon cœur ! — Je me chargerai de deux, garçon et fille, et ce ne seront pas les deux Aînés-. (Ici la Veuve parut sérieuse). — Et je vous ferai, pour chacun des quatre Autres, une petite pension par mois de dix livres, cela fera quarante francs.... (*s'adressant à moi*). J'adopte cette petite Famille ; elle sera la mienne ; si j'ai des Enfans, Dieu les benira-, La Veuve était comblée de joie. Elle ne savait comment témoigner sa reconnaissance. Mad. Zamet choisit les deux Enfans qu'elle voulait emmener : c'étaient les deux qui lui avaient plu la veille, et les plus délicats pour la santé : La Mère crut que c'était par cette raison seule qu'elle les choisissait, et elle les promit avec joie, pour le lendemain. Mad. Zamet paya le premier mois, et se fit donner un détail des besoins les plus pressans : Son but était de fournir les choses les plus utiles en linge et en habits, afin que cette dépense n'empêchât pas la Veuve de bien nourrir ses Enfans. Après que tout fut arrangé,

arrangé, mad. Zamet me dit: —Alons
au Spectacle-des-Enfans; c'est, je crois,
l'Ambigü-Comique, qu'on le nomme-?
Nous-nous y rendimes sur-le-champ.

On donna d'abord des scènes de Ma-
rionettes, dans lesquelles le petit Arle-
quin reel, jouait avec le Polichinel en-
bois et les autres Figures-mouvantes :
C'est ce qui rendait piquantes des scènes
insipides, des rébus sur les Acteurs des
Grands-spectacles, et sur quelques Au-
teurs, comme Voltaire, Rousseau,
Rameau. On donna ensuite une mise-
rable Rapsodie, intitulée *l'Ile-de-la*
Frivolité, dont le dialogue câdrait aussi-
peu avec l'ingenuité de l'Enfance, qu'a-
vec le goût et le bon-sens. Je m'aper-
cus qu'en-general, on cherchait, à ce
spectacle, à faire contraster l'innocence
de l'âge, avec l'indecence des propos,
et que c'en était-là tout le but. C'est
une profanation coupable, et digne du
châtiment le plus exemplaire. Je ne
disais rien à la Dame que j'accompagnais;
et cette reflexion fut également la sienne.
Je conçus alors l'idée de faire une pièce,
non pas entièrement à ma manière, mais
à-peu-près dans la leur, corrigée, et
rendue morale. Ce fut ce que j'exécutai
peu de temps après. Je l'intitulai, LA

Tome III, VI Part.

f

1270 LES NUITS DE PARIS:

CIGALE-ET-LA-FOURMI, ou *l'Enfant gâté* : *Fable Dramatique*. Le but en est moral, d'une manière frappante : Mais elle ne put être jouée, par beaucoup de raisons, qui n'ont point de rapport avec le fond de la pièce *.

Jé ne voyais que les Honnêtes-gens du parquet, attendu que je n'étais pas seul. Ainsi je ne m'occupai que du spectacle en-lui-même. Après la première pièce, on en donna une autre, qui était le comble de la platitude, de la sottise et du mauvais-goût : elle s'intitulait, *Il-n'y-a-plus-d'Enfans*. On juge par le titre seul, que cette pièce ne devait pas être morale : Mais c'est bien pis que tout ce qu'on peut imaginer d'indecent, d'après la manière dont le sujet était présenté ! Les Heros étaient, une petite Libertine, qui joue la naïveté gaûche ; un petit Amoureux, dont le rôle est destiné, non pas à peindre la Nature, mais à faire naître dans tous les Enfans de son âge les idées de debaûche d'un Homme de 35 ans. La Jeunedame indignée, se leva pour sortir. Je fus obligé de l'accompagner, et de remettre à une autre fois, pour con-

* Elle est imprimée à la fin du IV.^{me} Volume des FRANÇAISES,

naître parfaitement ce petit spectacle. Ce fut la même nuit, car en sortant, j'appris qu'il y aurait une seconde représentation à dix heures-ét-demie, pour les Filles et les Libertins. Comme j'étais tout porté, je reconduisis mad. Zamet jusqu'à sa voiture, et je restai sur le boulevard.

LA FAUSSE MAGUELONE.

En attendant, je me promenai allant et revenant, depuis la rue du Pont-aux-choux, jusqu'à la rue du-Temple. J'aperçus deux Êtres singuliers: Le premier était une belle Blonde, qui avait tout charmant dans la figure, la forme, le teint, la bouche, excepté les yeux, qui étaient d'une mechanceté remarquable. Ils étaient d'un bleu-gris, et fort beaux d'ailleurs. La voix de cette Femme ressemblait à ses yeux; c'était le ton aigre et criard d'une Perruche. Elle était grande, faite-au-tour, mise en étoffe étrangère, mais du meilleur goût. Elle paraissait allemande ou flamande: Effectivement, elle était d'Anvers. Un Homme-de-robe l'accompagnait. Elle le traitait fort-lestement! mais dans certaines occasions, elle faisait la mignarde; elle adoucissait le son de sa voix; elle prononçait les mots en affaiblissant les consonnes; et l'on était surpris de le

trouver aimable. Cet Être singulier , qui m'avait repoussé d'abord , m'occupait , et me fixa au Café-Cauassin , où il était à prendre des glaces. Tandis que je l'examinais , il entra une superbe Brune , ayant le port majestueux , la figure noble , habillée tout en linon , de la manière la plus élégante , chaussée en blanc avec un goût exquis et des talons hauts et minces , comme les portaient alors les Femmes à-voiture. Tous les yeux se tournèrent sur cette Nouvelle-venue , qui entrait seule. L'Anversaise surtout la devorait des yeux ; et la Brune n'ôtait pas les siens de sur elle. Rien-là d'extraordinaire ! C'étaient les deux plus beaux corps qu'il fût possible de voir. Tout-à-coup , j'entens autour de moi un léger murmure , — C'est la D*** de-***. Ce mot reveilla toute mon attention. La belle Brune s'appuya presque sur moi , en se renversant , et ses beaux cheveux , non - épars comme aujourd'hui , étaient néanmoins en chignon assez lâché , pour me remplir de poudre. Elle s'en aperçut , et m'en fit des excuses , d'un air et avec un sourire également ravissans. J'osai lui adresser la parole : — Madame me paraît sans Ecuyer. — Il est vrai ! (me dit-elle

bonnement) : Je passais; j'ai vu cette Femme, et j'ai fait arrêter. La connaissez-vous? — Depuis que je la considère, j'ai entendu circuler autour de moi: — Elle est d'Anvers... Elle est venue à Paris, il y a deux ans, pour y chercher son Mari.... Elle ne l'y a pas trouvé; mais on l'a retenue, et elle est maintenant à cet Homme de la haute-robe. — Enverité! (me répondit la Belle-Brune), vous êtes un Homme-unique! Vous ne la connaissez pas, et vous savez tout-cela-! Tandis qu'elle me répondait, j'entendis autour de moi, qu'on disputait à son sujet à elle-même: — Oui! la D*** de-***! — C'est la D'Artigni. — Hé-non! c'est la Vaudreuil, qui se nommait Saintcir auparavant. — Point! c'est la Maguelone, de la rue du Chantre. — Vous paraîsez ne pas m'écouter? (me dit-elle en s'interrompant). — Je me partage, madame, entre ce que vous me dites, et ce qu'on dit de vous. — On parle de moi? — Toutes les Bouches! — Hé! qu'en dit-on? — Mais, on fait de vous trois Beautés frappantes D'Artigni, Saintcir, et Maguelone. — Hâ! hâ! cela est trop-plaisant!.. Et vous, laquelle croyez-vous que je sois? — Maguelone sans-doute, car je

connais les Deux-autres. — Soit, alons ; je suis Maguelone ; ce nom me plaît ? D'où vient-il ? car je ne me le rappelle pas trop ? — De la Bibliothèque-bleue , madame. — Hé-bien , je le garde. Vous me paraissez un Homme d'affut-! (à cette expression , je la crus Maguelone) ; il faut m'aboucher avec cette Blonde , et l'ôter à ce vieux Robin , sans que je fasse les avances. — Je ne voudrais pas vous rien refuser , à mon escient (lui dis-je) : Mais ce que vous me demandez-là est bien difficile ! — Soit : mais je le veux , et je vous l'ordonne. — A ceci , belle Maguelone , point de réplique ! Mais si je commets une indiscretion , à vous en fera la faute. — La faute pour moi , à-la-bonne-heure ; mais pour vous le blâme... Je le veux. — Voici une Femme bien-voulante-! (pensai-je). Malgré ma repugnance , Maguelone avait une beauté si imperieuse , qu'elle me commandait malgré moi. Je me levai ; je m'approchai de l'oreille de l'Anversaise , et je lui dis : — Belledame , je suis chargé de la part de toute l'Assemblée de vous porter le tribut d'admiration , que méritent vos charmes-. Je croyais qu'elle garderait ce compliment pour elle : mais elle éclata-de-rire , d'un rire d'aise , tourna le dos à l'Homme qui l'accompagnait , me

regarda bien en-face, après s'être secouée cinq à six fois, pour se mettre à son aise, et me repondit, dans son patois: — Vous êtes bien très-honnête, Monsieur! et je vous mercie fort-beaucoup de la parole que vous me remettez: cela est d'un genre de merite grand, envers moi de merite petite! Maguelone, qui brûlait d'envie de lui parler, me coupa la reponse: — Je suis enchantée, madame, qu'un Homme de ma compagnie ait pu vous dire une chose agreable, et je l'en felicite! — Hâ! (dit la Blonde) Monsieur fait le favori de Madame. — Mon Favori! non: mais nous sommes connaissances. — Fait-il riche? — Je l'ignore: mais moi, je le suis beaucoup. — Hô! que bienheureuse vous êtes, madame!... Puis se retournant vers l'Homme qui l'accompagnait, elle lui dit d'un ton de fausset au diapason: — Ça m'a l'air d'une Dame bien-très-comme-il-faut! — Je le crois bien! (repondit l'Homme). — Vous la connaissez? — (*bas*) Certainement! A ce mot, la Blonde lui tourna le dos, pour dire en souriant à Maguelone: — Puisque cela est si bien-vrai, madame, vous voulez que nous alions ensemble à la representation de nuit dans le theatre de M. Nicolet? — Je préférerais pour vous l'Ambigü-comique (repondit

Maguelone) : mais partout où je me trouverai avec vous , je serai très-bien-! La Blonde se retourna vivement du-côté de son Homme, desorte-qu'elle montrait entièrement le dos à Maguelone : —Je n'ai jamais vu l'Ingenu-comiq; il faut y vouloir aler avec cette Peau-Dame : Si vous voudriez prendre les billets? —Je ne le souffrirai pas! (s'écria Maguelone). —Avez-vous une carrosse? (dit la Blonde ; en se retournant tout-à-fait de son côté, comme si elle avait été mue par un fil-d'archal). —Oui, ma Belle. —Hâ! bien! bien! moi le dépense de les places; vous de la carrosse-. Cependant l'Homme s'était levé : Il revint avec quatre billets, qu'il me donna, endisant : —Comme vous entrerez le premier , chargez-vous des billets. —Hô! si vous faites affaire (lui cria la Belle-Anversaise) emmenez-vous-en-! Il ne répondit rien. Mais j'entendis qu'on disait autour de nous : —C'est une fine-mouche, que cette Femme ! Elle parle ainsi exprès aujourdhui, ét elle affecte même de mal s'exprimer, parcequ'elle pense que cela lui va-. Je fus au-fait. Maguelone dit à l'Anversaise : —J'ai preferé l'Ambigü-comique pour vous ét pour moi , à-cause du petit Arlequin, qui joue dans les Marionnettes , ét dans une pièce nouvelle mi-

serable ; mais j'aime à voir courir, trotter cet Enfant : La Pantomime du *Triomphe de l'Amour et de l'Amitié*, qu'admirent sérieusement les Cataugans et les Grisettes, est une bêtise !... mais je m'amuse à voir l'attendrissement stupide de ces Animaux-là , autant que de leur joie , et de leurs gros éclats de rire. L'heure d'entrer était arrivée ; la Blonde voulait partir , pour être mieux placée. — Ne vous gênez pas ! (lui dit Maguelone) ; nous le serons toujours bien. Mais la Blonde était entêtée , et fort impatiente ! il falut que la Brune cédât. On partit. Tout était plein. — Voyez-vous, là , Madame , que j'avais la raison !... Il faut nous en-aler , et nos billets seront perdus-! Maguelone la prit à brasle-corps, et lui dit, — Venez , venez, Folle-. Elle la mena par un corridor de côté , jusqu'à la première loge, qu'elle se fit ouvrir , et où nous ne fumes que nous-quatre. La Blonde en était toute-étonnée ! — Vous êtes donc l'amie de M. Landinot?... Hâ ! c'est bien ! nous voila bien-placés ! c'est bien-! Et dans sa joie , elle embrassa la Brune , qui le lui rendit. La toile se leva. Maguelone regardait indifferemment, et souriait seulement au petit Nain, qui tâchait par ses lazzi, de s'ingérer Carlin : Elle louait aussi le talent d'Au-

1278 LES NUITS DE PARIS :

dinot, pour former ses Buches, ses Enfans, et ses plats Auteurs de pièces : car il avait pour manœuvres à son theatre, ce qu'il y a de plus vil dans la basse-littérature. Quant à la Blonde, elle ouvrait ses grands yeux de toute l'étendue de leurs paupières, et elle admirait tout. — Hâ ! que c'est très-peau ! Hô ! que c'est pûs choli davantage !... Hâ ! que c'est du pon gendre-! Elle louait haut ; elle riait de toutes ses forces ; et sans le savoir, elle donnait à Maguelone le plaisir le plus vif et le plus neuf, qu'elle eût goûté depuis longtemps!... Après les Marionnetes, elle dit bien-haut à la Brune ; — Hé ! vous m'auriez-dit, qu'il n'y avait que la Cataugand et la Grisette, qui trouverait ça si bien-peau ! che ne suis pas grise ; che n'a pas la cataugand ; et par-le-tant voyez comme che ris si-fort ? Hô ! ça m'amuse, ça m'amuse, plusque-davantage-! Ce qu'elle disait, et surtout son ton et son langage, plurent à l'Assemblée, qui en parut plus amusée que de ce qu'on avait joué. Mais ce fut bien-pis, aux *Fourberies-du-petit-Arlequin* ! platituede qu'on donnait ensuite. Quand elle le vit courir avec sa seringue après le Père de sa Maîtresse, pour lui mieux persuader qu'il est apothiquaire, elle éclata, elle se leva, retomba ; elle interrompit le

spectacle, et faillit à mourir-de-rire. J'entrevis le Mamonet à cette représentation : Il s'interessait vivement au succès de la fote pièce, par une singulière raison, c'est qu'on le flatait qu'il ressembloit au Petit-arlequin, à la gentillesse-près : Aussi assurait-il à tout le monde, que n'ayant pas le bonheur d'être son père, il voulait un-jour l'avoir pour gendre : On le voyait grossir, à-mesure que la Blonde marquait plûs d'interêt à l'Acteur : —Hé! voyez, messieurs, quel doit être le merite de l'Enfant! car la pièce est miserable: je le fais mieux que Personne; et cependant voyez, voyez l'effet qu'elle produit, sur les plûs belles des Spectatrices! (car la belle Brune riait du rire de la belle Blonde): Enfin, on donna la Pantomime. Ici la Blonde pleura, s'écria, sanglota. Maguelone ne s'était jamais vue à pareille fete. Elle était enchantée. Je souriais: Elle me dit: —Mais c'est une âme neuve, que cette Femme! c'est un tresor-! Le spectacle finit: mais j'y reviendrai seul. Je dois me sacrifier, suivant ma promesse, pour l'utilité de mes Lecteurs... Maguelone emmena la Blonde,.. Je dois revoir Celle-ci; mais pour la Brune, ce fut la

1280 LES NUITS DE PARIS:

seule-fois. L'Homme-de-robe voulait me remener dans sa voiture; mais je le remerciai, en l'assurant que je n'allais qu'à-piéd. Je pris par la rue Saintonge et la Vieille-rue-du-Temple.

Arrivés chés la Marquise, à 2 heures, je lui fis un recit détaillé de ce que je venais de voir. Ensuite, je lus une Juvenale, qui se trouve dans le *I Vol. des FRANÇAISES*, p. 152. Je partis à trois heures. Je ne rencontrai rien qui fût digne de remarque. Je vis seulement des Chifoniers attaquer les Chats, et l'Homme à la petite-lanterne, qui courait en regardant partout.

Ç X I X N U I T.

LA VRAIE MAGUELONE.

Je n'avais-garde le lendemain de manquer le Boulevard, et les représentations nocturnes! Après avoir vu Mad. Zamet, qui m'annonça qu'elle avait les deux Enfans; qu'elle se proposait d'en faire des Adoptifs, qui la cherissent un-jour comme leur Mère, et que son Mari avait goûté cette idée, je me rendis au Café-Caussin, comme le plus fecond en avantures, à-raison de son voisinage des Baladins. J'y étais à-peine, que je vis passer devant les tentes de

l'avant-salle, une belle Fille, mise d'une manière provoquante, chauffée en-blanc et très-haut. Quelqu'un dit ; —Vous parliez hier de Maguelone ; la voila ; c'est bien elle-! Ces mots me frappèrent ; ce n'est pas que je ne fusse à quoi m'en tenir sur la belle Dame de la veille, mais je voulais connaître Celle pour quî on l'avait prise. Je me levai, je suivis la grande Fille, j'admirai le charme de sa taille, et je l'abordai vis-à-vis la salle de Nicolet. —Vous êtes la belle Maguelone? (lui dis-je). —Elle me regarda en souriant! —Qui vous a dit mon nom? —Tout-le-monde: Vous êtes si connue! une Bellefemme comme vous fait sensation-. Ce mot la flatait : —Veux-tu payer une bavaroise? (me dit-elle); j'ai la poitrine fatiguée; cela me fera du bien-? Je ne pouvais m'y refuser. Je la conduisis au Café-d'Alexandre, ne me souciant pas de me donner en spectacle avec elle à celui de Caussin. Je voulais étudier cette Fille, et savoir ce qu'elle était. Je lui trouvais de la noblesse dans la figure, un-air-de-grandeur; ses manières étaient aisées, et me parurent d'abord agréables. Je la jugeai très-seduisante; quoique cela ne s'accordât guère avec son état. Toute sa conduite, en debutant, me parut celle d'une Fille ai-

mable au plus haut degré. Je me disais neanmoins, d'après mon expérience : — Il est impossible que cette Fille, charmante en apparence, n'ait pas l'esprit faux, et le cœur mauvais-. Après la bavaroise, qu'elle prit avec un pain, elle demanda du café : Elle y versa un peu de lait, pour l'adoucir, et je l'imitai, n'ayant rien pris d'abord. Le vin et le café produisent sur certaines Gens un effet avantageux ; c'est-à-dire, que plus ces liqueurs agissent, plus ils deviennent bons, gais, tendres: il suit de là, que ces Gens sont naturellement gais, bons, sensibles, et que les stimulans, en excitant leurs esprits, donnent de l'énergie à ces qualités. Je m'aperçus, tout-aucontraire, que Maguelone, après le café, devenait capricieuse, insolente. Il s'était-présenté, à son sujet, une idée: car je pouvais beaucoup par la Marquise, moi, neant par moi-même! Voici mon idée: — C'est une excellente action, que d'ôter au vice une belle Fille, et de tâcher de la rendre à la Nature, à la Société! Hâ! si cette belle Femme voulait être épouse et mère, quel est l'Homme qu'elle ne rendrait pas heureux? On pourrait la marier à la campagne, après avoir purifié son cœur..... Hé! quel est le cœur

d'Homme ou de Femme, que celui de la celeste Marquise De-M**** ne purifierait pas-?... Mais lorsque je commençai à voir de la disparate, je résolus d'approfondir le caractère de Maguelone. Elle demanda de l'eau-de-vie? Malgré ma répugnance pour cette detestable liqueur, j'en fis apporter, et je lui servis le tout. Elle s'anima, et en se développant, son caractère se montra le plus bizarre, le plus extravagant, que jamais j'eusse rencontré: Elle me souriait; elle me brusquait; elle m'insultait, ce qui est plus qu'injurier. Je tâchai de m'armer de patience. Mais il est impossible d'exprimer à quel point elle en abusa! Elle me prit pour un Grigou, un Plat, et elle agit en conséquence. Lorsque je l'eus laissée aller assés-loin, je me concentrai un moment: Elle me crut au comble de la sottise, un vrai Colas: Elle se rinça la bouche avec un reste d'eau-de-vie et d'eau, et me jeta le tout au visage. On peut croire, que bien que je sois d'un caractère très-emporé, je ne pouvais me fâcher contre une Femme que j'éprouvais: Mais c'était le dernier trait que je devais souffrir. Les ris de tous les Environnans la fesaient triompher: J'ai le poignet fort: Je la saisis vigoureusement par le bras:

—Alons, Maguelone, essuyez-moi ? ét.. ne vous le faites pas redire... C'est pour vous éprouver, que j'ai voulu voir jusqu'où vous porteriez l'insolence !... Obéïssiez ! ou morbleu-?... Tous les yeux étaient fixés sur nous ; toutes les bouches étaient beantes. Je secouai Maguelone si puissamment ! que je l'inclinai jusqu'à terre. Elle voulut rire : —Non, non ! plus de plaisanterie ! Essuyez-moi, avec votre tablier-blanc ! Il le faut ! Je le veux ! ... Je l'inclinai encore. Ma force l'effraya. Elle changea de ton. J'insistai. Elle m'essuya, en reprenant son air charmant, par lequel elle avait débuté avec moi. Je vis comment il fallait la mener, et je ne desesperei plus. Lorsqu'elle eut fini, et qu'elle m'eut embrassé, sans que j'en parlasse, je lui dis : —Vous m'avez manqué de la manière la plus insolente, devant tout ce Public ; il faut me demander pardon ; pardon, à-genoux. Il le faut ; je le veux-? Elle me regarda étonnée. Je la saisis une seconde-fois : —Alons, et point de retard-! Elle sourit, si... Non, il n'est pas d'expression qui puisse rendre le charme de ce sourire ! si je ne m'étais pas intéressé à elle, je la quittais désarmé. —A genoux-! (m'écriai-je), en-feignant de

m'échauffer) ; ce qui m'était fort-aisé , le feu me monte facilement au visage ! Alors , en s'appuyant mollement sur moi d'une main , elle s'agenouilla d'un seul. — Des deux-! Elle mit les deux en-terre. — Que veux-tu que je te dise ? — Monsieur, je vous demande pardon de mon impertinence ; vous n'aviez rien fait pour l'exciter : je suis une folle , un mauvais-sujet. — Repète-moi cela mot-à-mot ; car jamais je n'ai pu rien apprendre par-cœur-? Je repetai ; elle prononça. Mon air était terrible : le sien... charmant, doux, bon. Je vis des Bonnes-gens pleurer. Lorsqu'elle eut fini, elle me demanda , si elle pouvait se lever ? Je lui tendis les deux mains. Elle se leva péniblement ; me regarda , et s'assit au signal que je lui en fis. Jene lui parlai presque-plus. Pour achever de la soumettre, il m'aurait falu prendre une pipe, et fumer gravement : Mais cela ne se pouvait pas. Je demandai une glace ; que je lui fis prendre. Elle employa les agaceries les plûs seduisantes, pour m'en faire accepter quelques cueillerées : Je fus inflexible. Lorsqu'elle eut fini, je lui fis-signe de sortir , et de me suivre. Elle obeît, mollement, en s'appuyant sur moi. Toute la salle retentit d'ap-

plaudissemens. Ils ne pouvaient être pour elle.. Maguelone sortit majestueusement.

Lorsque nous fumes dehors, je lui dis : — Maguelone, je vous emmène. — Je ferai tout ce que tu voudras (me répondit-elle) : je n'ai jamais rencontré d'Homme qui m'ait maîtrisée comme toi ! Je ne lui répondis rien : je lui presentai mon bras, sur lequel elle s'appuya de la meilleure amitié du monde. Je la conduisis chés la Marquise. Elle crut que c'était là mon hôtel, et sa considération pour moi en augmenta. Je la laissai avec la Femme-de-chambre et les Demoiselles De-Merup, afin de raconter plus librement à la Marquise tout ce qui s'était passé. Je dis ensuite, qu'il fallait soumettre cette Fille par la crainte : que sans m'en faire-connaître, je paraîtrais de temps-entemps au parloir de la Maison où l'on allait l'envoyer, pour la contenir, et diriger son éducation. L'adorable Marquise consentit à-tout, et ne se réserva, que le droit de payer les soins que je demandais pour l'Infortunée. On alla chercher une voiture-de-place : j'y montai avec Maguelone, qui me dit : — Ce n'est donc pas ici chés toi ? Je ne lui répondis rien. Elle devint douce, caressante. Je la repoussais faiblement. Enfin,

nous arrivâmes dans une cour. Nous descendîmes : Je donnai tout-haut les ordres de la Marquise , comme les miens , et je me retirai , laissant Maguelone très-étonnée du dénouement !...

Elle a eu souvent des disparates , depuis son séjour dans cette Maison : On lui témoigne beaucoup d'amitié : Moi-même , je viens la reprimer , et j'écoute gravement les plaintes. C'est un grand travail , que l'éducation de cette Fille , dont je donnerai quelque nuit l'histoire singulière. Qu'il fût de dire en ce moment , qu'elle était fille-naturelle d'un grand Seigneur , et qu'about de deux mois , elle aurait été au-désespoir de quitter son asile.

Après avoir placé Maguelone , je revins lire à la Marquise une Juvenale , intitulée , la **LANGUE-FRANÇAISE** , *

DUEL DE DEUX BOURGEOIS.

Les événemens de la soirée étaient de nature à m'occuper profondément à mon retour. Je réfléchissais sur le caractère des Femmes , et je me disais à moi-même : —Ce caractère est aussi celui des Hommes , et surtout celui des Orientaux : C'est une des causes du despotisme.

* Dans les **FRANÇAISES** , I Vol. p. 181.

me de leurs gouvernemens : On a éprouvé , qu'il falait conduire ces Nations , comme je conduis Maguelone-. En-ce-moment , j'entendis ferrailer. J'étais alors dans la rue du-Chaume , assés près du Cadran ; parceque je voulais aler prendre le bout de la rue Saintdenis , pour m'en revenir par les Halles. Je courus du-côté d'où partait le bruit. Je vis deux Hommes , l'épée à la main ; une Femme évanouie sur des pierres-de-taille , ét une autre Femme qui la secourait. Je m'écriai. Aussitôt les deux Hommes s'arrêtèrent. Je m'approchai , pour leur demander le sujet de leur querelle. L'Un des deux me montra la Femme évanouie , ét me dit : —Voila ma Sœur , femme de ce Misérable , qui la traite mal : J'ai resolu de le punir , dussé-je perir en Grève. —Votre Sœur se conduit mal (repondit le Mari). —Tu en as menti ! (reprit le Frère) en voulant encore fondre sur lui. Mais je le desarmai. La Femme revint à elle ; ét son premier mouvement , fut de venir se jeter dans les bras de son Mari. Je fus touché. —Votre Femme n'est pas coupable ! (lui dis-je) ; elle ne serait pas venue dans vos bras. —Hâ ! puissiez-vous dire la verité ! —Monstre ! tu le fais

ÇXIX NUIT. 1289

bien! (dit le Frère). — Vous gâtez tout ! (interrompis-je).... Madame , êtes-vous innocente ou coupable?... Je vous en croirai ! Mais ne mentez pas ! Je suis le Spectateur-nocturne , ét je le decouvrais-! La Dame étonnée me regarda : —Je suis innocente ; je ne suis pas criminelle : mais je n'ai pas toujours été prudente. Je jure par ce beau Ciel étoilé , trône de Dieu , que je n'ai jamais été infidelle-! —Je te crois, ma Femme (dit le Mari , en laissant couler des larmes...) Alons , me voila heureux... Alons , mon Frère , donnez-moi la main... Oui , me voila heureux : une infidelité materielle aurait empoisonné ma vie-... Lesdeux Hommes s'embrassèrent : La Femme prit le bras de son Mari; l'autre Dame, celui du Frère, ét je les reconduisis.

ÇXX NUIT.

SUITE: MARGUERITE.

La veille , tandis que j'étais avec Marguelone, j'avais aperçu la Reine des Vieilleses: C'était une Fille apétissante, bien-mise , ét qui paraissait avoir un manége propre à son état. J'avais remarqué , qu'elle n'avait pas approuvé l'insolence de ma Compagne , ét qu'elle

avait été Une des plus ardentes à m'applaudir, après que je l'eus soumise. J'étais curieux de la revoir, et c'est pour elle, que je revins ce soir, aux Beaux-Boulevards. Je la cherchais, lorsque j'en entrevis Une autre, plus grande, faite-au-tour, et d'une figure charmante. Je demandai son nom, à mad. Caussin, très-jolie femme elle-même. — C'est la belle Renette (me répondit-elle) : on la dit aimée d'un Homme comme-il-faut : Elle paraît très-peu au boulevard, depuis quelque-temps, et je suis surprise de l'y voir aujourd'hui. — Mais il en est Une autre, fort-bien aussi, très-éveillée, très-hardie ? — C'est Marguerite : elle était-là tout-à-l'heure, et elle ne tardera pas à reparaitre-. Un instant après, je l'aperçus avec son cordon-bleu. Je lui fis signe ; elle s'approcha en riant.

— Que voulez-vous ? (me dit-elle). Vous étiez hier avec Maguelone : Elle va venir sans-doute, et vous voulez que je vous amuse, en l'attendant ? — Non, ma Fille, Maguelone ne viendrapas ; vous ne la verrez plus dans ces endroits. Mais vous, qui avez de la figure, à qui l'on donne de l'esprit, comment pouvez-vous mener une vie aussi dissipée ; servir de jouet, d'a-

musement aux Libertins, aux Ivrognes? Marguerite me regarda, éclata-de rire, et s'assit à ma table. — Payez quelque-chose, et nous alons causer. — Que voulez-vous? — Un poulet, et une bouteille de vin. — Soit; mais je ne mangerai pas; je soupe-en-ville ce soir. — Je mangerai bien mon poulet, et je boirai bien ma bouteille... Vous me demandez, comment je m'accomode de la vie que je mène? Je m'étonne de la question! Je suis la plus heureuse des Femmes. Toujours en partie-de-plaisir, toujours fêtée, il ne m'en coûte que quelques complaisances, peu considérables, pour satisfaire les Payeurs. Si je joue de la vielle, je m'amuse autant que j'amuse les Autres. Je gagne ce que je veux, en me divertissant. Un Seigneur m'a offert de m'entretenir; je l'ai remercié. Je veux être libre, comme l'air. Ma vie est celle des Actrices célèbres: Je suis belle; tout en moi est parfait (et sans que je lui en temoignasse la moindre envie, elle me decouvrit sa gorge): je donne la vue à qui la veut; le toucher, à Personne: voila en quoi nous differons Maguelone et moi. — Vous ne voudriez donc pas d'une vie réglée? Vous ne songez donc pas que vous êtes femme,

chretienne , et que votre conduite....
 — Moi! je suis un Etre-de-plaisir ; le sort
 m'a placée dans la Nature , comme une
 perle , comme un diamant , comme une
 fleur , pour briller , charmer les ieux :
 C'est ma destination , comme celle d'une
 Marchande de vendre , d'une bonne
 Fermière , d'économiser et de faire des
 Enfans forts et vigoureux. De la con-
 duite , j'en ai : je suis ce que je dois ê-
 tre. J'ai voulu souper ce soir à vos de-
 pens , parceque vous m'avez paru singu-
 lier hier , avec Maguelone : Mais je ne
 suis pas comme elle : vous ne m'étonne-
 rez pas. Rien ne m'étonne. Avec vous ,
 je raisonne ; avec des Fous , je suis in-
 consequente ; et avec tout le monde , je
 conserve mes principes. Je ne trompe
 jamais : Je donne du plaisir pour de l'ar-
 gent ; non le plaisir qu'on veut , mais ce-
 lui qui me convient. J'ai fait une refle-
 xion , dès le commencement de ma vo-
 gue ; c'est que si je devenais *Fille* , je
 serais bientôt meprisee ; que dailleurs
 je ne donnerais sûrement ce qu'on veut de
 moi , qu'une ou deux fois ; et qu'ensuite
 avilie , je serais dedaignée. Tous les
 Hommes d'ici , car on voit à-peu-près
 toujours les mêmes , savent que je suis
 inflexible ; et Personne ne pousse les
 choses ,

choses , où j'ai vu les pousser avec quelques-unes de mes Camarades , qui n'ont pas eu ma prudence-. Elle mangeait , elle buvait en-parlant ! Elle me présentait son verre , pour que je versasse ; elle me demandait une cuisse , une aîle , et ne prenait rien elle-même-. A son dessert , elle desira une pêche , et de l'eau-devie , dans laquelle elle mit du sucre. Elle étoit d'une aisance aimable.

Lorsqu'elle eut fini , elle se leva , me fit une reverence , et me remercia. Je la perdis de vue quelques instans. Je cherchais des yeux , si je reverrais la jolie Renette. Je ne l'aperçus pas. Tandis que j'étais occupé de cette idée , un cri aigü , qui partait du jardin , frappa mon oreille. J'y courus , aissi que tout le monde , et je vis Marguerite qu'on relevait , baignée dans son sang.... Elle venait de recevoir un coup-d'épée , d'un Homme , qui voulait l'obliger à venir chés lui . Il l'entraînait , et comme elle se défendait vigoureusement , que sans-doute elle l'avait frappé , le Lâche lui avait plongé son épée dans le corps. Je fremissais.... Une jeune Vielleuse , sœur de Marguerite , se desolait. On éloigna le corps et la Sœur. Jamais depuis , je n'ai revu cette Dernière.

J'ai tout tremblant , porter cette étonnante nouvelle à mad.De-M****. Je lus ensuite une Juvenale intitulée , LE CHAGRIN *.

SUITE.

Je retournai au Boulevard , en quittant la Marquise. Le trouble était passé : Il régnait une solitude profonde dans le séjour du trouble et de la confusion. Tandis que je réfléchissais , je vis trois Hommes qui revenaient du côté du réservoir de la Ville. Ils paraissaient disputer vivement. — Heureusement , on ne t'a pas arrêté-! (disait l'Un , mis en Officier supérieur). Quelle folie ! quelle barbarie ! tuer une Fille , parcequ'elle ne veut pas te suivre ? Te croyais-tu encore dans le camp de Closter-Seven , avec ces Hanovriennes , que nous faisons aler et venir , à notre caprice ? — Celle que tu viens de poignarder (dit Un-autre d'environ 40 ans) , a toujours été sage : C'était une Fille-de-merite ! J'ai souvent causé avec elle , et je la regrette sincerement-. Je n'en entendis pas davantage. Je m'en alai par le Boulevard Saintantoine.

* Elle se trouve dans le IV Volume des FRANÇAISES , p. 22.

LA FILLE IMPRUDENTE.

Près de la demi-lune où l'on joue à la longue paume, je trouvai une Jeune-fille du Peuple, comme assoupie sous un banc de pierre. Je la remuai. Elle me répondit par un cri-de-frayeur. — Hé ! mon Enfant ! que faites-vous-là ? — Monsieur Lafrance, ne me decouvrez pas ! — Ne craignez-rien ! je ne suis pas Lafrance ; je suis un honnête Bourgeois. Qui êtes-vous ? Elle se leva de sous le banc, me regarda, et me dit : — Je suis Blanchisseuse : J'ai été à la Courtille avec un Semestre mon voisin : Deux autres de ses Camarades sont venus à notre table. Ils m'ont grisée, pour faire de moi ce qu'ils voudraient après. Ils ont voulu me mener dans les marais : Je me suis sauvée : Ils m'ont rattrappée : ils m'ont battue : mais je n'ai pas cédé. Enfin, je me suis échappée d'eux sur le Boulevard, et les entendant me poursuivre, je me suis couchée sous ce banc, où je me suis endormie. Je vous en prie ! remenez-moi chés ma Tante, rue des Grands-degrés, et dites que j'étais avec vous : Car je vous reconnais pour un voisin. Je la ramenai effectivement. Je fis lever la Tante, et je lui remis sa Nièce, en lui recommandant de la douceur et de la surveillance.

FOIRE SAINTLAURENT.

Depuis quelque temps, j'avais grande envie de revoir le spectacle des Danseurs-de-corde. Je ne pouvais mieux choisir que cette Nuit. Les spectacles du Boulevard étaient à la foire Saintlaurent. Après avoir parcouru les beaux Boulevards, je pouffai jusqu'à la porte Saintmartin, et j'alai à la Foire, qui se tient dans le preau des Lazaristes. Tous les Baladins (et autrefois l'Opera-comique) sont obligés de s'y rendre: C'est, dit-on, pour donner de la vie à cette Foire inutile, et si parfaitement inutile, qu'on est obligé d'y envoyer des Baladins, pour la vivifier. C'est le commerce seul, qui devrait attirer, et le Public, et les Baladins: Mais il n'est pas de Pays, où l'on connaisse moins le commerce, et les moyens de le favoriser, qu'en France: La Ferme-generale aneantit l'industrie Nationale, la repousse dès qu'elle veut prendre l'essor, et finira par la détruire: Il faudrait des franchises, et la Ferme n'en veut pas; elle ne rêve qu'à des profits immenses: mais on n'en fait pas d'immenses sur des Pauvres; elle tire peu de chacun, et elle les épuise tous, pour s'engraisser de leur sang, pour étaler ensuite une folle et criminelles opulence. Une

franchise, cependant, accordée aux deux Foires Saintlaurent et Saintgermain, qui seraient toutes deux ôtées des mains des Moines, lesquels ne peuvent decemment les conserver, attirerait en France les Etrangers, et surtout donnerait occasion aux Marchands de Paris, de vendre et de faire vendre tous leurs gardes-boutiques: La Ferme même y trouverait son compte, par une circulation plus abondante, et la consommation des autres denrées: Mais l'esprit financier est le poison lent de l'Erat. Quand chargerait-on les Peuples de verser eux-mêmes leurs contributions dans le tresor public!..... Telles étaient mes réflexions, de la porte Saintmartin, à l'enclos Saintlaurent.

Arrivé dans le bazar, je vis quelques boutiques mesquines et mal-fournies, des Courcuses étalant des modes, comme les Araignées tendent leurs toiles, des Billards, des Cafés, des Tabagies, et surtout des Baladins. Les parades commençaient, avec un vacarme épouvantable, et fesaient deserter jusqu'aux Billards: Je me crus en Espagne. Je me mêlai dans la Foule, et j'examinaï ce qui se passait à la Parade, dans un endroit moins large et plus concentré que

le Boulevard. Je remarquai d'abord, que la Foule était particulièrement composée de trois sortes de Personnes, de Filous, d'Apprentifs, non encore avancés, qui ne gagnaient pas leur chandelle, et dont quelques-uns n'étaient pas plus sûrs que les Premiers; enfin d'Enfans-de-famille, qui s'échappaient. Il y avait aussi des Ouvriers peu actifs, ou de Ceux qui ne peuvent travailler à la lumière, et des Etrangers. Les Filles étaient particulièrement des Coureuses novices, des Couturières, des Froteuses, des Gazières, et des Filles d'Artisans. Il n'était pas possible qu'il se commît là des desordres, comme dans les grandes foules, mais on s'y essayait. On profitait des pointes ordurières de la parade, pour expliquer aux Jeunesfilles les choses relatives à l'indecente bouffonnerie. De temps-en-temps, il y avait un petit reflux, pendant lequel les Escamoteurs tâchaient d'opérer. Des Poligons jouaient des tours aux Filles, dans les momens de grande attention, et après une indecence bien caractérisée, ils se retiraient au cri de la Jeune-personne, que les Camarades de l'Insolent environnaient d'un air de morgue affectée, les yeux fixés sur la parade. Je vis avec sa Mère, une Jeunefille qui fut si gra-

vement insultée, dans un moment où elle riait de tout son cœur, qu'elle s'en trouva-mal. Elle était même blessée. Je fis des reproches à sa Mère, de ce qu'elle amenait sa Fille dans un endroit pareil. On fut obligé d'appeler un Chirurgien... Je détourne les yeux de cette infamie. Un Jeune-provincial perdit sa montre, sa tabatière, sa bourse et son mouchoir. Je crois même, que ce ne furent pas des Filous de profession qui le depouillèrent, mais de Très-mauvais-plaisans, que son air neuf et sa phisionomie admirative avaient beaucoup divertis.

Le sujet de la parade, était Cassandre grossièrement dupé par Leandre, secouru, comme de raison, par Colombine et par Pierrot. L'indecente Coquine employait les moyens les plus coupables, de la manière la plus effrontée, pour duper Cassandre, en lui faisant payer sa dot. Elle le caressait, le flatait; et donnait ainsi la leçon la plus efficace aux Novices qui l'écoutaient. Cette Colombine était jolie; elle était même, contre l'ordinaire des Paradeuses, mise avec une sorte de goût voluptueux. Ce qu'elle disait, ce qu'elle faisait n'en était que plus propre à séduire. Dans cette occasion, tandis qu'elle caressait Cassandre,

dont elle pressait la tête contre sa poitrine, le beau Leandre chatouillait le creux de la main du Vieillard, qui s'imaginant que c'était Colombine, jouait un pantomime semblable à celle de la danse des Nègres. Ce fut à cette farce, que la Jeunefille fut insultée, et elle n'avait pas été la seule: Le lubrique Vieillard excitait une frenesie universelle parmi la Jeunesse exaltée, et l'on vit une partie des Femmes et des Filles obligées de s'écarter, ou de fuir.

Une sage Police a supprimé ces Parades, qui ont absolument cessé en 1777, à la dernière foire Saintovide de la Place Louis-xv. Je n'entrai pas chés Nicolet, comme je me l'étais proposé. Je remis à la Nuit suivante. J'aidai à remener chés-elle la Jeunefille insultée. Nous la portames doucement à quatre: C'est-à-dire, que nous nous relevions de 50 en 50 pas. Elle fut très-incommode, et garda le lit six semaines. Il n'est pas nécessaire que l'on m'entende plus clairement. Elle était jeune, blonde, et très-jolie.

J'ai raconté l'emploi de ma soirée à la Marquise: Ensuite, je lui lus une petite Juvenale, intitulée, L'AMI DE LA MAISON *.

* Dans les FRANÇAISES, III Vol., p. 177.

DUEL DE DEUX ABBÉS.

Comme je savais que la Foire ne fermait qu'à 2-heures, j'y retournai, pour voir les suites des représentations nocturnes des Bas-farceurs. J'arrivai au preau comme on en sortait. Je vis une Dame âgée, avec son Mari, et une Jeune personne charmante, leur fille. Ils se retiraient tranquillement. Deux Abbés, mis en petits maîtres, et que j'ai connus depuis pour deux Maîtres-de-musique, suivaient à quelque distance, et se disputaient avec vigueur! Je compris, que l'Un avait soufflé à l'Autre cette charmante Ecolière. Je ne croyais pas que cette dispute pût avoir des suites fâcheuses, entre deux Êtres pareils, ordinairement très-lâches: ainsi, je marchais fort tranquillement, sans trop les observer. Au moment où je m'y attendais le moins, vis-à-vis une petite rue, ils s'éclipsèrent avec vivacité. Cette démarche m'étonna: Je m'arrêtai, et j'entendis un coup-de-pistolet. J'accourus: Un second se fait entendre. Un des Abbés passa près de moi en courant, et disparut. J'ai pour lors porté secours au Blessé, qui, peut-être, n'en avait plus besoin. Je trouvai l'autre Abbé, plein de vie, cherchant son chapeau. — Vous n'êtes pas mort? (lui dis-je). — Non! que voulez-vous dire? — Votre Homme

fuit, et vous venez de vous battre au pistolet... — Paix ! paix donc ! — Ne craignez rien... Mais, dites-moi ; quel est le sujet de votre querelle ? — Une Ecolière, qu'il m'a enlevée en s'en faisant aimer : C'est un mauvais-sujet ; et c'est plus pour l'intérêt de la Jeunepersonne, que pour le mien que je me suis battu. Il croit m'avoir tué : Je vais me tenir renfermé ; je ferai courir le bruit que je suis mort ; il fuira, et mon but sera rempli : Je préserverai ainsi la Jeunepersonne d'une seduction inevitable-. Je ne savais trop, si je devais approuver ou blâmer. Je quittai l'Abbé cru mort, et je marchai vivement. Je rattrapai les Parens de la Jeunepersonne, et je trouvai le prétendu Vainqueur avec eux. Il me reconnut, et ma présence l'effraya au point, qu'il s'enfuit en me voyant aler droit à lui ! A tout événement, j'appris aux Parens ce qui se passait ; bien sûr que cette découverte ferait expulser les deux Maîtres-de-musique. Ce fut mon avis ; qu'on suivit dès le lendemain. Mais on apprit alors, que les deux Lâches ayant chacun chargé le pistolet de l'Autre, n'y avaient mis que de la poudre ; que tous-deux étaient tombés exprès, et que Celui qui s'était enfui le premier, était le plus adroit : Il était traîné, avant de s'échapper, par-

ce qu'il pensait avoir réellement tué son Rival, cru plus genereux que lui dans la charge du pistolet.

CXXII NUIT.

SUITE : NICOLET.

J'étais curieux de savoir ce qu'étaient devenus les deux vaillans Maîtres-de-musique. J'ai chés les Parens de la Jeune-ét-gentille Ecolière. Ils m'apprirent, que le prétendu Vainqueur, croyant réellement avoir mis son Rival par-terre, avait pris la fuite: Que le prétendu Mort était venu, le-matin, raconter l'aventure à sa manière, en offrant ses services: mais qu'il avait été durement congedié. J'observai la Jeune personne. Je surpris un sourire, et je soupçonnai que le Fuyard n'était pas loin. Je dissimulai, me promettant de savoir bientôt la vérité.

En-quittant les Parens de la Jeune-écolière, je courus au Boulevard. Je m'y arrêtai peu; l'absence des Petits-spectacles les rendait presque deserts. Dailleurs, Marguerite n'y était plus; la Jeune-Sœur et Renette semblaient craindre d'y reparaitre. J'arrivai à Foire-Saint-lauré, à l'instant où les Parades finissaient, et où l'on entrait à la représentation nocturne de *Nicolet*. Je n'avais jamais vu

ce bas-spectacle, quoique j'eusse été fréquemment aux FRANÇAIS, aux ITALIENS et à l'OPERA, tout-ennuyeux que ce dernier était alors-

Au-moment où je me plaçai dans le parquet, l'on allait commencer la danse-de-corde, et l'on en faisait les préparatifs. J'en fus distrait néanmoins par ce qui se passait aux premières-loges. Elles étaient remplies de Filles et d'Hommes comme je n'en avais jamais vus: Je comparai tout bas ces Derniers aux Bourdons des Ruches, qui n'en sortent qu'à la fin de l'été, qui ne s'établissent jamais, car on n'en voit pas dans les Essaims, et qui, nés pour le plaisir, expirent inutiles, après l'avoir goûté: Ils me rappelèrent les Effeminés du BAL-PAYÉ de la LXV NUIT. Ce qui m'étonna, ce fut l'impudence des *Filles*! Hâ! combien je sentis, en ce moment, l'importance de l'exécution du PORNOGRAFE, qui les sequestre de la Société, sans les rendre malheureuses; mais qui préserve les Hommes de leurs montres affectées, scandaleuses! Le Tripot s'arrangeait, s'amusait, avant la toile-levée, et il me parut que les jeux, les exercices, les pièces n'étaient que le faible prétexte des scènes pittoresques qui les précédaient. Je réfléchis un moment sur la réunion favorisée de tant d'E-

tres-vicieux : je considèrai la plupart de ces Filles, la fleur de nos campagnes par la beauté : je comparai ce qu'elles fesaient à Paris, avec ce qu'elles eussent été chés des Parens travailleurs ; à ce qu'étaient leurs Sœurs, leurs Mères : Je songeai qu'il était possible que de jeunes Paysannes grevées d'un travail rude et continu, vissent en beau la vie des ordonnées de leurs effrontées Parentes, et qu'elles s'échappassent, pour venir vivre comme elles... Je fremis ! Je comparai ces bonnes Mères, les Jeunesfilles pleines de pudeur, de nos campagnes, avec ces Libertines sans libertinage particulier, mais plongées dans le vice par les passions d'Hommes pervers, retenues dans le désordre par des Prêteuses-sur-gages, qui les logeant, les habillant, tiraient tout le déplorable profit de leurs charmes, tant qu'elles avaient de la fraîcheur, et les plongeaient ensuite dans le goufre de la honte, du crime et du malheur ! Je voyais ces Êtres, brillans comme des Papillons, mais dont le sort n'avait pas plus de solidité que les aîles dorées de cet Insecte éphémère, je les voyais, deux années plutôt, réduites au plus vil des emplois, arrêtées, resserrées, puis rendues au vice et à la crapule, pour continuer une vie misérable dans une suite d'emprison-

sonnemens ét de debaûche , dont tous les profits devaient être absorbés par les Pestes-publiques , par ces bas Libertins delateurs ét suppôts du crime !... Aussi tandis que les Infortunées riaient ; que des Jeunes-militaires corrompus ét corrupteurs s'avilissaient avec elles , j'étais immobile , l'œil ét la pensée arrêtés sur les années subseqüentes : le moment présent ne me paraissait que l'orifice d'un goufre profond. Je m'étonnai , que dans un Pays , où la raison paraît dominer ; qui professe une religion decéte ét sérieuse , on pût tolérer des amusemens qui blessent ét la raison , ét la morale , ét la pureté du culte public ! Je me dis avec douleur : — Chés tous les Peuples dont l'opinion civile contrariera , bravera la religion , l'on n'aura ni religion , ni mœurs : Aussi n'en avons-nous pas : On voit parmi nous quelques Femmes , un petit nombre d'Hommes absolument devots ; le reste n'a ni principes , ni religion , ét se moque même de Ceux qui en ont ! Point d'application de la croyance à la morale , parceque le Gouvernement-public lui-même ne fait pas cette application , dans ce qu'il prescrit , ou ce qu'il tolère : Il permet aux Gens-sans-principes , des plaisirs tels , qu'il paraîtrait lui-même , sans principes , s'il n'était moralement impossible

qu'il en manquât. — Mais, introduira-t-on un regime moncal? rendra-t-on la Nation triste? — Non pas triste, mais serieuse; et elle n'en vaudra que mieux; elle en fera meilleure, et parconsequent plus heureuse: L'on n'aneantira pas ses plaisirs, on en changera le genre: Elle n'aura plus ceux de la satire, du persiflage, de la mechanceté; mais ceux de la bonhomie, de l'attendrissement: Aulieu des Farces policones des Dancour et des Montfleuri; des Pièces scelerates de Renard; aulieu des basses és degoûtantes Parodies, qu'on n'autorise que des Drames vertueux, et l'on en verra les fruits! Les plaisirs des Rieurs, sont presque toujours fondés sur la mechanceté, et je soutiens, qu'on ne rit jamais innocemment du ridicule, parceque jamais on ne peut en rire bonnement. En proscrivant le comique mechant, inhumain, petit-à-petit la Nation deviendra serieuse, grave; elle s'occupera de choses utiles; elle respectera la vertu; elle en recherchera la pratique: Elle ne rira plus d'Autrui, parceque ce genre de rire dissout la confraternité; aigrit la sociabilité; éteint la sensibilité: on ne rira plus, mais on sera content: les vains éclats-de-rire ne sont pas le bonheur; ils ne sont pas même le plaisir: Les Gens les plus heureux et les

plus estimables que j'aie connus en ma vie, ne riaient jamais; ils ne se laissaient jamais emporter à la colère. Je les ai suivis; j'ai vu que ces Êtres vertueux et toujours contents, n'aimaient pas la comédie; qu'ils detestaient la farce: Je leur ai entendu dire, Que jamais on ne corrigeait les Hommes par le rire, mais par une remontrance sérieuse, onctueuse, sensée: Que si le rire éloignait de certains ridicules, c'était aux-dépens de la bonté-d'âme, et en substituant un vice au ridicule: Qu'on n'a pas assez réfléchi à ce genre dangereux de correction des ridicules, dont on s'est quelquefois puérilement applaudi: — Le bel effet (ajoutaient-ils) qu'on a produit en ridiculisant la gaucherie des Bourgeois! on leur a ôté leurs petits ridicules, pour leur faire prendre les grands vices de nos Seigneurs... Que Molière a fait de mal! le TARTUFE et les FEMMES-SAVANTES exceptés, toutes ses pièces sont le fleau du Genre-humain: Le MISANTHROPE a ridiculisé la severité morale, la vérité de caractère! Oncite le mot de Montausier comme un éloge; et c'est une critique douloureuse! — Vous êtes loin d'avoir une juste idée de la vertu, faibles Courtisans, qui faites, avec votre Molière, l'injure à l'Homme vertueux de le nommer Misanthrope! Je voudrais lui ressembler-?... ,

Mais c'est l'ÉCOLE-DES-MARIS, cette Pièce ingénieuse, le chef-d'œuvre de Molière, comme comédie! elle est bien-plus funeste aux mœurs, que les pointes ordurières de Dancour et de Montfleuri; que la sceleratesse du LEGATAIRE, qui n'est dangereux que pour le Peuple; (et c'est justement l'amusement familial que donnent au Peuple les Bas-spectacles!): Molière plus grand, plus noble dans ses idées, avait une pernicieuse philosophie, qui tendait à donner aux Français une facilité de commerce et de mœurs, qui contrastât avec la jalousie des Italiens, et la gravité des Espagnols: Il voulait aussi repousser la sévérité janséniste, qu'il regardait comme un acheminement au puritanisme; il cherchait à énerver notre antique franchise, à émousser toutes les vertus, à les rendre urbaines, au lieu d'agrestes, et à leur donner une amenité de cour: On dirait, à la lecture de ses Ouvrages (qu'on me passe cette idée, qui m'a toujours frappé!) qu'il voulait préparer toutes les Belles de la Cour aux galanteries du Maître, et tous les Maris à la résignation... Mais ne suis-je pas chés Nicolet, entouré de Filles et d'Effeminés?

Il n'exista peut-être jamais de Directeur de spectacle aussi dépourvu de goût et des connaissances relatives à son art, que le

1310 LES NUITS DE PARIS:

Chef des *Grands-Danseurs-de-corde* ! Son genre est le plus bas, le plus vil, le plus corrompu: Cependant, si je le compare à celui de l'*Ambigu-comique*, dont le Directeur aucontraire a le goût délicat, je crois que ce Dernier est le plus dangereux pour les mœurs: On y profane de Jeunes-talens; on y rend le vice aimable par la naïveté, par la figure, par l'habit, par le jeu, par le ton: Chés Nicolet, tout est grossier, crapuleux; c'est le spectacle des Faquins de la lie des Tâilleurs, des Cordoniers, des Savetiers, des Debardeurs; la classe des Marchands et même des Artisans ne trouve rien-là qui puisse la séduire; ce sont de vieilles Danseuses sèches et sans talent; des Actrices de Parade, sans art, sans maintien, ayant une voix à rogome; des Acteurs barbouilleurs et malpropres; des Baladins repoussans.... Mais si quelque-jour ce Theatre venait à mettre plus de goût et de propreté dans ses representations; à se donner des Actrices jeunes et jolies; des Acteurs passables pour le talent, la figure et l'habit, il ferait un foyer-de-corruption pour la Classe-moyenne, d'autant plus pernicieux, que cette Classe est la plus nombreuse, et celle dont les mœurs importent le plus à l'État. (C'est ce qui est aujourd'hui.)

CXXII NUIT. 1311

Des Hommes assés légers dansèrent sur la corde; ils m'amuserent, ils m'étonnèrent! Une Femme très-laide parut ensuite; mais eût-elle été jolie, ce genre de danse, et l'habit sous lequel la Danseuse y paraît, ôte tout le charme du sexe: Aussi, ne trouvai-je pas la moindre indecence dans ces premiers jeux, dont on m'avait parlé en province avec admiration, comme d'un spectacle voluptueux. Les *Sauts*, qui vinrent ensuite, et tout ce que Nicolet appelle ses *Exercices*, me parurent un amusement d'Écolier; ou, ce qui revient au-même, de Bonnes-gens de Village, qui s'étonnent de tout. Mais ce furent ses Pièces, qui me surprirent! On en donna trois, outre la Pantomime. La première était une Saveterie, que je n'aurais pas desaprouvée, si elle avait été propre à corriger l'ivrognerie: Mais loin de-là! elle la rendait agreable pour le Peuple, qui s'intéressait à l'Ivrogne; car toute la haine retombait sur sa Femme. Taconet, auteur et acteur, jouait d'après nature; vu que souvent il allait boire avec ses Modèles, qui la plupart-du-temps le regalaient. La seconde Pièce presenta une Coquette du genre de Celles des Loges sur le theatre: Elle dupait un Vieillard, et donnait à un Escroq les presens qu'elle extorquait au

1312 LES NUITS DE PARIS :

Barbon. Je ne vis pas la moindre improbation du vice, dans toute cette Pièce, intitulée *les Girandoles* ; si ce n'est que le Vieillard est grossièrement dupé. Dans la troisième, *Madame-Miroton*, il y eut quelques sales équivoques sur différentes espèces de fausses. La Pantomime répondit aux Pièces : Un Vieillard a une Fille aimée par Arlequin, qui, au moyen d'une baguette enchantée, se métamorphose de différentes manières, pour échapper aux poursuites de son Rival, et aux défenses du Père de sa Maîtresse : Il les enchante, les rend immobiles, par la vertu de sa baguette : et le Peuple bâille. Pour le bon exemple, le Père reçoit fréquemment des coups-de-piéd ou de-bâton ; son Valet se moque de lui, le fait tomber : et le Peuple rit ! La Fille trompe son Père : et le Peuple rit ! On voit comme tout-cela est exemplaire, pour le Peuple, et pour les Laquais des secondes-loges !

Durant tout ce salmi, les Filles et les Effeminés riaient, causaient, et fesaient pis encore ! On se disputait, on se pouffait : Le Public-Nicolet, qui aime autant ou mieux la scène des loges, que celle du theatre, applaudit aux premières, siffle les secondes, et de spectateur, devient acteur indecent, bruyant, scandaleux.

On sortit à deux-heures-passées, et je

CXXII NUIT. 1313

courus chés la Marquise. Je n'eus que le temps de lui raconter ce que je venais de voir, et de lui laisser une petite Juvenale intitulée, L'ÉCUEIL *.

CXXIII NUIT.

SUITE : RENETTE.

Avant que d'aler au Boulevard, je desirais de voir la Jeune personne de l'entrée des Tuileries par la rue de l'Echelle : Renud m'avait écrit, pour me prier de me trouver à ses accords. Je m'y rendais, lorsqu'à bout de la rue du-Four, j'aperçus une grande Fille, faite-autour, mise en Vielleuse. Je la joignis, et la reconnus : C'était Renette. Je lui adressai la parole, par un compliment. Elle sourit ; et me regarda : — J'entens tous les jours ce que vous me dites-là (me répondit-elle), tantôt bien, tantôt mal-tourné... Mais ne vous ai-je pas vu quelque-part ? — Oui, sans-doute : chés un Traiteur du Boulevard, à-côté du Café d'Alexandre. — Justement ! vous étiez avec Maguelone. Qu'est-elle devenue ? On dit que vous l'avez emmenée. — Si je vous connaissais davantage, je vous ferais ma confiance. — Hô ! faites-la-moi, et soyez sûr de ma discrétion.... Si vous l'avez

Ⓔ Dans le III Vol. des FRANÇAISES, p. 27.

retirée d'un état , pour lequel elle n'était pas faite , je vous en remercie , comme étant de son sexe. Mais j'ai un avis à vous donner : c'est qu'il faut , avec elle , beaucoup de fermeté!... Vous en avez fait votre maîtresse? —Non, belle Renette : j'ai des principes sévères , qui s'y opposent-. A ces mots , Renette étonnée me regarda. —Ce n'est pas pour moi , que j'ai tâché de la retirer du vice , mais pour son avantage personnel : on pourra un-jour la marier , après avoir formé son esprit , et purifié son cœur-. Je lui dis la manière dont une Dame respectable prenait-soin de Maguelone , et de Quelques-autres ; enfin , ce que j'étais. Le Belle-vieilleuse m'écoutait attentivement. Lorsque je cessai de parler , nous étions à sa porte , rue Du-jour , tout-à-côté de Sainteufliche. —Je me trouve heureuse de vous avoir rencontré ! (me dit-elle) , pour vous faire ma confidence , et vous demander vos sages conseils... Voulez-vous entrer chés moi ? vous y trouverez un Homme qui sera charmé de vous connaître-. J'acceptai , pensant que mon Ami pourrait se passer de moi , et que je ne retrouverais peut-être jamais l'occasion d'entretenir la belle Renette.

Nous entrâmes dans une petite maison

à porte-cochère : L'appartement de Renette était d'une élégante propreté. Elle passa dans une pièce du fond, d'où elle revint avec un Homme de 30-ans. —Voilà mon Mari (me dit-elle) : Quoique j'aye en vous la plus grande confiance, je ne vous dirai pas son nom. Il est riche et noble : Il m'a épousée presque malgré moi ; je ne voulais être que sa maîtresse : mais il n'a pu consentir à vivre avec une Femme méprisable. Il est pour nous de la plus grande importance de cacher à-jamais notre mariage ; mais j'ai des raisons pour vous l'avouer. Je vous connais beaucoup, depuis que vous vous êtes nommé ! mon Ami vous connaît également, et nous avons tous-deux plus d'une-fois désiré de vous rencontrer : Mon Ami avait même songé à vous écrire : Le hasard m'a servie , ce - soir. Il peut arriver , malgré toutes nos précautions, que notre mariage se decouvre ! et alors nous aurions des effets terribles à redouter, de la part des Parens de mon Ami ! Vous sentez combien il serait important, en cas de malheur, que nous eussions Quelqu'un, comme Mad. la Marquise de-M****, qui voulût agir !.. Vous êtes surpris, qu'étant mariée à un Honnête-homme, je paraisse quelquefois au Boulevard

1316 LES NUITS DE PARIS:

en Vielleuse! Mais il le faut, pour prévenir les soupçons: L'on n'imaginera jamais que l'Epouse de M. De-** continue son ancien état. Je ne le continue pas en-effet: je parais seulement pour la forme, et jamais je ne joue à Personne. Je ne pense pas qu'on approfondisse ma conduite, et l'on a de moi l'opinion que nous desirons. Je serais la plus heureuse des Femmes, adorée d'un Homme aimable et que je chéris, sans la crainte continue où nous vivons.

— Ne vous en plaignez pas! (interrompis-je): cette crainte, qui diminue votre bonheur, le prolonge, et votre âme, à tous-deux, s'engourdirait, si la crainte cessait de vous agiter. — Ce qu'il dit est plus consolant, que tout ce que j'ai pensé là-dessus: (s'écria le Mari de Renette). Monsieur (ajouta-t-il), veuillez nous voir quelquefois: nous tâcherons de vous recevoir comme vous le méritez. Je pris congé des deux Epoux, en leur témoignant, combien je serais charmé de les voir, et je courus où mon Ami Renaud m'attendait.

Il ne manquait à son contrat-de-mariage, que ma signature, comme témoin. Je la donnai. Je félicitai la belle Eglé; car mon Ami était un Homme aimant, estimable,

jeu
ent
hon
une
deux
rain
men
depu
et ell
obten
née m
huan
suis le
oui,
on m'a
Mague
lui avie
faire to
vous su
Tom

estimable , et passionné pour les Femmes : Or , c'est un trésor qu'un pareil Homme , parce-qu'avec un-peu d'art , et beaucoup de propreté , une Epouse est toujours sûre de dominer son esprit et son cœur par les sens. Je les quittai bientôt , malgré leurs instances , pour aller au Boulevard , à Saintlaurent , et chés la Marquise.

LA FILLE QUI VEUT UN SORT.

Au Boulevard , je fus abordé par une jeune et belle Malheureuse , que j'avais entrevue six mois auparavant , rue Saint-honoré , vis-à-vis le Palais-royal , avec une Sœur plûs jeune qu'elle. Toutes-deux étaient perdues par une Faubouraine Marcellaise , appelée communement la-Moucharde : Il lui était arrivé depuis une aventure à la revue du Roi , et elle avait été arrêtée : mais elle avait obtenu sa liberté. Cette Jeune-infortunée me demanda , Si je n'étais pas le Chat-huant ? La question me fit rire. — Je suis le Spectateur-nocturne. — Hâ ! oui , oui , l'Oiseau-nocturne ; voila comme on m'a dit , et que vous aviez emmené Maguelone. — Il est vrai. — Que vous lui aviez donné un sort , pour lui faire-faire tout ce que vous vouliez , et qu'elle vous suivait , comme une Levrerte-en-

laisse-. Après , ma Fille ? — Je viens vous prier de me donner aussi un sort , pour que je sorte de mon état... Ce n'est pas que j'aie à m'en plaindre ; je gagne plus que je ne veux ; mais je deperis ; je sens que je m'épuise , que je meurs... Voyez mes bras ? ils diminuent , et ma gorge... — Je vous donnerai volontiers le sort que vous demandez : mais je n'emploie pas la magie ; cela serait criminel. J'ai un moyen simple , qui est de la magie-blanche ; je suppose le sort ; la Personne se persuade bien qu'elle l'a ; elle agit comme si elle l'avait ; elle m'obéit scrupuleusement , même malgré elle , et tout va-bien. — Donnez-le moi ? — Oui , mais il serait rompu , si vous ne me suiviez pas sur-le-champ ! Toutes vos affaires sont-elles en ordre ? — Non. — Alons les arranger : Quelle est votre situation ? — La Moucharde en a bien agi avec moi : elle a gagné gros ; mais elle m'a laissé ma part. Comme je suis jolie , que je suis douce et bonne , les Hommes m'ont toujours bien traitée , sans jamais me faire de peine. J'ai de l'argent à la maison , et un contrat de cent-louis de rente-viagère-. — Alons prendre tout-cela : Ensuite obéissez-moi : Voila le sort : Maguelone est heureuse , et

v
C
fi
tr
pr
L
je
n'a
len
Ce
El
ses
cha
voy
Je
de
étai
Mar
du c
ne r
vais
rien
Je
tulée
tirai
A
Hom
* II

vous le ferez aussi. —Hô ! je le crois ! Car on m'a dit de vous des choses... suffit... Je desirais bien de vous connaître ! Voilà trois soirées que je viens exprès sur le Boulevard... J'ai lu votre Livre des Filles de ma sorte... Hâ ! que je voudrais que ça fût ! Je vis que Zaïre n'avait pas horreur de son état , mais seulement des inconveniens de sa situation. Cependant j'ai chés elle , rue Mélée : Elle prit son argent , fit un paquet de ses habits ; n'oublia pas son contrat ; me chargea de vendre les meubles ; renvoya sa vieille Cuisinière , et me suivit. Je la menai dans une Maison différente de celle où était Maguelone , mais qui était également sous la protection de la Marquise ; je mis la Supérieure au fait du caractère de Zaïre , et j'ai rue Payenne rendre-compte de ma conduite. J'avais agi librement , parce-qu'il n'y avait rien à payer pour la Marquise.

Je lus une Juvenale importante , intitulée , LES ROMANS * , et je me retirai à trois-heures.

LA FEMME - IVRE

A la Porte-Saintmartin , je vis deux Hommes , qui se mirent à fuir , dès qu'

* III Vol. des FRANÇAISES , p. 41.

1324 LES NUITS DE PARIS :

ils m'aperçurent. Je les poursuivais, quand je fus arrêté par les plaintes d'une Femme ivre ; assés jeune encore , qu'ils venaient... L'Espèce-humaine est quelquefois bien-audeffous des Brutes !

ÇXXIV NUIT.

LA BELLE NUIT DE GELÉE.

Je fus quelque-temps sans rien rencontrer , soit parceque les évènements ne se presentaient pas ; soit que leur chaîne fut reglement interrompue ; soit enfin qu'occupé du travail à l'Imprimerie , je ne les cherchasse plus avec la même avidité. Aureste, le Destin ne peut-il pas être quelquefois localement en repos ? Car universellement, c'est l'impossible ; il va comme le Soleil , sans s'arrêter : Semblable au Temps , qui roule majestueusement , entraînant avec lui la Terre , le Soleil , les Astres , l'Univers entier* , le Destin agit toujours , coupe des trames , en monte de nouvelles , en ourdit des commencées , et pré-

* Il est singulier que j'eusse alors deviné ce que vient de découvrir l'illustre Hertschel , que les Soleils se déplacent , et marchent dans une orbite immense autour d'un Centre universel !... O belle et sublime vérité ! il existe donc un Centre general des Centres , et ce Centre-unique , c'est vous , ô mon Dieu !

side à toutes les actions des Hommes : C'est un mot, comme le Hazard, derrière lequel Dieu lui-même est caché.

Le 21 decembre, à 9 heures, par une claire et froide soirée, je courus jusqu'à la porte Saintantoine, et je gagnai le Boulevard. On voyait au midi le superbe Orion, précédé du Taureau, suivi du brillant Sirius, surmonté de Procyon. Le Charretier était au zenith ; l'Ours dominait le pôle ; l'Aigle, le Cygne et la Lyre alaient se coucher. C'est le temps de l'année où le Ciel est le plus beau. Je courais pour m'échauffer. On était sorti des petits Spectacles : J'étais dans une solitude profonde. Une fenêtre s'ouvre du côté de la Ville, et j'entens une voix douce, harmonieuse, qui dit : —Hâ ! Maman ! le beau Ciel ! Mon-dieu ! que je voudrais me promener sur le Boulevard, par ce beau temps sec ! —Vous auriez trop froid ! —Prenons nos pelisses, envelopons-nous bien ! —Alons, il faut la contenter. Si mon Fils vient, vous lui direz que nous prenons l'air sa Femme et moi-. On descendit, et l'on arriva sur le Boulevard. Une Femme-de-chambre donnait le bras à la Jeunepersonne, et un Laquais à la Mère. J'étais resté immobile auprès

d'un arbre. On fit quelques pas. — Les belles Etoiles! (dit la Jeunedame! Je voudrais bien les connaître! On dit que toutes ont des noms? — Tous les Hommes en ont bien! — Oui, Maman, mais beaucoup d'Hommes ont le même-. On marcha en silence, et l'on vint tout-près de moi: — Quelle est cette belle Etoile-là, plus brillante que toutes les autres? — C'est une Planète (répondis-je) en adoucissant ma voix); c'est Jupiter, — Hâ! voilà Quelqu'un qui nous répond! — C'est peut-être un Voleur? (dit la Mère). — Non, madame, c'est un Homme de bonnes-mœurs, qui vous offre de nommer les Etoiles à mad. votre Bru. — Hâ! dites: dites! (s'écria la Jeunedame.) — Voilà Sirius: C'est la plus belle des Etoiles fixes: Elle est sur la lèvre du Grand-Chien; c'est pourquoi cette constellation s'appelle la Canicule: Pendant les jours caniculaires, marqués sur l'Almanach, Sirius et sa Constellation se lèvent et se couchent avec le Soleil: Ainsi, on ne les voit pas, si ce n'est du fond d'un puits bien profond, comme celui de l'Observatoire. — On ne voit pas toujours les mêmes Etoiles? — Non, madame; le Ciel change du midi, au zenith, et à une partie du nord,

comme les saisons; tous les trois mois, à-10 heures du soir, qui est l'heure la plus commode pour observer, nous avons un ciel presque-nouveau. Les Etoiles qui étaient-là, se couchent; celles que nous ne voyons pas encore se lèvent, et celles qui se lèvent aujourd'hui seront au meridien, ici, c'est-à-dire, au-milieu de leur course... Mais, Madame, ce qu'il y a de plus intéressant à vous montrer, c'est le Ciel du nord : Celui du midi est beau; mais il change comme un Amant - volage; celui du nord est presque-toujours le même, d'ailleurs au point central. Le voici, ce point central. Voyez-vous cette belle Constellation, composée de sept Etoiles? c'est la Grande-Ourse, que le Vulgaire nomme le Charriot. Elle tourne autour d'une autre Constellation, qui affecte la même figure qu'elle, et que voilà: Observez bien ces petites Etoiles, dont trois sont un-peu plus brillantes que les autres: La dernière de la queue est l'Etoile-polaire: Le reste de la Petite-Ourse, qui est sa Constellation, tourne autour d'elle, ainsi que tout le Ciel, de proche en proche, jusqu'à l'équateur, qui est à-peuprès à la place qu'occupe cette belle Constellation du midi, à notre égard, qui a la forme

d'un râteau. — Mais, (dit la Jeunedame),
 et cette belle Planète-.. J'alais expliquer
 ce que c'était qu'une Planète, et sa
 difference avec les Etoiles-fixes, lors-
 que la Mère de son Mari lui dit ai-
 grement: — Alons, alons, madame,
 c'est assés; on ne parle pas comme cela
 aux Hommes sans les connaître; et c'est
 encore plus mal, quand on les connaît-
 La Jeunedame fit un soupir, et répon-
 dit avec douceur: — Alons, Maman,
 rentrons-.. Elles étaient à la porte de
 la petite barrière, et elles alaient la re-
 fermer, quand le Mari parut. Il vint à sa
 Jeune-épouse avec empressement: Il
 était fort laid; mais il me parut très-ai-
 mable. Sa Femme le vit avec plaisir.
 Il s'informa de ce qu'elle faisait sur le
 Boulevard: Elle lui dit, que je lui nom-
 mais les Eroiles. Il voulait y retour-
 ner; il me fit accueil: mais la Jeuneda-
 me le pria de rentrer. Je vis qu'elle é-
 tait piquée au cœur contre sa Bellemère.
 Je m'approchai de l'oreille de Celle-ci:
 — Madame, vous venez de commettre
 une grande imprudence-! Elle le sen-
 tait: Elle pria elle-même sa Bru de re-
 tourner: mais la Petite-personne était
 de ces Brebis têtues, qui ne pardonnent
 pas un soupçon desavantageux. C'est

une grande leçon pour les Bellesmères ! Car souvent le Mari souffre de leurs torts. Je m'éloignais , quand le Monsieur me pria de revenir le lendemain. — Non, non ! (dit la Jeunedame) : Arrête , que Monsieur revienne : j'ai beaucoup d'estime pour lui ; je veux qu'il le sache ; mais de sa vie ni de la mienne , il ne me dira un mot auquel je reponde. J'aurais bien voulu faire entendre à cette Jeunefemme , qu'elle avait tort à son tour ; mais elle rentra , fit fermer les portes , et je me trouvai seul. J'ai vu plus d'une fois des scènes approchant de celle-ci dans le monde. Hâ ! que le bonheur est difficile pour la Jeunesse !... C'est bien dommage qu'il soit impossible à la Vieillesse , et que le proverbe ne soit que trop vrai : Si Jeunesse savait , Si Vieillesse pouvait !

Je continuai ma promenade , jusqu'à la porte Saintmartin , et je rentrai dans la Ville. Je trouvai un Ivrogne gelé sous les éaux des Bouchers , vis-à-vis la rue Jean-Robert : Je le portai jusqu'à la première Escouade , que je rencontrai : On le fit parler enfin , et on le remit chés lui , rue aux-Ours.

Je fis mon recit à la Marquise , dont j'avais été quelque-temps éloigné , par

1330 LES NUITS DE PARIS :

des affaires qui lui étaient survenues. Elle me dit un mot, à cette occasion, que je n'ai jamais oublié : — Nous sacrifions, au moindre obstacle, les moyens de nous voir, comme si nous étions éternels! C'est une folie! ces privations-là ne se peuvent jamais reparer : Ne manquez plus de venir; à-moins que vous ne le puissiez pas-. Je lui lus une Juvenale, intitulée LA SATIRE *; je m'informai des Personnes qui m'intéressaient, et dont mad. De-M**** prenait soin, puis je partis content : Car la voir était le bonheur pour moi.

En m'en revenant, je m'écartai jusqu'à la rue Poissoniere, au-delà de la rue Montorgueil. Ce fut ce soir-là, que je rencontrai aux environs de la rue de la-Lune, la Jeune personne, qui m'a fourni le sujet de la 14 CONTEMPORAINE. Je ne repèterai pas cette histoire intéressante : Je dirai seulement, qu'elle est fort déguisée. Mais je ne saurais encore lever le voile. Cependant il s'en est peu falu, que le secret n'ait transpiré : Dans un voyage par une voiture publique, un Jeune-Officier s'empara du livre de l'Heroïne, dans lequel était son nom : Heureusement ce fut à moi qu'un Ami

* Dans le PAYSAN-PAYSANE, T. II, p. 472.

ÇXXV N U I T. 1331

commun en parla: Je demandai le Livre, et j'eus l'adresse d'en soustraire le papier, que je fis parvenir le même soir à Mad. De-la-S**.

ÇXXV N U I T.

DUEL DE DEUX SOLDATS.

Je sortis à huit-heures: Je voulais avoir des choses intéressantes à raconter à la Marquise, par une raison bien simple; je trouvais plus de plaisir à les lui dire, qu'à les voir. A huit-heures-&-demie, j'étais au coin de la rue Maçon, près celle de la Vieille-Bouclerie. Je la suivis, pour me rendre dans la rue Saintandré. Au-milieu de cette petite rue, j'entendis ferrailler. Je m'approchai hardiment, et je vis debout, colé contre le mur, un Soldat qui semblait se débattre, tandis qu'un autre s'enfuyait. Je passais. Le sabre échappa de la main du Soldat debout; il tomba lui-même sur le visage, en faisant un-cri étouffé. Il perissait, d'un coup qui lui avait ouvert la poitrine. Le Soldat homicide était rentré dans une taba- gie, qui fait le coin des rues Maçon et Saintandré: Il en sortit, tenant une Jolie- fille par le milieu du corps. Il jurait; elle criait: —Tu es la cause de la mort de mon Ami (disait-il); tu vas l'aler joindre.

1332 LES NUITS DE PARIS:

Les Passans tremblaient. Je m'avançai par-
derrière, je me jetai sur le bras de ce
Malheureux, et je saisis le sabre. Il courut
après moi: je l'amusai, fuyant du côté
du Marché-neuf, où je voulais le faire
arrêter: J'étais furieux contre ce Misé-
rable! Tuer son Camarade pour une Ca-
tin!... Il sentit ma ruse, et il m'abandonna
aubout du Pont-Saint-michel. Mais la Fille
avait eue le temps de s'échapper. On avait
relevé le Soldat tué, qu'on avait remis à
une Patrouille de son corps. Je revins: Le
Tueur était pris. Je rendis le sabre aux
Grenadiers, qui parurent fâchés de ce
que j'avais sauvé la vie de la Fille. Cette
raison me fit la chercher. La Tabagis-
te pouvait la connaître; je m'infor-
mai: cette Femme me donna la demeure
de l'Infortunée, et j'y courus. Je la trouvai
au-desespoir. C'était son Amant qui était
tué: elle n'avait d'autre tort, que celui
de son état. Le Tueur était un bru-
tal. Je lui representai, qu'elle était
perdue, si elle ne fuyait, et si elle ne
quittait sa profession. Elle me deman-
da mon secours, en me disant, qu'elle
savait la cuisine. Je la conduisis chés
la bonne Sellier, qui avait besoin d'une
Aide. J'instruisis cette Femme, qui
fut intéressée par le genre de malheur
de Bastienne. Elle la garda; l'empê-

cha de sortir , et lui reserva l'ouvrage de la maison. Bastienne s'est ainsi éloignée du vice ; elle a repris l'habitude d'être honorée des Hommes, et la maison de la Sellier, propre à corrompre une Fille innocente, fut justement ce qu'il fallait pour elle. C'est que la Sellier avait des Pensionnaires, et que dans ces sortes de maisons, où il se trouve beaucoup d'Hommes, les Jolies filles sont fêtées à-l'envi: on ignorait ce qu'avait été Bastienne : Aubout de deux ans de séjour, un Pensionnaire, qui avait quelque fortune, outre son état, lui offrit de l'épouser, et elle accepta. Heureusement elle ne s'était jamais brouillée avec la Sellier & desorte-que Celle-ci, toute causeuse qu'elle était, ne la trahit pas.

J'ai chés la Marquise, après avoir mis Bastienne en sûreté; je racontai la première partie de son histoire, et je lus ensuite une Juvenale, intitulée L'INEGALITÉ *.

L'HOMME SAUTÉ PAR LA FENÊTRE.

Je m'en revins par le Boulevard, que je suivis jusqu'à la rue de-Richelieu, par laquelle je rentrai dans la Ville. Vis-à-vis celle de Saintmarc, j'aperçus quelque-chose dans la rue, de la hauteur d'un Chien. Je m'approchai: C'était un

* PAYSAN-PAYSANE, T. II, p. 450.

1334 LES NUITS DE PARIS:

Homme: Je ne lui dis rien, ne croyant pas devoir l'interrompre: j'étais seulement surpris, qu'il se fût accroupi presque au milieu de la rue. Je restai néanmoins à quelque distance, surpris de son immobilité. Pendant que j'étais indécis sur ce que je ferais, je vis sortir une Jeunefille, qui me parut soubrette, une petite lanterne à la main. Elle s'approcha de l'Homme, le toucha, fit un cri, et rentra précipitamment. Je m'approchais, à mon-tour, quand on revint de la maison où la Jeunefille était rentrée: elle était accompagnée d'une Jeunedame, qui me parut sa Maîtresse, et du Suisse. Cet Homme prit l'Accroupi, qui poussa une sorte de hurlement, et l'emporta dans la maison, qui se referma. J'étais fort-curieux de savoir ce que cela voulait dire. J'hésitai, si je frapperais, et si je m'aiderais de quelque prétexte, pour faire des questions. Je m'en-tins au dernier parti. Je frappai. L'on vint. —Voilà une singulière aventure! Elle pourrait faire du bruit! concertons-nous sur ce que j'aurai à dire, moi qui en suis le témoin? Cela n'est pas inutile-? A ces mots, à mon air bon et doux, on me pria d'entrer: je fus introduit auprès de la Dame, et de sa Femme-de-chambre. Je les trou-

vai dans la plûs grande douleur. Avant de parler, je leur aidai à étendre l'Homme insensiblement dans un lit bien chaud. Je m'aperçus qu'il falait le secours d'un Chirurgien; le Malheureux était disloqué. J'offris d'en aler chercher Un: mais on n'accepta pas ma proposition; on envoya le Suisse. Pendant l'intervale, je demandai, de-nouveau, ce qu'il serait à-propos que je disse, pour être utile à tout-le-monde, dans le cas où ce qui venait de se passer ferait du bruit. Voici quel fut le recit de la Jeune-Femme-de-chambre, à laquelle sa Maîtresse fit signe de parler:

—Puisque vous avez tout vu, ét que vous pouvez dire ce qu'il vous plaira, je préfère de me mettre à votre discrétion. C'est mon Amant. J'ai eu l'imprudence de le recevoir plusieurs-fois la nuit, sans que jamais il en soit mal-arrivé. Ce soir, comme il entrait, il a été aperçu de Monsieur, le Mari de ma chère Maîtresse. En voyant les precautions que prenait pour s'introduire, un Homme comme il faut, il a cru que c'était un Amant pour sa Femme. Il est venu à la porte de Madame; il a frappé avec force, ét l'a obligée d'ouvrir. Mon Amant, qui était dans ma chambre, craignant de compromettre également ét ma Maîtresse

se et moi, s'il était deconvert, a mesuré la fenêtre des jeux, et, malgré moi, il s'est exposé à sauter. J'ai aussitôt refermé la fenêtre, le croyant bien-loin. Monsieur a cherché par-tout; et ne trouvant rien, il a cru s'être trompé; il a fait ses excuses à Madame, et de lui-même il s'est persuadé qu'il n'avait vu qu'un des Domestiques de la maison. Il s'est retiré, et il est parti sur-le-champ pour Versailles, où il est appelé par des ordres pressans. Lorsque tout a été tranquille, j'ai ouvert la fenêtre, pour montrer à Madame comment mon Amant l'avait franchie. Jugez de mon étonnement, lorsque je l'ai revu dans la même position où il était après avoir sauté! Nous y avons couru, Madame et moi; et le Suisse, dont nous sommes sûres, nous a prêté la main. Voila tout-. Je ne vis pas, comme ces Mauvais-genies, qui vont toujours audelà de ce qu'on leur veut montrer: Je crus tout-bonement la Jolie-suivante. Le Chirurgien arriva: il trouva l'état du Sauteur très-dangereux! Il lui lubrifia tous les membres; après quoi le trouvant en état d'être transporté à-bras, il me demanda, Si je pouvais leur aider? J'y consentis: Le Suisse et moi, nous mimes l'Homme sur nos bras, & lorsque je fus las, le Chirurgien me releva,

CXXV NUIT. 1337

Je relevai le Chirurgien à mon tour, et comme l'Homme ne demeurait pas loin de la rue de-Richelieu, nous arrivâmes, et nous le remîmes à son Portier. Le Chirurgien resta : le Suisse et moi, nous nous en retournâmes ensemble. J'observe que le Suisse ne s'était pas montré au Portier du Sauter. J'ai su depuis, que Celui-ci en était revenu, mais après un long alitement, et des souffrances qui avaient singulièrement temperé ses galantes idées. Je passai devant Pinolet : J'entrai au Gîte de la rue Jean-saintdenis ; mais on m'y reconnut. J'arrivai chés moi à trois heures.

CXXVI NUIT.

L'HOMME QUI NE DEPENSE RIEN.

En sortant, aubout de la rue du-Fouarre, que j'habitais alors, tout-à-côté de l'égoût de l'Hôtel-dieu, je trouvai un Homme, vêtu d'une espèce de blôde de toile-cirée. Il avait une longue barbe, des savates, un vieux chapeau, un bas noir et un gris : Sa figure extraordinaire me frappa d'autant-plûs, que cet Homme, d'environ 40 ans, ne me paraissait pas infirme. Je l'abordai : — Monsieur, (lui dis-je) pardon ! Êtes-vous dans l'état qu'annonce votre habit ? — Oui, et non (me répondit-il) : Je suis dans une

profonde misère, parceque je ne possède rien : Et cependant, comme je vis sans manquer, que je vis content, je ne suis pas misérable. — Oserais-je vous demander, Monsieur, quel est votre genre-de-vie? (Je repetais le mot de Monsieur, à cause de la grande reverence qu'on doit à l'Homme-pauvre). — Vous me paraissez un bon-enfant; car vous vous intéressez à moi, et il ne m'était pas encore arrivé de rencontrer un Être compâttisant. Depuis que je suis tombé dans une indigence absolue, par l'injustice des Hommes, il m'est venu dans l'idée de subsister, sans rien avoir, sans rien prendre, sans rien dépenser. J'en ai fait le serment, que je tiendrai. C'est un gros Chien de mon voisinage, dont le Maître est mort, et dont Personne ne voulait, qui m'a donné l'exemple : Ce Chien n'ayant plus d'ordinaire réglé, s'est mis à étudier les lavoirs des cuisines, et surtout il a bien gravé dans sa tête, l'heure à laquelle les Cuisinières jettent leurs lavures : Il y allait d'avance, fesant sentinelle, pour écarter les Chiens parasites. Il s'emparait alors de tout ce qui était jeté, peaux, os demi-rongés ou degarnis, carotes, panais, et lereffe; il fesait ventre de tout, et se portait-bien, quoiqu'il jeûnât un-peu rigoureusement les vendredis et les

samedis. — C'est un Être-vivant (pen-
 fai-je); tout lui profite, parcequ'il n'a
 de dégoût pour rien: il faut en faire au-
 tant: Ce Chien peut m'être utile; la pré-
 voyance du lendemain lui manque; je lui
 prêterai la mienne-. Je me liai donc d'a-
 mitié avec le gros Chien, et nous alames
 ensemble. Je ramassais tout ce que je
 trouvais, herbes, fruits demi-gâtés, mais
 bons encore: J'ôtai au Chien tout ce qui
 était viande, je lui broyais les os dans
 une pierre-creusée, au-moyen d'une au-
 tre façonnée en pilon, et je parvins à l'ac-
 coutumer à se contenter de chasser les
 Parasites. Nous étions partout les plus
 forts et les plus raisonnables. J'allais dans
 les ateliers, et montrant mon Chien, je
 recevais pour lui les vieilles croûtes, et le
 pain durci: Les os-à-moëlle ne nous man-
 quaient guère; je les flairais, et s'ils é-
 taient frais, nous en mettions le pot-au-
 feu, en y joignant des feuilles jetées, de
 laitue, ou de chou, suivant la saison, et
 nous en fisions deux soupes copieuses;
 la mienne était du pain le meilleur et le
 plus propre; tout le contour et les os
 broyés, étaient mis dans celle du Chien.
 Après un repas, sinon délicat, au-
 moins nourrissant, nous nous couchions
 ensemble, l'hiver, pour nous échauffer,
 dans un dessous-d'escalier, appartenant au

1240 LES NUITS DE PARIS :

Chien, car il en était en possession avant moi, et on ne m'y souffrait qu'à-cause de lui : dans l'été, nous avions souvent pour asile un fumier de Jardinier, où nous avions creusé une cabane. Pour faire notre cuisine, nous nous étions arrangés avec une Marchande-de-crêpes du Port-au-bléd, moyennant un fâchet de brouilles tous les jours ; car je ramassais les petits brins-de-bois et de charbon, que je voyais ; surtout aux maisons où l'on déchargeait du bois : mon Camarade, lui, traînait une heure ou deux sur le port, le charriot des Enfans du Quartier, à six liards un sou par tête ; ce qui nous composait un petit pecule... Hélas ! j'étais trop heureux, tant que le gros Chien mon camarade a vécu !... Il cessa de vivre : j'héritai de tout le pecule : Faible dédommagement de la perte d'un Ami vrai ! La nuit, ce chér Compagnon m'échauffait les pieds ; le jour il me défendait contre les Enfans, qui me respectaient alors, à-cause de l'air imposant de mon Compagnon... (ils me poursuivent aujourd'hui) ! Il me défendait contre les Hommes méchans et jaloux !... Il n'est plus !... Hâ ! vous ne sauriez croire combien j'ai perdu ! On m'a renvoyé de sous l'escalier, où j'ai dit qu'on ne me souffrait qu'à sa considération ! Que je l'ai pleuré !... J'ajouterai, que lors-

CXXVI NUITS. 1341

que mon chère Camarade fut mort, je l'écorchai; sa peau retournée me sert à mettre mes pieds l'hiver; je fis rôtir la chair, et je la mangeai en pleurant!... L'amitié que j'avais pour lui ne m'a pas permis de jeter ses os; je les porte sur moi, et j'ai prié la bonne Veuve-Sellier, qui veut bien m'heberger, de les cuire avec moi, ainsi que la peau, quand je serai mort...

—Mad. Sellier? (lui dis-je); mais je la connais! —Hâ! vous connaissez donc une bonne Femme! —Elle ne m'a jamais parlé de vous! —Je l'ai priée de se taire. Pour continuer; depuis la mort de Patout, mon cher Camarade, je me suis accoutumé à me passer des secours que j'en recevais pendant notre société: Je trouve dans les rues des fourneaux cassés, que je rajuste un-peu, et je les vends: j'arrange les assiètes et les gobelets invalides. Je connais trente Vendeuses-de-restes, et mon pauvre Chien me sert encore; je vais ramasser, comme pour lui, ce qu'elles ne peuvent plus vendre; on le met à-part. Rien ne me repugne. La gelée de bouillon jetée au coin des rues, ni les restes des haricots ne sont plus perdus: Je les mange: J'ai même de ce qu'il y a de meilleur en fruits, comme des fraises; je suis les Marchands, et je ramasse ce qu'ils laissent tomber, jusqu'à ce que

1342 LES NUITS DE PARIS:

j'en aie un plat. Enfin , depuis dix ans , je n'ai pas dépensé un sou. Je n'ai point de linge : Je me garnis en hiver , de peaux de Lapin jetées par Ceux qui les épilent , ou que je trouve devant les portes , et que je cous ensemble. Je ne pers rien ; je ramasse tout ; les plus petits morceaux d'étoffe : et quant au fil , je vous assure qu'il n'est pas rare à Paris ; j'en trouve plus qu'il ne m'en faut , de toutes les couleurs : Tenez , j'ai là une espèce de veste , qui est de troismille six cents morceaux : je cous en me reposant , ou lorsqu'il pleut. Voila ma vie. J'ai trouvé quelquefois une pièce de monnaie , et jusqu'à 12 sous : ce peu d'argent , uni à ce que j'avais déjà de la succession de mon Chien , forme une somme de 45 l. 10 s. 3 deniers. On ne fait pas ce qui peut arriver ; j'ai précieusement serré ce petit trésor.

— Mais , que ne faites-vous quelque travail ? (lui dis-je) : Votre conduite est étonnante , extraordinaire ! vous ne vous faites point raser , vous raccommodez vos haillons ; vous ne dépensez rien ; vous vivez de ce qui serait perdu : C'est un mal de moins que certaines Gens : mais vous n'êtes d'aucune utilité pour la Société. — Hâ ! elle m'a indignement traité ! elle m'a ôté les biens ,

t
f
v
p
fi
se
cr
de
je
ne
per
ligi
f'oc
pou
gen
qui
vous
Fem
devo
bonne
pas en
sante
demain
A n
je la tr

l'honneur, la vie ! Je ne lui dois plus rien ! J'ai renoncé à elle... Sachez que je suis un malheureux Gentilhomme, échappé des prisons... Il m'acheva son histoire, qui me fit fremir. — Infortuné.. (lui dis-je), pourquoi vous confier à-moi ? — Cela ne m'est jamais arrivé avec Personne : mais vous avez la phisionomie bonace, et j'ai eu de la confiance, sans m'en-apercevoir ! — Elle ne sera pas trahie. — Hâ ! le fût-elle ! croyez-vous que ma vie vaille la peine de la conserver ? Non : je la supporte ; je me suis ravalé au rang des Bêtes ; pénétré de sentimens de religion et de repentir... — Vous n'y êtes pas ! la religion (interrompis-je), veut qu'on s'occupe utilement pour soi-même et pour les Autres : elle desapprouve un genre-de-vie, qui n'est qu'avilissant, et qui ne produit rien. Je parlerai pour vous à une Dame respectable. C'est une Femme à laquelle vous serez charmé de devoir quelque chose : Elle est belle et bonne : Quel est l'Homme qui ne verra pas en elle l'Image de la Divinité bienfaisante !... Je fais votre demeure... Ademain-. Je le quitterai.

A mon arrivée chés mad. De-M****, je la trouvai dans la douleur : son Mari

1344 LES NUITS DE PARIS:

était dangereusement malade ! Cependant je lui parlai du malheureux Officier, et elle me donna des pouvoirs fort étendus, mais inutiles. Je ne lus rien.

LA FEMME QU'ON JÈTE par la fenêtre.

Ayant pris un grand detour, afin de profiter de ma Nuit, je me trouvai au coin de la rue de-Bourbon-des-Petits-carreaux. Des cris en-l'air frappèrent mon oreille. Je levai la tête, et j'aperçus quelque-chose de blanc à une fenêtre élevée. Je m'écriai ! — A moi ! à moi ! (répondit une voix de Femme étouffée). Enfin, elle tombe, et s'écrase... Plus de remède !... Je frissonnai... Tandis que je réfléchissais, un Homme, que je reconnus pour un Bandit, un Souteneur, un Croque-billard, s'échappe de l'allée, et s'enfuit. C'était une peste publique, capable de tout le mal possible : Je courus après lui, sans crier. Je le devançai ; je le guettai ! Il me suivait au Corps de-garde de la Halle : je m'approchai de la Sentinelle, et je lui dis : — Faites arrêter l'Homme qui me suit-. Aulieu d'avertir, le Fusilier m'interroge ; enfin il siffle, et l'Homme effrayé, retrograde. Je racontai au Sergent ce qui venait de se passer. — Alons relever le Corps-. Je conduisis l'Escouade. On l'avait enlevé. Je fus menacé,

n
le
q

C
le
tu,
pen
univ
la D
L
Tel
man
n'éta
ve, b
de, d
ris ; c
mais a
l'air, c
c'était
Fille p
Venus
changé
disait.
avait un
te Fille
delière,
Tom

CXXVI NUIT. 1345

né , prêt à être conduit en prison... Le lendemain , je me plaignis à la Marquise , qui fit punir le Sergent et le Sentinel.

CXXVII NUIT.

LA PETITE-CHANDELIÈRE.

Charme de la Nature ! ô Beauté , divine Émanation de la Bonté-celeste , tu es le baume de la vie , l'enseigne de la vertu , et la promesse du bonheur ! Tu suspens nos maux , tu excites une sensation universelle , délicieuse ! tu nous associes à la Divinité , dont tu es l'image !.....

La Marquise l'était pour moi : Reine-Telort l'était pour un Jeunehomme charmant , riche , sensible ; et Reine Telort n'était que la Fille d'une Chandelière veuve , brune-noire laide : Reine était blonde , delicate , jolie , comme on l'est à Paris ; c'est-à-dire , que sans traits réguliers , mais avec une figure arrondie , un nez en l'air , quelques marques de petiteverole , c'était le minois le plus attrayant , une Fille plus parfaite , plus provoquante que Venus-de-Medicis. Avait-elle donc été changée en nourrice ? Tout le monde le disait. Mais par quel motif ? La Nourrice avait une Sœur , qui allaitait une autre petite Fille , née de Parens pauvres : La Chandelière , au contraire , paraissait dans l'aisan-

ce: donna-t-on à cette Marchande la Jolie-petite , afin qu'elle fût plûs heureuse ? ...Quoi qu'il en soit , la jeune Reine fut remise à la Chandelière , qui l'éleva , la cherit : Le Père mourut , lorsque la Petite eut douze ans : La Marchande adorait une Fille unique , et mit tous ses plaisirs et son bonheur à la bien élever. On la voyait , lorsque Reine eut 15 ans , l'engager , par son exemple , à se former l'esprit et le cœur par la lecture: elle lui donna une Maîtresse de geographie , de musique et de danse ; car elle eut le bon esprit de ne pas donner des Maîtres à une Femme , indecence trop ordinaire , par laquelle on prostitue à un Faquin la virginité de l'esprit , et souvent les premices du cœur d'une Jeune personne.

A ma sortie du soir , je me trouvais rue Mazarine , vis-à-vis la porte de Reine. Je jetai les yeux dans la boutique , et je fus surpris d'y voir une Figure douce , naïve , ayant ce charme arrondi de la jeunesse , qui annonce la candeur et la naïveté. Je m'arrêtai à la considérer , et dans le fond de mon âme , je desirai son bonheur. Tandis que j'étais immobile , une Boulangère , sa voisine , m'aborda : — N'est-ce pas qu'elle est jolie ? — Elle est charmante. — La croiriez-vous fille de cette

Femme que voila ? — Pourquoi non , si elle est sa mère-? Alors la Boulangère me tirant à-part , me raconta ce qu'on vient de lire. Je m'éloignai, après cette instruction. Je me promenai dans les rues, sans rencontrer aucun événement, et j'arrivai chés mad. De-M**** de-bonne-heure.

Je fis part à la Marquise du recit de la Boulangère. — Hé bien ? (me dit cette Dame), vous êtes surpris qu'une Brune-noire ait pour fille une jolie Blonde ; passez , rue Saintanastase , chés le Marquis de-*** ; vous parlerez, de ma part, de ce que vous venez de me dire ; vous observerez en même-temps la Demoiselle, qui est de l'âge de votre jolie Blonde : Le Marquis son père est blond ; la Demoiselle au contraire est brune , jusqu'à la nègreur : Observez ses traits , et voyez si elle ne ressemble pas à votre Chandelière. Surtout ne dires mot ! Il faut de la prudence ! Je serais bien charmée de pouvoir decouvrir la verité ! Mais je voudrais la tenir dans ma main , de-façon qu'elle ne fit de mal à Personne !... Ce qui augmente mes doutes , c'est que le Marquis s'étant marié par inclination à une très-Jolie personne , il fut obligé de cacher longtemps son mariage , et de deguiser sa condition à la

Nourrice-. J'entrevis effectivement , qu'il pouvait y avoir quelque-chose de vraisemblable , dans un échange déjà soupçonné. Je promis à mad. De-M**** de me conformer à ses ordres ; après-quoi je lus la Juvenale , intitulée , LA VERITÉ. *

LA FILLE qui tombe par la fenêtre.

Je revins par la rue Sainthonoré. Au coin de celle du-Chantre , j'entendis quelque bruit. C'était une Fille que la Ronde voulait enlever : Elle était accusée d'avoir volé la montre d'un Homme , qu'elle avait reçu chés elle. On ne fait si l'accusation était vraie ou fautive ; l'Homme étant d'un état à ne mériter aucune croyance ; il était Croq-de-billard , étlereffe. Il avait facilement obtenu l'ordre de surprendre la Malheureuse au milieu de la nuit , et de la conduire à Saintmartin. La Fille entendit quelque rumeur dans la maison , et comme elle était menacée , elle sentit que c'était à elle qu'on en voulait. Elle baricada sa porte , et entreprit de passer par la fenêtre du quatrième , dans la maison voisine. Il y avait un échené , qui facilitait la communication : La Fille s'y

* PAYSAN-PAYSANE pervertis, T. II, p. 465.

CXXVII NUIT. 1349

mit à quatre , et avança jusqu'au milieu de l'espace : là , elle eut peur : la tête lui tourna , et elle tomba sur le pavé , au-moment où elle voulait entrer par la fenêtre de la maison voisine. Elle fut broyée , et ne respira pas un-instant. J'arrivais dans le moment où elle tomba. Je m'en retournai , après m'être informé des circonstances.

CXXVIII NUIT.

SUITE DE LA PETITE-CHANDELIÈRE.

En sortant , et avant que de songer aux aventures , je courus dans la rue Saintanaftaze , chés le Marquis. Je me fis annoncer de la part de mad. De-M**** , et je dis que la Marquise désirait fort lui faire-voir une Jeune personne , dont je lui avais raconté l'histoire. Je m'en tins-là. Je cherchai des yeux la Demoiselle de la maison. Elle parut enfin , et je fus frappé de sa ressemblance avec la Chandeliere ! Je l'examinai , attentivement , et lorsque je fus sorti , je courus dans la rue Mazarine , pour mieux comparer les figures. Je fermai les yeux , et je me bouchai les oreilles en route , pour ne rien voir et ne rien entendre qui pût me distraire. J'arrivai. J'entrai chés la Chandelière , et

j'achetai. Je l'examinai d'autant plus à mon aise, que sa Fille étant absente ; rien ne me distrayait. Je me convainquis de la ressemblance, et je sortis pour aler sur-le-champ chés mad. De-M****, à laquelle je rendis compte de ma visite au Marquis, et de mes observations sur les ressemblances... Nous reviendrons quelque Nuit à la Jolie-Blonde.

— Il est une chose que je veux vous demander (me dit la Marquise) : J'ai un Ami respectable par ses places et par ses mœurs, quoiqu'il ressemble un-peu à ses Pareils, qui sont blâsés sur tout. Je voudrais, que vous me fissiez une sorte de Juvenale, qui fût absolument relative à lui ; une plaisanterie singulière par la forme, mais sans trop de recherche et sans trop vous gêner : La raison en est, qu'il ne faut pas que cela ressemble aux ouvrages soignés dont il est las. Car il m'est venu un-jour dans l'esprit, en entendant lire un fort beau discours, sur la decadence du goût, qu'il ne fallait pas s'en prendre aux Auteurs, mais aux Gens-du-monde, qui, degoutés de Pascal, de Corneille, de Racine, de Boileau, de Voltaire, de Rousseau, ne veulent plus rien de ce qui leur ressemble : ce sont des Gens rebutés même du bœuf, du mouton, de la vo-

laille , ét ausquels il ne faut plus que des ragoûts ét des fritures. Cependant le colifichet n'est pas trop votre genre !... Faites comme vous pourrez, ét à votre manière ; cela sera toujours très-différent de ce que l'Homme a coutume de voir, ét cela suffit..... Je ris quelquefois, lorsque j'entens des Gens parler des bons Modèles, se passioner pour n'avoir du plaisir que d'une manière : Hé ! tout ce qui est, n'est-il pas dans la Nature ? Ce que vous nommez beau , l'est-il plutôt que cette autre chose que vous nommez laid ? Qui vous l'a dit ? Ce n'est pas la Nature, auteur de l'un ét de l'autre ? Cela est si vrai , que dans un Pays de laideur , l'Homme le plus délicat, d'abord rebuté, finit par y trouver des Beautés touchantes. —Je ferai ce qui dépendra de moi (dis-je à la Marquise) : Donnez-moi l'esquisse du caractère de votre Homme , afin que je puisse lui présenter sa figure, comme dans un miroir ! —Excellente idée ! (s'écria Mad. De-M****) : voilà précisément ce que je demande-. Elle me peignit l'Homme, ses ridicules, ses travers, ses vices même, ét ses vertus ; car il en avait. Je partis rempli de mon objet, résolu de mettre la main à l'ouvrage a-

vant de me coucher. Par cette raison, je ne lus rien. En m'en revenant, j'entendis des Gens se quereller; je passai : Je ne voulais rien voir, ni rien entendre. Je vis cependant, malgré moi.

LE BRUTAL.

Dans la rue du-Figuier, j'entendis crier, et une fenêtre s'ouvrir. C'était au quatrième : —A moi ! A moi-! (disait une Femme, d'une voix étouffée). Personne dans la maison ne parut l'entendre. Je tâchai d'ouvrir la porte de l'allée, et j'y réussis. Je montai aussitôt. Je sortais toujours armé d'un bâton, comme celui des Crocheteurs. Arrivé à la porte du quatrième, je frappai rudement : —Hâ ! Misérable ! (dit la Femme) on vient à mon secours-. Au même instant la porte s'ouvrit. L'Homme sortit vivement, et voulut me renverser : mais je me tins ferme. —Pars (lui dis-je); tu vois que je ne te retiens pas-! Il s'évada. J'entrai auprès de la Femme. C'était une Couturière, d'environ 30 ans; mais d'une jolie figure. Elle s'habilla; car elle était nue. Je lui demandai quelques détails. —Monsieur, (me dit-elle), le Misérable est mon Porteur-d'eau, mon Commissionnaire, enfin l'Être que j'employais pour

tout. Je travaille: vous me voyez; je m'arrange avec quelque goût, et surtout j'aime à être propre. Il est devenu amoureux de moi. Dabord, il ne me l'a temoigné, que par un zèle très-ardent à me servir: c'était malgré lui que je le payais; il refusait mon argent. Surprise de cette conduite, et me doutant de ses motifs, j'ai voulu le changer: Il s'est jeté à mes genoux, et m'a tant priée, que j'ai eu la faiblesse de continuer à me servir de lui. J'ignorais que dans le voisinage, on me soupçonnait... Enfin il y a trois jours, j'ai entendu deux Voisines, qui disaient de moi: — Il faut avoir l'âme bien basse, avec sa figure et sa mise, pour se servir de son Porteur-d'eau! J'ai voulu avoir l'explication, et je l'ai demandée. On m'a grossièrement répondu, que je devais bien la savoir, et que quand on couchait avec son Porteur-d'eau, on avait toute honte bue. Cela m'a donné un coup! J'ai defendu à Jean, que j'ai payé, de remettre les pieds chés moi. Il n'est plus revenu. Mais aujourd'hui, au-moyen de ma double-clef, qu'il m'avait prise, il est entré pendant mon sommeil, et instruit des bruits qui couraient contre moi, il a voulu me faire violence, sûr, que les Voi-

sins ne viendraient pas à mon secours. Voilà mon histoire-. Je fus surpris: je résolus de connaître parfaitement la vérité, pour justifier cette Femme, ou lui faire épouser l'Auvergnat, si elle s'était mal-comportée... Je découvris qu'elle était innocente: on a renvoyé le Porteur-d'eau en Auvergne, et intimidé les mechantes Voisines.

C X X I X N U I T.

SUITE DE LA PETITE-CHANDELIÈRE.

On verra, dans la pièce que j'avais commencée la Nuit précédente, comment j'y dispose les événemens dont j'étais le témoin, en allant chés la Marquise: Je vais les amalgamer avec mon ouvrage du jour, pour raconter le tout dans mes visites nocturnes. Je morcelerai seulement ce qui n'était que simple lecture.

En attendant l'heure de me rendre dans la rue Payenne, il fallait me dissiper un-peu: le travail trop prolongé épuise les forces, et dessèche la tête: J'allai dans le quartier de la Jolie-Blonde. Elle était dans la boutique de sa Mère, et son Mari arriva un-instant après. Il la prit sur ses genoux, et la regardait avec une tendresse, une admiration qui m'enchantèrent. Je fus curieux de con-

naître un aussi bon Mari. Je me tins à portée de voir s'il sortirait. Je m'aperçus, qu'il occupait le second avec sa Jeune-épouse, et que deux Domestiques, un Laquais et une Femme-de-chambre, étaient logés au troisième. Je me rendis chés la Marquise, avec ces lumières.

Dès que mad. De-M**** m'aperçut, elle me demanda, Si j'avais commencé la Pièce dont elle m'avait parlé? Je lui montrai mon manuscrit. — Bon! bon! (reprit-elle)... Je n'ai pas oublié votre Jolie-Blonde: je suis passée dans son quartier, et sous un prétexte d'achats, je suis entrée dans la boutique. La Mère et la Fille étaient ensemble: je leur ai parlé à toutes-deux. Elles ont pensé, que j'étais une parente du Mari. Hé! quel est ce Mari?... J'ai entrevu Quelqu'un, qui a fui, en m'apercevant..... Je suis fort contente de l'esprit et des manières de la Fille! Mais sa ressemblance avec le Marquis m'a paru frappante! Celle de la Mère avec la Jeune personne que vous savez, l'est encore davantage: C'est qu'en-général les Blonds se ressemblent plus entr'eux que les Bruns; et ceci fortifie mes conjectures au-sujet de la petite Laide... Je verrai ce qu'il faudra faire, et vous me seconderez.. Mais votre Pièce? — Je commençai ma lecture.

1356 LES NUTTS DE PARIS :

LE COUCHER, LE RÊVE, LE REVEIL.

I. LE COUCHER. *Un Homme riche, d'une ancienne Maison, occupant une place distinguée, rassasié de plaisirs et d'honneurs, rentra un-soir chez lui, accablé d'ennuis et de vapeurs. Il ne regarda qu'avec effroi un lit voluptueux, pour Tout-autre, temple du Sommeil et du Repos ; pour lui, séjour de trouble et d'agitations tumultueuses. Un Valetdechambre affidé, un Secrétaire favori, un Parasite empressé, flateur à gages, qu'il logeait dans son hôtel, parurent en même-temps.*

Le Valetdechambre proposa de déshabiller Monsieur. — Non-, fut la réponse laconique qu'il reçut. Le Secrétaire presenta les lettres du jour. — Rejetez ces fastidieuses épîtres-. Le Parasite tâta le pouls : — Monsieur aurait-il quelque indisposition ? le pouls est agité. — Oui, d'impatience ?... Rejetez-vous-. Trois inclinations automatiques se firent à-la-fois : le Secrétaire se retira brusquement ; le Parasite en pirouettant ; le Valetdechambre à-reculons ; et ce Dernier ferma doucement la porte.

Voilà donc Monsieur De-Fontlèche seul. — Que la vie est ennuyeuse !

Que tous ces Valets sont bas ! Ne pourrait-on pas se suffire à soi-même ? Tout m'est devenu insipide... et cependant , je ne puis me passer de rien !... Ces Automates me sont nécessaires... Je méprise les Hommes , et je veux en être considéré , respecté !... Je voudrais avoir des places , des Creatures... Je caresse Ceux que je méprise , et je rampe moi-même , pour en voir ramper d'Autres devant moi ! Quel est donc le point , où l'Homme pourrait être content !... Je crois que c'est dans la plénitude du pouvoir , et de toutes les jouissances qu'il procure... Oui , un Maître , absolu , doit être le plus heureux , le seul heureux des Hommes... Cette idée est lumineuse !... Elle tient à la nature , à la raison... Dieu est parfaitement heureux , parcequ'il est toutpuissant : le plus heureux des Hommes , est Celui auquel tous les Hommes obeïssent... Les autres degrés de bonheur suivent graduellement celui du pouvoir !... Ne nous arrêtons donc pas ... sortons de notre accablement ; donnons carrière à notre ambition... L'impuissance est le seul malheur... Dès que je ne puis pas , je souffre ; dès que je suis commandé , je suis humilié ; si je suis contraint , je me

vois souverainement malheureux... Pouvons, et jouissons : Si nous sommes forcés d'obéir, déguisons l'obéissance, et ne sentons que la douceur de commander... Je n'obéis qu'à deux Hommes, dans le monde; et j'en ai des milliers audessous de moi, qui volent au moindre signe de ma volonté... Je n'ai pas le suprême degré de bonheur, qu'un seul Homme peut avoir dans le Royaume; mais je suis au troisième rang d'une immense série... Je suis Un des Grands; par ma place, je suis un des Pouvans, des Agissans, des Executans, des Hommes auxquels on obéit avec le plus de respect. Je fais parler de moi par des actions grandes, belles, longtemps différées... Alons, je puis, ce me semble, me supporter... Hé combien d'Etres n'ont pas les motifs de consolation et de gloire qui se présentent en foule à mon imagination!... Il faut que je lise mes lettres, et que j'écoute Scribain (le Secrétaire); il faut que je souffre que ce bas, mais nécessaire Louangeur Flagornin m'affadisse; et que Servin, (le Valet de chambre) me deshabilie. Je règne sur ces trois Etres, qui n'existent que par moi-. Il sonna : Le Valet de chambre parut. — Dites à Flagornin, à Scribain, qu'ils peuvent entrer-

Durant le monologue de M. De-Fontlèche, Flagornin s'était couché, Scribain s'était mis en robe-de-chambre et en bonnet-de-nuit. On ne sait par quel motif il prit à M. De-Fontlèche l'idée de suivre son Valet de chambre; si ce fut exprès, ou parcequ'il voulait se procurer lui-même quelque-chose; car on ne supposera pas qu'un Homme aussi relevé fût curieux ou desiant: Cependant il ne faut jurer de rien!... Peut-être lui vint-il dans l'idée, que ses caprices pouvaient impatienter ses Gens. Fontlèche était à la porte du Secrétaire, au moment où le Valet de chambre lui donnait l'ordre de revenir.

— On ne saura bientôt plus comment vivre avec lui! (repondit-il): c'est impatientant! Il faut me r'habiller!... Peste soit du Capricieux!... du Fou!... Cet Egoïste-là compte pour rien l'existence des Autres! — Vous avez bien raison!.. Mais on y est; il a du pouvoir... il faut rester-. Servin sortit, en achevant ces mots, pour aler à la chambre du Parasite Flagornin.

Il frappe. — Qu'est-ce? — Vîte debout! Monseigneur vous demande! — La peste soit de Monseigneur, et du Maroufle qui m'éveille! — Alons! alons, de-

bout! Vous connaissez son impatience? [à-part] Tout le monde en souffrirait : car s'il n'y avait que toi, Flateur-à-gages, je m'en embarrasserais comme de ma première chemise-! Il frappa de nouveau. Flagornin était sauté du lit. — Je n'ai plus de lumière ; il faut me donner le temps de m'habiller! — Cherche, cherche! pour moi, je te laisse-.

Fontlèthe, après avoir entendu, s'était retiré : Il arriva dans son cabinet, un instant avant son Valet de chambre. On croit peut-être, qu'il était en colère? Point-du-tout! il riait du meilleur cœur qu'il n'eût encore fait depuis 30-ans! — Hé-bien? viennent-ils? — Ils étaient quasi couchés, Monseigneur. — Ils auront bien pesté? — Ils savent trop le respect qu'ils doivent à Monseigneur!..... — Servin! je t'aime : tu es d'un bon caractère!... Je voudrais bien savoir ce qu'ils ont dit? — Ils ont répondu, avec le respect qu'ils doivent à Monseigneur, Qu'ils allaient venir. — Je le crois : mais enfin, ils ont dû maugreer, au moins à cause de la circonstance? — Oui;... je crois qu'ils se sont plaints de la circonstance, de s'être-couchés si tôt ; ce qui les empêchait de voler à-l'instant aux ordres de Monseigneur. — Servin a sans-

doute ses raisons , pour plaider ainsi la cause de ses Camarades? — Monseign.^r me fait trop d'honneur!... Cependant j'ose dire, que je suis un-peu plus utile à Monseigneur, que M. Flagornin. — Bon! excellent! j'aime qu'on sente ce qu'on vaut... Votre sincérité me fait-plaisir: Je suis sûr que vous me dites toujours vrai; que jamais vous n'avez trompé? — Jamais je n'ai trompé Monseigneur, dans ce qui est de mon devoir. — Vous aimez tous vos Camarades, Scribain, Flagornin, et mes autres Domestiques; car ce mot domestique est honorable, il signifie de la maison. Je suis bon; j'élève mes Gens jusqu'à moi: Toute mon ambition est d'être aimé. — Monseigneur ne m'a jamais parlé avec tant de bonté! — Je te dirai, que depuis hiér, je suis magnetisé: On a decouvert en moi du somnambulisme: Ainsi, dans le cas où tu me verrais me lever, marcher, agir la nuit, étlereste, ne me touche pas-!

En ce moment, Flagornin se presenta, quoiqu'il eût eu beaucoup plus à faire pour sa toilette que Scribain. Mais c'est que Celui-ci n'étant pas aussi parfaitement inutile, se gênait moins. Fontlèthe en fit l'observation, et Flagornin eut soin de vanter son zèle.

Le Maître éprouvait enfin une sensation ! (Ily avait si longtemps qu'il n'en avait eue !) Celle de lire dans le cœur de ses Domestiques, sans qu'ils s'en doutassent. C'était réellement une jouissance pour lui, et son humeur s'en ressentait. Il renvoya son Valet de chambre, à l'arrivée de Scribain, et il dit à ce Dernier de lire un petit Ouvrage de sa composition, intitulé, LE RÊVE.

Le Secrétaire fut très-étonné, qu'on l'eût empêché de se coucher, pour une chose qui pouvait aussi facilement se remettre, et l'on voyait quelqu'humeur sur son visage; tandis que Flagornin se récriait, sur l'heureuse idée de lire un Rêve, au lieu de dormir. Il ne s'en tint pas-là; il fit d'hyperboliques remerciemens du plaisir qu'il allait goûter. Cependant Scribain, qui avait apporté les lettres, croyant que c'était le motif de l'appel, resserra le paquet, et Flagornin demanda de lire lui-même.

Dès la première phrase, M. De-Fontlèthe, qui s'était enfoncé dans son fauteuil, sentit sa paupière s'appesantir; soit que le sommeil eût pour véhicule l'Ouvrage en lui-même, ou que ce fût l'effet nécessaire du ton monotone et un peu nazillard de Flagornin : Quoi qu'il

en soit, Fontlèthe s'endormit si profondement, que depuis son enfance, il n'avait pas eu le sommeil aussi complet. Il rêva : Le Secrétaire s'en aperçut, et voulant profiter du somnifère, il laissa lire Flagonin, et s'évada. Le Parasite lisait avec une emphase admirative, qui le soutenait, et M. De-Fontlèthe n'en dormait que mieux, ou n'éprouvait que cette interruption légère qui fait rêver. Mais avant de dire quel était son rêve, il faut lire l'Ouvrage qui l'endormit.

J'en demeurai-là, quoique j'eusse composé le RÊVE et le Règlement qui vont suivre : mais la Femme-de-chambre fit le signal de la retraite.

Je pris le chemin du quartier de la Jolie-Blonde : On sait que souvent le hasard me favorise : Cela va fort-loin ! et bien-souvent en-achetant chés l'Epicier, ou chés les autres Marchands de détail, j'ai trouvé sur l'enveloppe, d'excellentes choses, écrites ou imprimées, dont j'ai quelquefois fait mon profit, surtout dans les CONTEMPORAINES-COMMUNES, qui sont les plus recentes : Si en bouquinant sur les quais, je parcours un Livre, ordinairement la page sur laquelle je tombe, est ce qu'il y a de meilleur dans l'Ouvrage : Cela m'est arrivé si frequemment, que je ne puis

douter, que je ne sois très-heureux dans ces sortes de choses. Mais c'est tout : Cependant, je n'ai pas à me plaindre : Combien de Gens n'ont aucun bonheur ! et se depitent au contraire d'être toujours contrecarrés par le sort !... à moins qu'ils ne soient injustes, et que l'envie de se lamenter, n'étouffe en eux la sincérité : Je panche pour ce dernier sentiment. Je disais que je pris par le quartier de la Jolie-Blonde : Au-moment où j'y arrivais, environ vers les trois heures, je vis un Homme affés bien mis, entrer dans une Brouette. Je portai mes regards sur la fenêtre de la Jolie-Blonde, et je l'aperçus qui suivait la Brouette des yeux. Je ne doutai plus que ce fût son jeune Epoux. Je fis le même chemin, par les rues Mazarine, de-Seine, le Quai, le Pont-royal, la Chaussée, la Place-Louis-xv. Il rentra, et je connus, à son habit, ce qu'il était.

L'INDIGNITÉ.

Je revins par la rue Sainthonoré. Après de Saint-roch, à quatre-heures sonnantes, je vis une Jeune-ét-jolie personne sortir d'un hôtel, par la petite-porte, ouverte sans bruit, et monter en voiture avec un Laquais. Elle s'y opposait : mais le Laquais, dit que son Maître l'avait ordonné. Je voulus savoir ce qui

allait arriver. Je me plaçai derrière la voiture. Nous n'avions pas roulé la valeur de 20 pas , que j'entendis la Jeune personne s'agiter et se défendre. Je criai au Cocher : — Arrête ! Arrête-! Surpris, il arrêta. Je descendis, j'ouvris vivement la portière , et j'offris mon secours. — Hâ ! monsieur ! tirez-moi des mains de ce Malheureux ! — J'agis par les ordres de mon Maître-! (répondit le Laquais). J'étais entré : Je le pouffai dehors , et j'ordonnai au Cocher de continuer. Il n'obéissait pas : Je le menaçai , en lui montrant un des deux pistolets, que j'avais permission de porter. — Il marcha. La Jeune personne se hâta de me dire , qu'elle était attachée au spectacle du-****; qu'elle avait eu le malheur d'accepter l'invitation du Comte de **, qui l'avait gardée, jusqu'au-matin; qu'il venait de la renvoyer brutalement, en donnant des ordres tout-bas à son Valet ; que Celui-ci avait voulu les mettre à exécution , et qu'elle s'était écriée. Je fis quelques remontrances à la Demoiselle. — Hâ ! (me dit-elle vivement) je n'y serai plus attrapée-! Nous arrivâmes à sa porte , dans le quartier Montmartre ; elle descendit , et me pria de lui donner la main jusqu'à son appartement. J'obligeai le Cocher , qui restait , à s'en re-

tourner. — Je vous remenerai chés vous. — Je n'ai que faire de votre service-. Il fut contraint de m'obeïr.- Mais je m'aperçus qu'il n'aurait pas loin. Je restai peu chés la jeune Actrice , dont je ne dirai pas un mot de plus , et je sortis avec toutes les precautions , qui pouvaient m'enpêcher d'être aperçu. Elles ne furent pas inutiles. Le Laquais me guettait. Il avait été avertir son Maître , à ce que je vis , et ce Dernier était dans sa voiture , arrêtée à quelque distance. On attendait ma sortie, pour me joindre , ou me suivre, à ce que crois. Je remontai dire à la Demoiselle de se tenir sur ses gardes. Pour moi , je redescendis sans bruit ; et une-fois dans la rue , je courus droit au Laquais , qui s'enfuit. Je le forçai de prendre par la rue Montmartre , les Hâles , la rue de la Ferronnerie : La rapidité de notre course nous derobait à l'œil de son Maître, quoique le Cocher se dirigeât au bruit de notre marche. Je harcelai le Laquais avec ma canne. Quand je le vis cent pas devant moi , je me jetai dans la rue des-Fourreurs , je passai derrière Sainte-opportune , et je me retirai par le Grand-Châtelet , la rue de-Gèvres et le Pont-notre-Dame. J'arrivai chés moi , rue du-Fouarre , à 5-heures.

CXXX NUIT.

L'HOMME QUI MENACE.

Un rien quelquefois consume une soirée utile. Je sortais , pour aler faire une petite tournée , avant de me rendre chés ma Divinité tutélaire , quand au coin de la rue de-la-Huchette , je remarquai deux Hommes , dont l'Un venait de sous le Petit-Châtelet , qui subsistait encore , l'Autre de la rue du-Petitpont : Le Premier heurta le Second brutalement : Celui-ci s'en-fâcha : Celui-là , au lieu des excuses qu'il devait naturellement , et que j'aurais faites à sa place , répondit par des injures , et menaça de coups-de-canne. Le Heurté dit encore un mot : Le Heurteur courut sur lui. J'examinais tout en silence : Je me jetai entre-deux , lorsque le bras fut levé : je reçus le coup. Je requis aussitôt la Garde du Petit-Châtelet , de m'apporter aide et secours. Le Frappeur fut saisi , et conduit chés le Commissaire. En route (il n'y avait qu'environ trente pas) , je préparais ma harangue , que je prononçai en ces termes devant le Représentant du Magistrat de la Police : — Monsieur , je suis frappé par cet Homme , et mon sang coule encore , comme vous voyez. Je vous denonce cet Homme , comme un

Brutal , ét un Mauvais-sujet : J'aurais pu me venger , puisque je suis frappé : mais la loi nous promettant satisfaction , lorsqu'on nous insulte , c'est avec plaisir que je m'en remets à elle ét à vous : à-condition qu'elle ét vous aiez redresser le tort , ét punir l'injure qui m'a été faite. Je parlais exprès avec enfase. Je racontai ensuite tout ce qui s'était passé.

—Quelle satisfaction exigez - vous ?

—Que ce Furieux (repondis-je) , soit envoyé à la prison voisine , pour y demeurer tant que mon injure soit réparée , ét que mon âme soit mue à-compassion envers lui. C'est un Insolent , un Turbulent , un Homme dangereux , qu'il faut corriger , assouplir , ét rendre capable de vivre en société-. Ces grands mots firent leur effet sur le Commissaire , ét sur l'honorable Assistance : L'Homme fut envoyé au Petit-Châtelet. Le Commissaire medit en-sortant : —Il aurait été plus chretien de pardonner. —Non : il est plus chretien de corriger , que d'être genereux aux depens des Citoyens tranquils : Cet Homme est un Taureau indompté , qu'il faut envoyer au mattoir-. Je suivis le Prisonnier , qui me conviciait de toutes ses forces , en marchant. Il ne voulait pas qu'on le mît au Petit-Châtelet,

let, ét il demandait, comme une grâce, le Fort-l'évêque. On panchait à lui accorder ce qu'il souhaitait. Je m'y opposai, quoique je n'en eusse pas le droit; mais je donnai pour raison, que cette répugnance annonçait quelque cause, qu'il fallait éclaircir: Je proposai qu'on le présentât du-moins au Concierge. On se rendit. Mais le Concierge n'eut pas plutôt entrevu l'Homme, qu'il s'écria, — Hé! vous me ramenez le Drôle qui s'est sauvé d'ici, sous mon Devancier!... Parbleu! je le reconnais... Il l'admettait à sa table, ét je l'y ai vu trente-fois-. A ces mots, le Quidam fut écroué. Une observation que j'ai faite; c'est que l'Homme qui se conduit dans les rues, comme avait fait Celui-ci, est toujours ou un coquin, ou un espion: Ce qui est synonyme; si ce n'est que le Dernier a déjà passé sous la verge de la Justice, qui d'un Putois, en a fait un Furet.

A mon arrivée chés la Marquise, je lui rendis-compte de ma decouverte, au-sujet du Mari de la Jolie-Blonde: Elle se promit de le connaître aisement par-là. Je lui parlai de la vilaine aventure de l'Actrice, ét enfin, de ce que je venais de faire. Ensuite je lus le RÊVE de M. De-Fontlèche.

Tome III, VI Part.

j

II. LE RÊVE.

Une Nuit d'hiver, sur les deux-heures du matin, M. De Fontlèthe, qui, dans la journée avait décidé de grandes affaires, s'endormit la tête agitée, et crut se voir environné de toutes les Personnes qu'il avait-coutume de recevoir chés lui. Ce n'étaient que felicitations, complimens. Il en fut lui-même étonné! C'était une énigme! (révait-il). Il désirait qu'on lui expliquât, comment il se faisait, que des Gens qu'il avait cru ses ennemis, fussent accourus le feliciter et lui faire la cour!.. Tandis qu'il était dans cette incertitude, il entendit qu'on se disait: — Le voilà roi d'Irlande, et bien affermi sur le trône! On a donné une couronne au mérite, aux vertus, aux sublimes qualités... C'est un grand coup de politique, d'avoir mis un Souverain particulier dans cette Ile fertile! Il contiendra nos Rivaux naturels, dont ce demembrement diminue la force et l'orgueil-... Fontlèthe écoutait attentivement. — Il faut (révait-il) que je voye où je suis, et que je profite de tout ce que j'entendrai. Il rêva qu'il sortait, et qu'un monde, à son premier mouvement, se levait pour le suivre. Il jeta les yeux sur le pays, qu'en-effet il ne reconnut pas. Il demanda une Carte d'Europe: on lui

montra son Royaume , et la Capitale.
— Alons , il est bien vrai que je suis en
Irlande-! Et il rêva , qu'il se rappelait
son élection , son couronnement et son in-
tronisation..... — Je regne donc enfin !
(rêva-t-il) :... Há ! je vais établir de
bonnes loix ! On verra dans cette Ile
se realiser tous les beaux rêves des Phi-
losofes. Rien n'est si facile ! et ce qui m'a
toujours étonné , c'est leur non-execution.

Il s'assura ensuite de la realité de son
autorité , par divers ordres , qui furent
executés sur le champ. Bien convaincu
qu'il était roi d'Irlande , il se proposa
de commencer son règne par la promul-
gation de deux Codes de lois civiles et
criminelles , si sages , si justes , qu'elles
attirassent dans ses nouveaux Etats les
plûs honêtes-gens des Iles-Britanniques.
J'en restai-là.

LES BULLETINS.

En-sortant de chés la Marquise , je vis
voler devant moi une feuille de papier.
Je courus après , je la ramassai , et j'y
lus : » Un Jeune homme beau é riche , a
trouvé le secret de faire de l'or. Il y
consacre les nuits ; il dort depuis deux
jusqu'à onze. Il a trente Maîtresses ,
qu'il voudrait entretenir dans l'aisance :
I. Celle qu'il prefere est une Languedo.

cienne, belle comme l'amour ! qui a les cheveux blonds les plus fournis qu'il soit possible de voir ; ils lui descendent jusqu'aux pieds. Mais il n'est cependant pas encore décidé , laquelle des Trente sera son Epouse legitime : 2. Une Jolie-Brune de la rue de-la-Vieille-Bouclerie, qui a tant de grâces et d'aisance dans sa demarche, qu'il voudrait faire passer par elle la plus belle forme à ses Enfants : 3. Une autre Brune, au coin de la rue de-Bièvre , le tente encore , par la noblesse de sa figure. 4. Les beaux ieux d'une autre Brune , rue Daufine, le font hesiter : 5. Le charme qui accompagne deux Jeunes-Beautés, rue Saintjacques , le fait balancer : 7. Il est très-épris d'une Jeune-Veuve, rue Saintseverin : 8. Une Jeune-personne , qui sort à-peine de l'enfance , quai des-Augustins, le captive ; 9. Il voudrait pouvoir se determiner en faveur d'une Joliepersonne de la rue Saintantoine , près celle des-Ballets : 10. Une Jeune-Beauté , de la rue Pastourelle, lui tient fort au cœur ! 11. Une-autre, de la rue Saintlouis du Marais , l'enchanté : 12. Il est amoureux d'une Jeunepersonne de la rue Galande, près celle du-Fouarre : 13 , 14, 15. Il en cherit trois dans l'île Saintlouis ,

une Brune, une Blonde, et une Cendrée : 16. Dans la rue Saintlouis du Palais, une Jeunepersonne de 16 ans le fixerait : 17. Une Joliefille de Papetier, rue Saintjaques : 18 Une Fille d'Imager : 19. Une Fille de Rôtisseur du quai-des-Augustins : 20. Une Fille de Bijoutier, brune éveillée, rue Sainthonoré : 21. Une charmante Blonde, même état, même rue : 22 Une Demoiselle-de-qualité, rue d'Orleans au Marais : 23. Une Demoiselle, rue du-Sepulcre, faubourg Saintgermain : 24. Une Jeunefille de la rue d'Ablons, faubourg - Saintmarcel : 25. Deux Sœurs, rue des-Grands-degrés : 28. Une petite Blonde delicate et jolie du quai-des-Orfèvres : 29. Une Joliefille, presque'enfant, du milieu du quai-de-Gévres : 30. Une Jolie-Marchande, dans le passage du Palais-royal à la rue de-Richelieu. C'est entre toutes ces Jeunespersonnes qu'hesite le Jeune-Chrysgène : Il attend un bon conseil de Celui qui trouvera ce papier ; car il le connaît. Il fera prendre sa reponse à cet endroit, sous la boîte de la lanterne ; la pierre se derange. Toutes les Jeunespersonnes sont égales en attraits, en merite : Qu'il les examine soigneusement » !

Je lus avec surprise ce papier singulier, et je le regardai comme un amusement.

Cependant je le ferrai , pour y faire une reponse.

C X X X I N U I T.

SUITE DES BULLETINS, étlrft.

J'avais écrit dans le jour ma reponse au Jeunehomme riche , sur six de ses Maîtresses , que je connaissais un-peu , la 1.^{re} , la 2.^{de} , la 3.^{me} , la 4.^{me} , la 12.^{me} , rue Saintlouis en l'Île , près la rue Guillaume et celle de-la-Femme-sans-tête , enfin la 21.^{me} : Je lui promettais des informations sur les Autres. Voici mon écrit :

1 , *Votre Languedocienne est belle , et dans son pays , où les Blondes sont rares , elle doit être un prodige : je sais qu'elle est coquette. La Brune n.º 2 , est charmante , et sa grâce l'emporte sur sa beauté : mais elle est aussi très-coquette. La Belle n.º 3 , est aimable , sensible à l'ex-cès : mais ces sortes de Femmes sont exigeantes. La charmante Personè n.º 5 , est hautaine , impatiente ; dureste elle a de l'esprit et des mœurs. Le petit Bijou , n.º 12 , est d'une taille trop-courte ; une Homme-riche comme vous doit prendre une Epouse qui puisse donner à ses Enfans les belles proportions : Autreste , si l'on est grand dans cette Famille , la petitesse individuelle n'est rien ; elle ne se propagera pas. La belle Blon-*

de, n.º 21, est instruite, superieurement élevée; elle a le plus excellent caractère: Elle est douce, aimante, ravissante: mais.... Cela ne s'écrit pas.

Je remis ce papier où j'avais trouvé le précédent.

Je ne pouvais manquer de passer devant la demeure de la Jeune-Blonde de la rue Mazarine: ce fut par-là que je commençai mes courses. Je l'entrevis avec son Mari. Jamais Femme ne fut aussi vivement adorée: On voyait qu'il aurait voulu la mettre dans son cœur; ses regards, ses paroles, ses gestes, ses actions, tout prouvait à l'aimable Reine la passion la plus vive. J'étais fort curieux de savoir quelles étaient les instructions que la Marquise avait reçues à son sujet! Pour moi, je desirais vivement, qu'elles ne fussent pas de nature à troubler une félicité si ravissante à voir, et si consolante, pour Ceux qui pensent que les peines de l'Humanité surpassent les biens. Je m'éloignai, après avoir goûté le plaisir de contempler deux Heureux... Hélas! je l'étais moi-même alors, quoique tant de Gens me plaignissent, en me voyant mesquinement habillé! —Tu ne meurs pas de douleur ou d'ennui! me disait un jour un Fat

opulent , qui venait d'épouser une Joliesemme ? Tu travailles comme un Cheval ; tu ne prens aucun amusement ; tu ne ris jamais ; tu ne connais ni les plaisirs de la table , ni ceux de la société : Meurs : descens un-peu plus avant dans le tombeau-! Je le regardai en souriant , sans repondre. — Repons-moi ? — Tu l'exiges ? — Je le veux ! — Je suis plus heureux que toi-. Hâ ! quel bonheur égalait le mien , puisqu'il était assés grand , pour que la felicité d'Autrui n'excitât en-moi qu'une jouissance delicieuse !...

Lorsque je fus arrivé à l'endroit où je devais deposer la reponse au papier trouvé la veille , j'en aperçus un autre , que je pris , et je mis le mien à la même place. Ce papier était de la même écriture que le 1.^{er} : Voici ce qu'il contenait : » *Le Prince de Mataran , dans l'île de Java , est gardé par les plus belles Filles de ses Etats , que la Nation lui a choisies. Elles sont en-même-temps ses Concubines : Elles font des tournois devant le Palais : Les Cavaliers y prennent le turban , ou le bonnet à-la-japonaise , suivant que le Roi porte l'un ou l'autre : Ces Filles ont appris l'exercice , à chanter , à danser. Ce sont elles qui introduisent les Gouverneurs des douze Pro-*

vinces, qui ne paraissent devant le Prince qu'en posture de misérables Esclaves ; mais qui le rendent bien à leurs Inferieurs. Ils ont aussi, comme le Prince, des Gardes-femmes ; mais celles-ci sont des harpyes, qui sucent le sang des Peuples, avec une insatiable avidité. Je voudrais pouvoir m'environner des 30 Belles que j'aime, en épouser Une, et multiplier mon exisflance avec toutes les Autres, sans libertinage : mon seul desir serait d'avoir des Enfants. J'ai dequoi en faire des Citoyens aisés ; car je ne veux pas en faire des Opulens, mais des Hommes utiles, dans l'état moyen de la Société. Hâ ! si j'étais en Angleterre ! mon projet serait possible ! mais à Paris... J'aurais demandé conseil làdessus, par 30 billets pareils, repandus en 30 endroits différens, à presque tous mes Concitoyens : Il se fût trouvé peutêtre un Homme sage, dans les 30-fois-366-fois que je les aurais parsemés, Lequel m'aurait donné un moyen praticuable d'être heureux !.. Mais je n'ose ».

Je repondis, sur-le-champ au crayon :
 » Mon sentiment serait de marier les 29 Belles à un Jeunehomme aimable, d'en épouser Une, et d'être ainsi leur bienfaiteur à Toutes ».

CODE CIVIL.

Voici quelles furent les Lois civiles que publia M. De Fontlèthe, lois qu'on ne put s'empêcher de trouver belles et simples.

I Titre: PROPRIÉTÉ. I Art. Tout Aqueur d'un champ, d'une maison, ou de tel autre heritage, ou qui defrichera, bâtira, étlerefte, sera tenu d'en faire-dresser un titre, pardevant le Juge-Notaire établi, comme il sera prescrit par le **II Titre**, en payant un droit du centième de la valeur du terrain, après dix années de jouissance. **II Art.** Tous les Possesseurs actuels se feront-faire des titres uniformes, en payant seulement le parchemin timbré, ainsi que l'honoraire modique fixé pour la rédaction. **III Art.** Personne ne pourra se faire-faire un titre de ce qu'Un-autre possède; les doubles titres seront annulés surlechamp, d'après la notoriété publique. **IV Art.** Le titre constaté sera possésoire à-jamais, et se transmettra necessairement aux Aqueurs à prix d'argent, ou aux Donataires: Les Cohéritiers recevront chacun le titre entier, avec la note de ce qui leur est propre, sans autres droits que les frais d'expedition. **V Art.** L'honoraire du Juge-Notaire, pour un titre, sera de six f-tournois, qui seront payés surlechamp;

six f. de contrôle, qui seront payés dans un an; et six-fr. de timbre, qui seront payés au bout de deux ans: après quoi le titre sera remis au Propriétaire, qui néanmoins pendant cet intervalle pourra s'en aider, s'il en a besoin, sans aucuns frais de prestation. VI ART. Lorsqu'il y aura contestation sur la propriété d'un terrain, elle sera portée devant le Juge-Notaire qui aura le titre, lequel la décidera en une seule séance, en le montrant aux Parties dûment appelées, en présence de ses Assesseurs et Commis-greffiers, les mêmes qui lui servent à rédiger les actes; et le Faux-attaquant sera condamné, 1, en une amende de 6 liv. envers nous; 2, en 6 fr. envers le Juge-Notaire; 3, en 3 liv. envers chacun de ses 12 Assesseurs, et ses 2 Commis-Greffiers; et en outre, ou de domagement du tort occasionné au Possesseur par titre, à dire de deux honnêtes Citoyens, sans frais: Il paiera de plus pour le papier-marqué, encre et plumes, 3 liv. au profit des 2 Commis-Greffiers, faisant aussi la fonction d'Huissiers, pour l'appel des Parties à l'audience.

SUITE DE LA PETITE-CHANDELIÈRE.

Après ma lecture, & pendant mon souper, la Marquise m'apprit des nou-

velles du Mari de la Jolie-Blonde, ét me chargea de lui parler, pour lui recommander de prendre les plus grandes precautions. Quoique les temps soient éloignés de bien des années, je ne puis, ni ne dois reveler ce qu'a decouvert mad. De-M****. Mais il faut laisser entrevoir la verité. Aujourd'hui, cet Homme si tendre, vraiment aimable, est environné de six Enfans, dont quatre Filles, belles comme leur Mère: L'Aînée a 15 ans, la Seconde 14, la Troisième 13, ét la Quatrième 12. Celle-ci est la plus belle, ét une occasion unique s'étant présentée, elle a été mariée la premiere, dans un Royaume voisin: Elle est grande ét presque formée, pour la taille, l'esprit ét le cœur: elle a inspiré une passion comme celle de son Père: Elle est brune, ainsi que ce Dernier, ét ses trois Sœurs sont blondes. Les deux Garçons, qui sont encore deux enfans, vont au Collège, ét l'on ne neglige rien pour leur éducation. ¶ En quittant la Marquise, j'alai dans le quartier de Reine-Telort, attendre la sortie de son Mari. Ce fut à la même heure que la veille. Je le joignis; je l'instruisis de ce que nous savions la Marquise ét moi; je l'assurai de notre discretion: mais je lui recommandai des precautions, dont il fit usa-

ge. Sur une question que je hasardai, D'où-vient il avait contracté un mariage, qui l'exposait ? Il me répondit : —J'adore la jeune Reine: je ne puis vivre sans elle. Aurais-je avili Celle que j'adore ? aurais-je conçu l'idée de la dégrader à ses propres ieux, en la ravalant à un état... Je l'aurais moins aimée, si son cœur avait été capable d'une bassesse... Non ; je n'en ai pas fait la proposition, de peur de souiller la pureté de son âme. J'ai pris sur moi, sur moi-seul, tout le danger, tout le blâme ! Je lui donnerais ma vie ; je puis bien exposer ma sûreté pour elle ! —Homme vertueux ! (lui répondis-je), je vous approuve ; je vous loue : soyez prudent ; soyez heureux ! Adieu : Et bannissez toute inquiétude : deux Personnes sûres possèdent seules votre secret : Une saine philosophie, en détruisant en elles tous les préjugés du cagotisme, ne leur laisse plus voir votre action, que comme une juste réclamation de la nature, contre l'aveugle superstition. Adieu.

SUITE DES BULLETINS.

En le quittant, j'ai regardé où j'avais trouvé les billets, et je mis ma réponse au second. J'en trouvai un troisième : » *Je remercie l'Être estimable qui m'a répondu : J'ai dans ses lumières*

1782 LES NUITS DE PARIS:

la plus grande confiance : Mais je le dispense des éclaircissemens. Je connais parfaitement les 30 Belles : Aucune d'elles ne sait que j'en frequente Une-autre: Mon nouveau projet est de les rendre amies , et de ne jamais les voir ensemble ; de diversifier de trente manières ma façon de me vêtir , et d'avoir toujours la même avec Chacune d'elles ; de ne jamais sortir avec Aucune , et de ne pas violer les loix. Si vous voulez me donner encore quelques avis , je les recevrai. »

CXXXII NUIT.

LA PETITE-CONVICIANTE.

A ma sortie , je voulus jeter un coup-d'œil sur la Belle de la rue-de-Bievre : C'était encore une Enfant ; elle ne paraissait pas seize-ans: mais il ne fut jamais de figure aussi touchante. J'étais surpris que l'Homme aux 30 Filles ne se décidât pas en sa faveur. Je m'éloignai par la rue des-Noyers. Vi-à-vis celle des-Lavandieres , était une Jeune-fille de 16 à 17 ans, qui se moquait d'une Vieille-Femme, folle où ivre , je ne fais lequel, où peut-être elle était tous les deux. La Petite qui lui disait des convices , étant fort jolie ! mais si mal arrangée , que ses habits annonçaient une misère

profonde. Je réfléchis, en la considérant, que c'était sûrement une victime pour la débauche. Deux Hommes qui l'attaquèrent, à-cause de son effronterie, me confirmèrent dans cette triste prevision. Au coin de la rue Saintjean-de-Beauvais, étaient trois Polissons, apprentifs de quelque metier, qui paraissaient machiner quelque-chose au-sujet de la Jeune-fille. J'entendis que le Plus hardi conseillait aux Autres, de proposer à la Fille de venir avec eux, et à son refus, de prendre son bonnet, et de le jeter dans le ruisseau. A ce mot, je redoublai d'attention. Les Polissons s'approchèrent, pour realiser leur projet. Alors je sautai sur eux, et avec mon cheval de Crocheteur, je les mis en-fuite. Je dis à la Jeune-conviciente, qu'il était extraordinaire qu'une Fille de son âge fût ainsi à nigauder dans la rue, à pareille-heure. —Pattens mon Père. Au-même-instant un Vieillard parut. Il avait l'air d'un Mandiant. Sa Fille lui dit, qu'elle allait acheter de l'huile, et le suivre. Je parlai au Vieillard. Je lui representai, que sa Fille était jolie, et qu'elle serait bientôt perdue. Il me regarda : —Que pouvez-vous faire pour elle? —Mais, je puis la mettre en metier, à son choix et au vôtre. —Soit : vous l'habillerez?

—Oui, je la ferai habiller. —Hé-bien, quand je serai sûr de ce que vous me dites, je vous la donnerai. —Mais n'aurez-vous pas de crainte?.. —Moi ! hé ! que peut-il lui arriver de pis, que d'être ce qu'elle est ? Je regarderai comme un avantage pour elle tout ce que vous ferez ; il faut bien qu'elle le paye-. Je compris combien cette malheureuse Enfant était exposée. Je dis au Vieillard, que j'allais lui donner mon adresse, et que dès le lendemain, je me chargerais de sa Fille. J'écrivis sur une carte l'adresse de mad. De-M****, que je lui laissai. Sa Fille parut avec une petite bougie, et l'huile qu'elle venait d'acheter. Ils montèrent. Je ne suis pas Homme à rien négliger. Je voulais savoir où en était la Petite, avec un pareil Père : Je les suivis, et lorsqu'ils furent arrivés dans leur grenier, que la porte en fut refermée, j'écoutai attentivement. —Mon Père, j'ai ben dit des sotises à la Mère-Rafiat ! vous savez ben, ç'te Vieye, que j'vou' ai dit qui voulait me m'ner cheux elle ; pour vilainer avec l's Hômes? —Oui, oui ! T'as ben-fait d' n'y pâ aler ! car, au premier-jour, n'on t'prenrait, pour te m'né à l'hôpital : s'an' cômpté qu' v'la un Mônsieu' qui te d'mande ! C'è' Un-queûqu'un c'm' i' faut ; car v'la soun ad-

resse. — Ouh! cheû ... cheû... Madame...
la ... la ... Mar... mar... qui... qui ...
se... marquise... cheû mad. la Marqui-
se... C'e' eune Marquise! Il est marquis...
De .. de ... M**** ... rue ... pagine, au
Maraud... — Qu' c'e' beau, d'savoir lire!
(dit le Père). — Qu'é-qu'i m' f'ra donc l'
Marquis de c'te Marquise? Je n' veû
point d'vilainie, déjà! — Alôn', alôn',
n'on voira ç' que c'e': Me v'la que j' de-
vién' vieû, éi't faû eun souquién... Quién,
Rosette, arrange-nous ç' peti' morciau d'
rôti, qu'n'on m'a donné, la Quisignère de
c't Avocat, rue d'Biève. — Hôn! qu'ça
f'ra bon! i' n' sent pas mauvais du-tou!
J'y vas faire eune sauce avec d'lail. Et l'ist.
Il n'y eut plus rien de remarquable dans
dans la conversation. Je vis que Ro-
sette n'était pas indigne que la Marquise
en prît soin, et j'alai la recommander.

SUITE DES BULLETINS.

En passant à l'endroit des Billets, je
regardai, si j'y en trouverais un. Tout
était ôté, soit que l'on n'y en eût pas
mis, soit que d'Autres m'eussent prevenu.
Je mis néanmoins ma reponse, conçue
en ces termes: » *Je ne sais ce que pre-
tend le Jeunehomme à la pierre-phi-
losophale: Il veut avoir des Enfans
de 30 Femmes! il a dequoi les établir
tous (dit-il): Benè fit: Mais il trou-*

vera bon que je me taise sur les moyens à employer, pour remplir un plan aussi vaste, et dont l'exécution peut avoir des conséquences desagréables. Je ne dirai rien de ce que ce plan a de contraire aux intérêts de 29 autres Hommes, qui peuvent prétendre aux 29 Belles, dans un Pays où le nombre des Hommes et des Femmes est égal à-peu-près : Je ne dis rien des loix civiles et religieuses : Le Jeune-Philosopho-Chimiste est trop éclairé sans-doute, pour ne pas savoir tout ce que je lui représenterais : Je lui dirai seulement, qu'il n'existera pour lui aucun moyen de sécurité, s'il realise son projet : Qu'à-la-verbatim, l'avantage d'avoir tant d'Enfans, est reel, et que je le regarde comme le plus grand et le plus solide de tous : mais que j'ignore les moyens de réussir à vivre tranquile, en violant les loix de son Pays ».

J'entrai chés la Marquise, après avoir déposé ce Billet. Je lus après souper.

II Titre. DES JUGES : I Art. Il sera établi dans toutes les Provinces et dans toutes les Villes et Bourgs d'Irlande, des Juges-Notaires, ayant chacun 12 Assesseurs et 2 Commis-Greffiers-Huissiers, pour tenir leur Tribunal. II Art. Le Juge-Notaire recevra tous les actes-

d'aquisition ou de vente, les contrats-
de-mariage, de constitution quelconque,
permis par la presente loi, au III Tit.
Il jugera les causes avec ses Assesseurs,
non en-raison du domicile des Parties,
mais comme ayant passé l'acte-de-pro-
priété; sa competence n'étant que pour
les actes redigés et déposés dans son tri-
bunal: Ce qui abregera tous les procès,
lesquels, par ce moyen, ne dureront ja-
mais plus d'un jour, sans y comprendre
ceux destinés à la demande de la Partie
lésée, celui destiné à l'indication du ju-
gement, si les Parties sont presentes, ou
le second jour indiqué, si l'Une d'elles
est absente, pour venir discuter ses droits
et recevoir jugement, en gain ou perte.
III Art. Les Assesseurs aideront au Juge-
Notaire à dresser les actes, par tour, ou
plusieurs ensemble, si la multiplicité des
actes le requiert: Ils jugeront avec le
Notaire-maje, en donnant leur voix:
Le Plus-ancien remplacera le Juge-No-
taire malade: mais alors le Douzième
sera suppléé par Un des Assesseurs-desi-
gnés ou surnuméraires, afin qu'il y ait
toujours le même nombre de Juges à la
seance. IV Art. Les Commis-Greffiers-
Huissiers ne pourront s'absenter de l'audi-
ence, sans être remplacés par Un de leurs

Confrères, desorte-qu'ils y seront toujours deux: Leur fonction sera d'inscrire le jugement, chacun de leur côté, sans se le communiquer, avant que les Juges aient lu les deux écrits, lesquels leur seront remis, avant qu'ils quittent l'audience, pour être le jugement lu et confirmé par eux en presence des Parties. Les Greffiers-Huissiers seront chargés de tout appel de Parties, vulgairement dit en France, Assignation, Exploit, Sommation, &c. le reste: desquels actes ils ne pourront être payés qu'après le jugement, et suivant le tarif ci-dessous. V Art. Tout Juge-Notaire rédacteur du titre de l'objet litigieux, décidera en dernier ressort à l'audience publique: Mais s'il y avait 2 titres, les 2 Tribunaux se réuniraient, et il y aurait ensuite appel à un 3.^{me}, lequel appel serait toujours sans frais pour les Parties; si ce n'est qu'il y aurait, contre le Perdant, une amende de 12 liv. à notre profit. Quant aux frais de la procédure, ils se partageront entre les 2 Jurisdictions, les frais de celle qui se deplace strictement évalués à une liv. par lieue, et à 3 liv. pour la séance: Lesquels frais seront payés par la Province, sur les deniers provenans d'une capitation de 2 sous par tête, affectée à l'entretien des routes.

CXXXII NUIT. 1389

En soupant , la Marquise me parla du Mari de la Jolie-Blonde, et je lui rendis la conversation que j'avais eue avec lui.

—Je le plains ! (me dit-elle) : Il peut être heureux ; mais à quels desagremens n'est-il pas continuellement exposé-! Je dis un mot du Feseur-d'or, et de ses projets.

—Que de choses singulières se passent ! (repondit la Marquise) ; il leur faudrait un historien particulier et journalier : Je vous conseille de l'être un-jour, lorsque les évènemens seront un-peu éloignés... Mais je ne saurais croire, que cet Homme fasse de l'or ! c'est quelque plaisanterie que cela !... Il faut tâcher de le decouvrir. —Je ne crois pas non-plûs à la pierre-philosophale (repris-je) : Je pense que c'est un Jeune-homme, heritier, ou fils de Quelqu'un, qui lui aura laissé une immense fortune. Je me suis déjà proposé de le connaître ; mais il me faut pour cela de la prudence. C'est dans la vue d'y parvenir, que je lui ai repondu : dès cette Nuit, et toutes les suivantes, je donnerai une grande attention à l'Auteur des singuliers Billets.

En-sortant de la rue Payenne, par celle du Regard, j'observai curieusement tout ce qui se passait autour de moi, J'avançai, par la rue Saintlouis,

jusqu'à celle du Parc-royal : Vis à-vis
 celle des-Minimes , j'aperçus un grand
 Jeunehomme , précédé d'un Laquais avec
 un flambeau : A l'endroit où j'avais
 trouvé les deux Bulletins précédens , il
 ramassa le papier que j'avais écrit , et
 me parut y en déposer un-autre. Je ne
 doutai pas , que ce ne fût le heros de
 l'aventure. Je me tins caché. Il s'é-
 loigna. Je le vis rentrer. Je revins
 prendre le billet , et j'alais le lire , lors-
 qu'un bruit léger m'obligea de me mettre
 à-l'écart. C'était le Jeunehomme , qui
 revenait. Il voulait voir sans-doute , si
 son bulletin avait été pris , et il venait
 de lire le mien. Il parut satisfait de ne
 pas le trouver , en mit un-autre , et
 se retira : mais il alla se mettre à-l'écart.
 Comme je pouvais quitter ma cachette
 par la rue des-Egoûts , sans qu'il me vît , je
 demeurai tranquille , pendant près d'une
 heure ; il revint alors , et voyant toujours
 son bulletin , il se retira. J'alai le pren-
 dre , et je m'éloignai , quand je l'entendis
 revenir. Il était alors quatre-heures.
 Le Jeunehomme trouvant son billet ra-
 massé , courut par la Place-royal. Com-
 me les reverbères étaient encore alu-
 més , je lus les deux bulletins : Voici le
 premier.

ÇXXXII NUIT. 1391

» Je voudrais parler à l'Être , homme ou femme , qui m'a déjà répondu , et je desire vivement de le connaître ».

Voici le second.

» Je vois , Être estimable , que vous êtes dans les bons principes : Je desire encore plus vivement de vous connaître : Montrez-vous , je vous en prie » !

Je repondis sur un morceau de blanc du Bulletin, que j'en separai :

Demain à deux-heures-après-mi-nuit , à l'entrée de la rue Saintanaftase , vous me verrez , si vous voulez me voir : Je serai en manteau bleu.

J'ai déposé ces deux mots à la place ordinaire , et je me tins à-l'écart. Le Jeunehomme vit le papier , en revenant de la Place-royale , et le prenant pour le sien , il le laissait. Il le prit cependant , l'ouvrit , marqua de la joie , s'en alla , et rentra. Le Hibou en fit autant.

ÇXXXIII NUIT.

L'HYPOCRITE.

Je desirais ardemment de voir le Jeunehomme paidomane : mais comme je lui avais donné rendezvous à deux-heures , j'avais toute mon avantsoirée libre. J'étais à 9-heures-ét-demie dans la rue de Grenelle. Une de ces vilaines Femmes , qui trafiquent de la Beauté , m'a-

borda : — Mademoiselle Sailli (me dit-elle), m'a chargée de vous prier de monter chés elle , lorsque je vous rencontrerais. — Où demeure-t-elle ? — Rue d'Orleans. — Conduisez-moi. — Elle me conduisit , et je montai chés Sailli , alors absente. Son appartement était au second, somptueusement meublé. Je ne voulus pas l'y attendre. En descendant , le premier se trouva ouvert , et j'entrevis une jeune et charmante Personne , qui paraissait fuir de chambre en chambre. Je demandai à la Femme , ce que c'était , que cette Jeunefille ? — C'est une jeune Enfant , qu'on avait mise en pension dans une Communauté : on a d'abord axactement payé ; mais enfin on a cessé tout-à-coup. La Moucharde , que vous connaissez sans-doute , a su , par une Jeune-ét-jolie-fille du faubourg Saint-marcel , qu'elle a enlevée à ses Parens , qui sont pauvres , et qu'elle y fait élever , pour un Monsieur de haut-état , la situation et la figure de la Jeune-Delaisée : Elle a été payer , et avec l'attestation de deux Bijoutières de la rue Sainthonoré , ses amies , elle l'a retirée. Dabord elle l'a bien mise , en lui faisant accroire , que c'était par l'ordre des Gens qui prenaient soin d'elle autrefois : Enfin , elle la fait voir à un
gros

gros Monsieur, comme Celui pour lequel elle a si-bien élevé l'autre: Cet Homme s'est conduit bien poliment d'abord: mais enfin, comme il faut bien en venir-là, il a parlé aujourd'hui, ét, dame! la Jeune-fille se defend.... Mais elle se lassera comme les Autres-. A ce mot, indigné, sans m'embarrasser des suites, hardi que j'étais de la protection de la Marquise, je me precipitai dans l'appartement. Je trouvai l'Homme ét la Moucharde, les ieux collés à la petite ouverture de la porte d'une chambre, où la Jeune-fille s'était renfermée. Ils ne m'avaient pas entendu. Je les saisis vigoureusement, en leur ordonnant de se retirer. — Ouvrez, ét ne craignez rien! (criai-je à la Jeune-personne). Elle ouvrit aussitôt. — Qui êtes-vous? (continuai-je imperieusement): il faut me dire la verité-. La Moucharde me regardait effrayée: l'Homme s'assit, ét ne parla pas. La Jeune-fille me dit: — Helas! Monsieur! je suis une Infortunée, abandonnée sans-doute dès sa naissance: On m'avait mise en pension à Villejuif: Une Dame prit soin de mes premières années: Je crois qu'on la nommait mad. Duclairon... — Duclairon-! (s'écria l'Homme). Puis, se

concentrant de-nouveau sur sa chaise, et se couvrant le visage de ses mains, —Continuez ? (dit-il). — Cette Dame mourut , lorsque j'eus dix-ans ; et j'en ai seize. Une espèce de Femme-de-chambre prit soin de moi. Un-jour elle me fit monter en voiture , et après bien des detours , nous descendîmes dans une rue que je ne connais pas : Elle renvoya tout le monde , puis nous marchâmes longtemps , longtemps ! Enfin elle frappa à la porte d'un Couvent. J'y fus reçue : elle y a payé ma pension pendant cinq-ans , me donnant en-outré tout ce qui m'était nécessaire. Voilà toute mon histoire, Monsieur. Il ne m'est rien resté de ce que mad. Duclairon m'avait donné , que son portrait que voici. Elle le montra. L'Homme le regarda , leva les yeux au ciel , et se tut. — Madame (reprit la Jeune personne , en montrant la Moucharde), est venue payer ma pension , et me proposer de me prendre pour être sa demoiselle de compagnie ? Tout le Couvent m'a conseillé de me jeter entre ses bras. Je l'ai fait : Dès les premiers jours , Monsieur est venu : Il a montré la plus grande piété : Il faisait des lectures : Le soir , avant de se retirer , on faisait la prière en-

CXXXIII NUIT. 139

commua, comme au Couvent. Mais aujourd'hui, il lui a pris une frenesie, à ce qu'il m'a dit, et il m'a si fort-ef-frayée, que je ne saurais m'en remettre. Je lui en demande pardon. Peutêtre ai-je tort.... Madame! excusez-moi! ne m'en voulez-pas, je vous en prie-! A ce mot, l'Homme se leva: —Hâ! je respire-! Me regardant: —Vous êtes un Homme sage, j'espère: Apprenez que par le recit que vient de faire cette Enfant, dont vous voyez l'innocence, je decouvre qu'elle est ma fille.... Oui, oui, ma charmante Nanine! je suis ton père! —Hô! vous devez l'être! car Personne au-monde que mad. Duclairon, et Celle que j'appelais ma Bonne, ne fait que je portais ce nom-là, dans mon enfance. —Je te donnerai bien d'autres preuves-! Me regardant: —Qui êtes-vous, Monsieur? —Je suis le Spectateur-nocturne. —Hâ!.. j'ai entendu parler de vous à la Marquise de-M****: Vous êtes un Homme sûr, et je vous donnerai ma confiance-. Il se nomma: Je connus sa qualité, par son nom: Nanine était sa fille naturelle, parce-qu'il avait seduit la Mère de cette Jeune-personne, veuve alors, et très-belle. Je lui dis, qu'il fallait rendre Nanine

heureuse par le mariage et une bonne dot ; qu'à ce prix, j'alais le respecter. Il me frappa sur l'épaule : — Bon ! bon ! je le ferai.... (tout-bas) : Vous-autres Bonnes-gens, vous ne savez pas que le vice est quelquefois aimable.... Sans lui, par exemple, cette Enfant que je vais chérir tendrement et purement, n'existerait pas-. Je le regardai fièrement, et il ne baissa pas les yeux. Je lui dis qu'il aurait la Marquise pour surveillante. — Vous lui direz cette rencontre?.. Hâ ! il est vrai, que vous êtes chargé de la garantir de ses vapeurs !.... Ma Fille ne couchera pas ici (ajouta-t-il) ; et je charge Monsieur (me montrant) de la reconduire à son Couvent-. J'acceptai la commission avec la plus grande joie. En-chemin, je ne deguisai rien à Nanine. Je lui dévoilai son origine, et l'état de son Père, ses dispositions, ses mœurs, son hypocrisie ; je lui dis ce qu'était la Misérable qu'elle quittait, et je l'engageai à se jeter dans les bras de la vertueuse Marquise de-M****, qui sûrement la verrait dès le lendemain. Je parlai de-meme à la Supérieure, dont le nom seul de mad. De-M**** me fit extrêmement confiderer, et je courus apprendre toutes ces choses à la vertueuse

Marquise. Je repris la suite du Plan.

III Titre: Des Conventions. I Art.

Les discussions civiles entre les Homes, ne venant que du manque à leurs engagements, il est essenciel de leur donner une base solide. Aucune convention ne blessera les mœurs, sans quoi elle cessera d'être valable. Dans le doute, si une convention embrouillée blesse ou non les mœurs, le Juge invoqué la suspendra.

II Art. *Aucune convention ne pourra être suivie en execution, qu'elle n'ait été reçue par le Juge-Notaire, lequel, avant de rediger l'acte, en examinera la nature, et decidera si la convention est legale ou non: Car en tous cas, il répondra de la legalité de l'acte qu'il aura sanctionné; ce qui sera décidé par 3 des Notaireries voisines.* III Art. *Lorsque les Parties se présenteront devant un Juge-Notaire, pour contracter, il aura soin, par lui-même, ou par l'Un de ses Assesseurs, de leur faire bien expliquer leurs volontés, bien détailler les clauses et leur fondement, par l'explication qu'ils donneront des causes: Il examinera, ou fera examiner, si Un-tiers ne souffre pas des conventions que font les Parties; et dans ce cas, il les obligerait d'appeler ce Tiers, afin de l'en-*

rendre et d'avoir son consentement, ou recevoir sa protestation : Car le but de notre présente loi est de prévenir tous les procès, la perte du temps qu'ils occasionnent, les haines qu'ils fomentent, et les dépenses ruineuses qu'ils nécessitent. IV ART. Nulle convention ne sera stipulée irrevocable, qu'il n'apparaisse au Juge-Notaire et à ses Assesseurs, que l'irrevocabilité n'est pas nuisible aux Parties, ou tout-au moins qu'elle n'est pas essentielle à la nature de l'engagement; comme, par-exemple, si la non-irrevocabilité rendait la convention illusoire: Les Parties seront exhortées à ne contracter que rarement de ces engagements irrevocables; et Ceux qui, en Persones raisonnables et sensées, ne se lieront qu'à temps et d'une manière conditionnelle, en seront loués: car il n'est pas de la nature de l'Homme et des événemens de sa vie, d'être toujours les mêmes. V ART. Une convention qui obligerait, soit à mal-faire à soi-même, soit à se priver des effets naturels à l'Homme et au Citoyen, sous quelque prétexte qu'elle soit présentée, de telle manière qu'elle soit envelopée, sera nulle de plein droit, et le Juge-Notaire qui oserait y mettre le sceau de son ministère sacré, en serait puni suivant la grandeur du

préjudice fait à la Partie. VI ART. Ne pourront non-plûs nos Sujets faire aucune convention d'intérêt onereux, ou qui les oblige à payer une somme au-delà de leur fortune, quelles que soient la somme et la cause qui les déterminent à s'imposer l'obligation de la payer.

Pendant mon petit-souper, j'entre-tins ma respectable Amie de ce qui s'é-tait passé entre le Jeunehomme et moi, après ma sortie de chés elle, la Nuit pre-cedente, et je lui promis des éclaircis-semens pour le lendemain. De son côté, elle m'assura bien qu'elle ne manquerait pas de voir Nanine.

Il était deux heures, quand je deboû-chai dans la rue Saintlouis. Je m'avan-çai lentement vers celle de Saintanastase: Je me tins à l'angle, et j'attendis. Trois-heures sonnèrent: quatre-heures... Per-sonne!... J'alai jusqu'à la demeure du Jeu-nehomme; j'entrevis des Sentinelles pla-cées. Je les évitai. On demenageait. Il falut savoir, où l'on alait, et je le fus.. Je croyais qu'il devait y avoir des rai-sons, pour que le Polygyné ne fût pas venu au rendezvous: mais était-ce moi qu'elles regardaient?

Au dépôt des Lettres, je trouvai :

» Il m'est absolument impossible de te-

nir ma parole : A-demain, à la même heure. Je fais que vous vous mêlez d'écrire : J'ai bien des sujets à vous donner : Si absolument je ne pouvais vous voir, je vous les écrirais : Adieu ».

LES GARÇONS - PERRUQUIERS.

Je m'en retournai sans rencontre. Mais en arrivant dans mon quartier, j'y entendis un bruit horrible. Il était cinq heures : trois Garçons-Perruquiers, chacun à une porte de Procureur, faisaient aler à-l'envi trois marteaux, pour reveiller les Clercs, qu'ils allaient accommoder. Je fus surpris, qu'il n'y eût aucunes precautions de prises, pour la tranquillité des Citoyens fatigués, ou des pauvres Malades, qui s'assoupissent vers le point-du-jour ! Les Hommes pourraient être heureux, tranquiles ; et ils se troublent eux-mêmes ! Celui qui souffre d'une privation, voudrait priver tout-le-monde : sans penser que par-là, il n'y aurait plus un-instant de plaisir ni de tranquillité dans la vie.

CXXXIV NUIT

L'HOMME aux 366-mille liv. de rentes.

L'aventure de l'Homme-aux-bulletins n'avait plus rien qui tentât vivement ma curiosité : Je commençais à la croire

une plaisanterie : Je retournai chés Sailli, pour savoir ce qu'elle avait à me dire, et s'il y avait moyen de l'obliger. Je la trouvai seule. Après m'avoir temoigné son étonnement sur ce qui s'était passé la veille, au premier, elle m'expliqua ce qu'elle désirait : C'était un Mari, comme j'en avais procuré Un à Eustoquie, dont elle envoyait le sort. Je repondis à cette Fille un-peu sevérement, sur ses dispositions naturelles au libertinage. Elle m'assura qu'elle était changée : elle me prouva qu'elle était plus riche qu'Eustoquie. Je ne lui demandai pas les moyens, que je presumais, et je lui laissai voir, que je me croyais obligé à m'intéresser vivement pour elle *.

En la quittant, je pris par la Nouvelle-halle, que je trouvai peuplée d'une multitude de Filles. Je les considérais tristement, assis sur les bandes-de-fer des bornes du pourtour. Tandis que je rêvais, je remarquai un grand et beau Jeunehomme, qui passa plusieurs-fois devant moi, observant toutes les Filles, et parlant à Quelques-unes, mais les quittant aussitôt. Enfin il vint s'asseoir assés près de moi : Il porta sa main à son front, et dit, --Est-il possible! Il avait

* Voyez au sujet de Sailli, le PAYSAN-PAYSA-
NE, T. III, p. 454 et suiv. E W

excité ma curiosité. Je me levai : — Monsieur, vous paraissez avoir de la douleur ? Je pourrais peut-être vous obliger ? Parlez ? Cherchez-vous quelque Parente ? — Qui êtes-vous ? (me répondit-il). — Je suis un Homme laborieux, qui travaille le jour, et qui, le soir, est quelquefois assés heureux pour rendre service à l'Humanité : Je suis connu de la Marquise de-M****. — Je la connais aussi : Je m'informerai de vous, et d'après ce que cette Dame me dira, peut-être pourrai-je vous employer. — Cet Homme est riche (pensai-je) ; Les Riches seuls parlent avec cette assurance protectriceuse !... Voulez-vous y venir à-present ? (repris-je). — Êtes-vous le maître de lui parler quand vous le voulez ? — Non : mais à ces heures-ci, je lui parle tous les soirs. — Vous êtes peut-être le Spectateur nocturne ? — Oui, je le suis. — Hâ ! c'est autre chose ! que ne parliez-vous ? Depuis longtemps, j'ai un dessein que je veux vous confier : Vous m'avez écrit une Lettre, pour une pauvre Fille de ma terre de B** : Elle m'a touché : on doit vous avoir dit que j'y ai fait droit... Il ne me reste plus que 3-cents-66-mille livres de rentes, et j'ai résolu d'en faire un emploi utile : Je viens d'examiner les Plus-jolies de ces

CXXXIV NUIT. 1403

Filles : Il n'en est pas Une qui merite qu'on s'interesse à elle : ce sont des Ames-de-boue. — Ce sont des Ames comme la vôtre et la mienne : Il ne leur manque que de la culture. Cependant , voyons quel est votre dessein ? — Le voici : De borner ma depense à 4 francs par jour , et d'employer les 996 livres restantes à faire du bien à de Jeunesfilles jolies , soit en les tirant du vice , soit en les preservant d'y tomber. Mon projet est , d'établir une maison-de-travail et d'éducation , sous une Maîtresse sage , prudente , éclairée , que vous m'aidez à choisir ; de lui donner des Secondes , de son goût et du nôtre , et de mettre sous sa conduite , cent Filles , à mille francs de pension. On les formera au travail ; on leur enseignera ce que nous détermineront des arts ; et on leur donnera ce qu'il faudra des talens agreables : On les choisira dans tous les âges audessous de vingt-ans ; observant que les Plus-âgées seront toujours en plus petit nombre. On en mariera dix par an , avec 20-mille francs de dot en argent clair , outre une trousseau bien utile et sagement ordonné , suivant l'état du Mari. Les dōs me prendront deuxcentsmille livres ; les soixantemille livres restantes seront employées aux dix trousseaux par an , et j'aurai 6-mille livres pour

moi. Je ne ferai d'autre plaisir au reste du monde , que de recevoir une Cent-fille à leur recommandation , supposé qu'elle ait les qualités nécessaires. C'est vous que je consulterai, pour rendre cet Etablissement le plus utile possible , soit en prenant des Innocentes , soit en corrigeant des Vicieuses , capables de devenir de grands sujets. — Ce projet est superbe ! (m'écriai-je), et vous êtes un Homme admirable ! Alons en-causer avec mad. De-M**** : Elle en sera enchantée ! et sa prudence vous sera très-utile , pour arrêter absolument votre projet... Nous partîmes. En-route , je lui dis : — Je ne crois pas, quelque belle qu'en soit l'idée , qu'on puisse amalgamer les Vicieuses , avec les Innocentes : Les Premières rendraient louche votre bel Etablissement : Il faut ne prendre que des Filles pures ; afin que les Partis qui se présenteront n'aient rien à craindre pour l'honneur de leur Maîtresse : par la confusion des deux Classes, la honte frapperait également sur vos Centfilles-. Il goûta d'autant plus cette raison, qu'il était revolté de la manière d'être des Filles-perdus.

Nous avançons en devisant : Au coin de la rue des-Fossés-Saintgermain-l'Auxerrois , nous aperçûmes une Femme, recouverte de sa calèche ; mais si bien-

faite, dont la demarche avait tant de grâce, que nous la jugeames belle. Cette Femme leva les yeux sur moi: —Hâ! c'est-vous! (me dit-elle), en me prenant le bras: Rendez-moi un service important! Au son de sa voix, et à sa figure, que j'entrevis, je la reconnus pour la belle Rosette, qui demeurait à-côté du Fort-l'évêque. Comme je savais combien cette Infortunée avait de mérite, malgré son état de modèle, qu'elle désirait de quitter, je dis au Jeune-homme riche: —Voici une Femme qui pourrait vous servir à retirer du vice des Filles-perdus: On pourrait la mettre à la tête d'un petit Etablissement à-part... Je demandai ensuite à Rosette, ce qu'elle désirait de moi? —Un Jeune-Peintre, que vous connaissez, voudrait m'épouser: j'aurais un état honnête, par le mariage, et je vous repons de m'en rendre digne: Mais Un de ses Confrères l'en-detourne: Obligez-moi de parler à mon Amant, et de le fortifier contre les discours? —Aimez-vous le Peintre? —J'aime plus le mariage que l'Homme, quoique Celui-ci ne me déplaise pas. —Vous voulez un état honnête? —Oui. —Hé bien, nous tâcherons de vous le procurer: Quant au mariage, je ne vous en detourne pas; mais je n'oserais le

conseiller au Jeune-peintre avec vous-. Nous la conduisîmes jusque chés elle. Le Jeunehomme trouvait Rosette très-aimable. Il me pria de remettre au lendemain à le présenter à la Marquise, et il resta chés elle. Je ne fais pourquoi je n'en fus pas content; Rosette était très-séduisante! Elle avait le fond du caractère honnête. Elle possédait mille charmes.... Je sortis, fâché de sa rencontre.

Arrivé chés la Marquise, je lui racontai ce que je venais de voir. Elle sourit, en me disant : —Je connais votre Jeunehomme; il n'exécutera rien. C'est une tête à projets, qui n'ont jamais d'exécution, parcequ'ils sont trop-beaux. Au reste, voyez: Tâchez d'en tirer un-peu de bien; mais pas trop en-grand, de peur d'échouer-. Je savais que Mad. De-M**** était la prudence même; je presumai qu'elle avait raison. Je lus:

IV Titre: Des Impôts. I Art. *Deux sortes d'Impôts composeront les revenus de l'État: Le premier sera une capitation personnelle; le second sera territorial.* II Art. *La Capitation personnelle ne consistera pas seulement dans ce qui a porté ce nom jusqu'ici; mais elle remplacera les impôts sur le vin, le sel, la viande, le bois, l'industrie, le commerce, et sera calculée d'après la consommation des*

Maisons : Et come la haute cote sera toujours un titre d'honneur, on aura en consequence la plus grande attention d'empêcher certaines Gens de se faire imposer trop haut : Par-exemple, si la consommation d'un Artisan ou d'un Gagnedennier est de 3 liv. de viande par semaine, d'1.^e demilivre de sel, de 3 pintes de vin, de 12 demi-bûches de bois floté, étlrft, on calculera ce qu'il payait pour tout-cela, et on l'ajoutera au taux de sa capitation personnelle, mais desorte-que la taxe nouvelle soit toujours un-peu au-dessous de l'ancienne. Il en sera de même des Grands, à-proportion, sans que Personne au monde puisse s'attribuer la gloire de contribuer aux charges de la Chosepublique au delà du taux de sa véritable consommation. III Art. Tous Grandsseigneurs, tous Ministres de la religion, tous Gentilhommes, tous Bourgeois, Artistes, Artisans, Manœuvres et Journaliers paieront leur capitation par semaine : Observant que les Gens non-établis solidement, ne paieront point eux-mêmes, mais par les mains de Ceux qui les occuperont, et qui en feront la retenue. IV Art. Il n'y aura ni Commis ni bureaux : Chaque Particulier portera sa cote-part chés le Commissaire du quartier, lequel sera toujours Un des

Assesseurs du Juge-Notaire : il donnera des quittances imprimées en entier, suivant l'ordre d'un Regître, numéroté comme les maisons des Contribuables : Le Commissaire enverra chaque soir au Juge-Notaire la contribution de la journée : Et le Juge-Notaire fera porter le total, pour Paris, au Tresor-royal : Quant aux Villes, Bourgs et Villages du Royaume, le régime sera le même, pour tous les Gens-à-la-journée ; l'Employeur retiendra l'impôt, qu'il déposera chés le Juge-Notaire, ou chés l'Assesseur du quartier, pour, par le Juge, en compter à l'État, de la manière suivante : V Art. Dans les Villages de labour, chaque Laboureur paiera sa contribution en nature ; tant de boisseaux de bléd, suivant la valeur de ses terres ; laquelle denrée sera transportée par les Contribuables, à un jour commode et marqué, qui sera toujours le même : Dans les Villages mi-partis, vignes et terres, la contribution sera en bléd et en argent, suivant la récolte du Cultivateur : Mais la contribution en argent ne sera payée que lors de la vente du vin : Et pour que cette vente soit toujours assurée, le Gouvernement enverra par contrée les Marchands-de-vin, lesquels se-*

* Des vignes en Irlande !... Mais c'est un rêve

ront obligés d'acheter les vins bien conditionnés : Et si , par la faute du Cultivateur , ils ne l'étaient pas , ils resteront à la charge de Celui-ci , à la condition de payer l'impôt double l'année suivante.

VI ART. Les blés , et autres grains , comme seigle , orge , aveine , et autres , fournis par les Contribuables , seront déposés dans le grenier-public de la Province , pour y être employés aux besoins des Habitans des Villes , en payant par eux le prix qui sera fixé chaque année , ou destinés à l'exportation , si la Province se trouve suffisamment fournie : Mais on ne pourravendre le blé à l'Etranger , que d'après une delibération de la Province , laquelle , en-conséquence , repondra au Gouvernement du montant de la valeur du blé , au taux fixé. VII ART. Chaque imposition de Village sera portée , soit en nature , soit en argent , à 1 Ville ou Bourg d'arrondissement , dont le plus éloigné des Village ne pourra l'être que de 6 lieues ; lequel transport se fera sans frais , en un seul jour , par le nombre d'Habitans et de Chevaux , Anes ou Bœufs qui sera nécessaire , par tout ; desorte-qu'en un certain nombre d'années , tout le Bourg , ou Village ait fait ledit transport. Et pareillement , chaque Ville ou Bourg chef-lieu d'ar-

1410 LES NUITS DE PARIS:

ronondissement, fera en un, ou plusieurs jours déterminés, le transport de toutes les contributions de son arrondissement, à la Ville-capitale de la Province, par tour; chaque Habitant contribuant de sa personne et de ses Animaux, ou de son argent, pour conduire ou accompagner le transport, par tour; desorte-qu'au-bout de quelques années, chaqu'un des Habitans de la Ville ou Bourg chef-lieu aient rempli le devoir de porter à la Capitale de la Province le montant des impositions. Et pareillement, une-fois l'année, à un jour fixé, d'après ceux donés aux Chef-lieux d'arrondissement, la Metropole de la Province fera le transport de la contribution provinciale, à la Capitale du Royaume: lequel transport s'effectuera aux frais de cette Metropole particulière, par contribution de ses Habitans, lesquels paieront, ou feront le-dit transport, à leur choix, en nombre suffisant, pour que l'escorte soit sûre et hors de toute insulte, soit par eau sur les rivières seulement, et non par mèr, soit par terre, s'il ne se peut autrement.

VIII ART. Il pourrait arriver, que par le local et la nature des depenses à faire, les contributions d'une Province devraient y rester: Dans ce cas, il sera donné un ordre, par lequel la Metropole,

ÇXXXIV NUIT. 1411

son Juge-Notaire et ses Assesseurs demeureront caution et garans du total, et même des contributions des Provinces limitrofes qui pourraient être apportées chés eux, jusqu'au moment de l'emploi, lors duquel il leur sera donné decharge.

IX Art. Toutes Tâilles, Gabelles, Entrées, tous Dixièmes, Vingtièmes, seront abolis : Tous Financiers, Fermiers, Commis, Banquiers, Usuriers n'auront plus lieu. X Art. Il y aura une monnaie-papier, dont les plus bas effets seront de 300 liv., jusques et compris 200-mille liv. somme la plus haute; lesquels papiers seront souscrits par le Chancelier, et serviront pour la facilité du transport des sommes qu'ils représenteront, avec assignation sur telle Province, pour les acquitter, à l'époque où elle doit verser sa contribution au Tresor-royal : Ce qui sera d'une double utilité, en évitant les déplacemens; aussi les Provinces, et même les Districts devront-ils être favorisés par tour, et suivant les besoins locaux, du paiement en papier-monnaie.

J'étais piqué contre le Jeunehomme aux-bulletins : Je savais sa nouvelle demeure, et je voulais connaître à fond la conduite de ce Plaisant. Je passai néanmoins au dépôt des Notes écrites, et à mon grand étonnement, j'y trouvai celle-ci !

1412. LES NUITS DE PARIS:

«Voici, Monsieur le Hibou, le titre piquant d'un Ouvrage, que je vous conseille de faire : MON HISTOIRE, ou les Aventures très-communes d'un Jeunehomme sans qualité; d'un merite assés mince, et dont les talens sont très-bornés: Ouvrage utile aux Personnes des deux-sexes, auxquelles la Nature a donné beaucoup de desirs, et le Sort peu de fortune : Par-Moi-même en verité».

Ce titre me parut saillant ; mais il me convainquit, que le Jeunehomme avait voulu s'amuser par ses bulletins precedens: Aulieu d'aler à sa demeure, je repassai chés Rosette.

Je trouvai le Jeunehomme aux 366-mille livres de rentes prêt à en sortir. Il me declara, Que tous ses projets étaient changés; Que Rosette venait de le captiver à-jamais; et que puisque je la connaissais, je devais en être charmé. — Adieu ! adieu ! (m'écriai-je) beaux Rêves de filantropie-. Rosette vint à-moi la larme à l'œil, en me suppliant de confirmer son nouvel Amant dans ses bonnes dispositions. Je ne répondis rien, et je sortis peu satisfait. J'ai depuis rencontré une seule-fois Rosette opulente; je lui parlai. Sa reponse fut la preuve complete de son ingratitude.

CXXXV NUIT.

SUITE DES BULLETINS.

Ainsi donc (pensais-je en sortant le lendemain), se sont évanouis ces beaux projets, qui m'avaient tant flattés !... Allons à la demeure de l'Homme aux Bulletins, et une fois-pour-toutes, sachons à quoi m'en tenir sur son compte-. J'y alai : mais auparavant, je visitai le dépôt. J'y trouvai un nouveau Bulletin :

*» Vous auriez pu me remercier par deux lignes du beau Plan d'Ouvrage que je vous ai donné hier : cependant, comme je ne suis pas susceptible, en voici un autre que je vous abandonne totalement. Celui-ci n'est pas plus un Roman que le premier. Je l'intitule : L'EDUCATION PROPRE A RENDRE NOS SEIGNEURS DES HOMMES. ¶ Un Jeune homme est élevé comme le fils d'un Meunier : On le place chés le Comte de-***, non en qualité de Domestique, mais comme l'Emule du Marquis de-**, fils de la Maison, et de Madem. Septimanie, sœur du Marquis. Firmin (c'est le nom du Jeune homme), sait qu'il a besoin d'appui et de se pousser ; parceque la Famille du Meunier est très-nombreuse, et qu'il n'aura pas de fortune : ses progrès sont rapides ; il excite la jalousie du Marquis, et l'admiration de sa Jeu-*

1414 LES NUITS DE PARIS:

ne-sœur. Septimanie est belle : Firmin ne peut défendre son cœur ; il l'adore , sans espérance , et avec cette probité forte, effet d'un bon esprit et d'une sincère reconnaissance. Cependant le Comte se plaît à voir l'attachement mutuel de Septimanie et du Fils du Meunier: Il va souvent chés le Marquis de-****, son plus proche Voisin, homme singulier , âprement vertueux , et méprisant tous les avantages , qu'il ne tient que de ses Ancêtres. Le vieux Marquis aime autant Firmin , que le jeune Marquis le deteste. Celui-ci, indigné que Firmin ose quelquefois sourire à sa Sœur , et lui rendre les services du zèle le plus ardent , lui cherche querelle. L'éducation est achevée. Le Comte père et le vieux Marquis mènent les deux Jeunesgens au moulin du Père de Firmin. En-chemin , pendant que Firmin s'écarte , le jeune Marquis l'accuse d'aimer Septimanie , et Septimanie de n'être pas indifférente : Le Comte lui demande , si cela est bien sûr ? et il promet , que d'après des preuves certaines , il la mettra au Couvent. Le jeune Marquis s'engage à les donner. On arrive. Firmin se jète dans les bras de son Père et de sa Mère : Il leur marque le plus tendre respect , et la plus vive ami-

tié à ses Frères et à ses Sœurs ; à l'Une de ces Dernières surtout , qu'on nomme Eulalie , et qui est si charmante, que le jeune Marquis est frappé de sa beauté. Le bon-naturel de Firmin lui attire les caresses et les complimens du vieux Marquis : Le Comte declare alors, qu'il est si touché de son bon cœur, qu'il lui donnera Septimanie , s'il se distingue par ses vertus et son merite. On propose au Meînier de mettre Eulalie au Couvent , avec Septimanie ? L'Homme et la Femme y consentent. Firmin se distingue à Paris , où on l'envoie , par ses mœurs et par ses progrès ; le jeune Marquis adore Eulalie malgré lui , tâche de l'oublier , et ne le peut : Cette passion lui donne de l'énergie , et il se distingue au service : Enfin , pendant un quartier-d'hiver , on rappelle les deux Jeunes-gens ; Firmin servait dans la Marine ; on les reünit à table avec leurs Maîtresses. Septimanie était adorable ; Eulalie ravissante : Firmin présenta son respectueux hommage : Le Marquis déclara , qu'il n'y avait de bonheur pour lui qu'avec Eulalie. On la lui accorda , mais à-condition qu'il consentirait que Firmin devînt doublement son beau-frère , et qu'il promettrait de l'aimer... Il hésitait. On n'ala pas plus loin :

1416 LES NUITS DE PARIS:

Le vieux Marquis déclara , que Firmin était son fils , et Eulalie sa fille , qu'il avait voulu les préserver de l'orgueil , en les substituant à deux Enfans qu'avait perdus la Meunière. Cet éclaircissement combla de joie le jeune Marquis ; il se jeta au cou de Firmin ; Septimanie rougit de bonheur et d'amour ; Eulalie fut enchantée : Mais le Frère et la Sœur ont toujours respecté le Meunier et la Meunière , autant que s'ils eussent été leurs enfans ».

Après avoir lu ce plan d'Ouvrage , j'ai dans le quartier du Polygync. Je trouvai la porte-cochère ouverte. J'entrai, résolu de demander à lui parler. Personne ne me dit mot : Je vis cependant une Jeune-ét-jolie-Portière, dont la demeure était somptueusement meublée. J'avancai. Je trouvais dans l'antichambre cinq à six jeunes Pages, qui s'amusaient entr'eux. Je demandai à parler au Maître. On m'annonça, de la part de la Marquise de-M****. J'eus introduit, et je vis le Jeunehomme au-milieu de 23 Joliespersonnes, qui n'aspiraient qu'à lui plaire. J'eus d'abord la pensée qu'il avait réalisé son projet, et j'en étais fort surpris, dans notre pays, dans notre siècle, dans nos mœurs, et sous notre Police ! J'allais commencer ma harangue,

harangue , après avoir décliné mon nom
et ma qualité , lorsqu'il m'interrompit :

—Hâ ! c'est vous , monsieur le Specta-
teur-nocturne ! Je vous attends depuis
plusieurs jours ; j'espérais qu'avec vo-
tre hardiesse , votre finesse , votre curio-
sité , vous seriez parvenu beaucoup plu-
tôt jusqu'à nous ! Vous me voyez , com-
me un bon Musulman , au milieu de mon
Serail ? — Monsieur (lui dis-je) vous sa-
vez ce que je vous ai marqué , dans une de
mes reponses. Il n'est pas juste , dans
un pays où le nombre des Hommes et
des Femmes est à-peu-près égal , qu'un
seul Homme ait trente de Celles-ci.

—C'est mon goût à moi : Que voulez-
vous que je fasse , si je ne puis être heu-
reux autrement ? Il est de l'essence de
tout Être-vivant de tendre au bonheur.

—Oui , au bonheur qui ne nuit à Per-
sonne. Voila de charmantes Filles !
que je reconnais toutes pour des Pari-
siennes , et non pour des Musulmanes :
Une pudeur touchante se peint sur leurs
visages... Hé ! quoi , Mesdames , ne me-
ritez-vous donc pas un Homme tout-
entier- ? —Il faut le detromper (dit la
Belle aux beaux yeux , de la rue Daufine) :
je souffre de l'opinion où il est. Votre
but avait d'abord été de lui montrer votre
plan-d'association : Ensuite vous avez

1418 LES NUITS DE PARIS :

voulu vous amuser : Mais je trouve que vous avez été assés loin. — Hé-bien , Monsieur le Hibou (me dit le Jeune-homme), puisqu'on ne veut plus rire , il faut parler sérieusement : Je suis l'Undes trente Maris, des trente Jeunesdames que vous avez vues. Notre regime est fort bon , et nous en sommes contens , mes vingt-neuf Amis, leurs Epouses et moi : Voici nos Statuts, que je vous remets : Vous les lirez à votre aise , et vous les publierez ensuite , si vous le jugez à-propos. Et sur ce , je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Je me retirai sans lui repondre, et j'allai chés la Marquise.

— Madame , lui dis-je en entrant , j'ai enfin le secret du Jeune-paidomane : Je viens de le voir ; il m'a instruit, et m'a remis les Statuts d'une Association, que je regarde comme admirable, par deux mots que j'en ai lus-. Nous les examinames ; il se trouva , que c'était la même chose que ceux contenus dans son papier, que j'avais trouvé precedemment , et dont la lecture nous avait tant intrigués, dans la LXXXIII NUIT. Après les avoir comparés , je continuai le Règlement des Rêves.

V Titre : Des Comestibles. I Art. La culture, et le soin de tout ce qui sera comestible, comme blé et autres grains, le-

gumes, fruits, racines, bestiaux, vin, cidre, bière, seront particulièrement encouragés, comme étant la vraie source des richesses de l'État. II Art. Ainsi, l'on encouragera par des marques-d'honneur tout excellent Laboureur, qui donnera une grande quantité de grains, ou d'autres productions propres à la nourriture solide, comme pomes-de-terre, navets, étlereste; le Vigneron qui, dans le même territoire, fera de meilleur vin, et en plus grande quantité; ou le meilleur cidre, ou la bière la plus forte, élrst. III Art. Pour obvter aux frais de voiture, il sera désormais ordonné, Que tous les Malfaiteurs, jadis condamnés à mort, tireront les bateaux chargés de denrées, sans aucun autre coût de transport, qu'un léger peage, pour l'entretien convenable et humain des Tireurs, lequel peage sera surajouté au prix. IV Art. L'équilibre entre les Pays de vin et ceux de bléd, sera établi par une loi fixe et invariable, abondance ou sterilité; le surprix étant inutile, quand les denrées ne vont pas à l'Étranger. V Art. Dans la Capitale et les secondes Metro-poles, où il se trouve des Marchands-de-bouche, comme Rôtisseurs, Pâtissiers, Chaircuitiers, Traiteurs, Aubergistes, il n'y aura aucune gêne pour l'apprêt de

420 LES NUITS DE PARIS :

a n ourriture, en aucun temps de l'année; mais au contraire, il sera permis aux Gens de ces états, d'appréter tels alimens sains qu'ils jugeront à-propos, d'après les besoins et le goût connus de leurs Pratiques habituelles. VI ART. Et cependant, comme il est bon qu'il y ait un temps d'abstinence de chair, ce temps sera celui des grandes chaleurs, c'est-à-dire depuis le 1. sextile (autrefois 21 juin) jour du solstice, jusqu'au 20 octobre (autrefois 10 auguste): Pendant lequel temps il ne pourra être tué en Irlande que du porc et de la volaille, et seulement la quantité de bœuf nécessaire pour le bouillon des Malades: le gibier sera permis, ainsi que les œufs. VII ART. Tout ce qui sert à la nourriture, sera considéré, respecté; on en punira l'inutile destruction comme un sacrilège: Pareillement, tout ce qui pourra servir d'engrais sera précieusement conservé, pour être transporté dans les champs. VIII ART. Il y aura, pour les plus excellens Cultivateurs, des distinctions, dont ils porteront les marques sur leur habit de travail, et surtout les jours-de-fête; et cette marque, en quelque endroit que se trouve le Cultivateur, le fera honorer dans les temples, par une place et le pain-beni, et dans la Ville, Bourg ou

ÇXXXV NUIT. 1421

Village, par une invitation chés Un des Premiers de la Paroisse ; de pareilles Gens ne pouvant jamais être d'incommodés Parasites.

L'AMI DE LA MAISON.

En passant devant une maison de la rue Sainteavoie, j'y vis de la lumière, et j'entendis beaucoup de bruit. Je voulus y entrer. Je m'aperçus que deux Hommes gardaient en-dedans la porte de l'allee, afin que Personne ne pût sortir. J'attendis patiemment environ un quart-d'heure. Je vis alors arriver le Commissaire, avec la Garde. Il frappa imperieusement, et les deux Hommes qui gardaient la porte l'ouvrirent. J'entrai avec la suite du Commissaire, parce que le Clerc de celle-ci me prit pour une Homme de la maison, et les Gens-de-la-maison, pour un Satellite. Nous trouvames, dans un bel appartement au premier, un Jeune-homme de 28 ans, avec une charmante Fille de 15 à 16. Le Jeune-homme n'était aucunement troublé; mais la Jeune-personne était tremblante. C'était son Père et sa Mère, qui l'ayant decouverte, venaient la faire enlever, au-retour d'une partie de-bal, où Quelqu'un de leur Connaissance l'avait vue par hasard. Le Jeune-homme, dont le Domestique avait ouvert dès qu'on avait frappé, demanda

1422 LES NUITS DE PARIS:

aux Parens, ce qu'ils voulaient? — Notre Fille. — Êtes-vous leur fille, mon Amie? — Helas! oui. — Votre demande est juste. — C'est vous qui l'avez enlevée! — Non, je l'ai trouvée; mais je ne l'ai pas enlevée. — Vous l'avez enlevée il y a trois ans! — Elle n'est avec moi que depuis dixhuit mois!... Il faut vous exposer ma conduite, devant Monsieur, qui, je crois, est ici pour la constater? (*montrant le Commissaire*). Il y a dixhuit mois (et tout ce que je vais dire peut facilement se prouver), j'aperçus Henriette à une fenêtre au troisième, dans une maison suspecte. Je n'avais jamais mis le pied dans ces endroits. Je montai hardiment. Je fus arrêté au premier par une Grosse-femme, avec laquelle je m'expliquai. Je fus introduit, et l'on nous laissa seuls. La Jeune personne me parut douce et triste. Je l'interrogeai. Elle avait été séduite et trompée; mais par un heureux concours de circonstances, elle avait jusqu'à ce moment échappé naturellement au vice.... Je vous taïrai d'autres détails: C'est-à vous à voir, si par votre conduite envers elle, vous n'avez pas été la cause de sa fuite de chés vous.... Les Parens convinrent, qu'ils l'avaient maltraitée, parcequ'un Homme de leurs Amis, ne

cessait de la faire accuser par la Domestique, de mille défauts qu'elle n'avait pas. —C'est ce Misérable (reprit le Jeune-homme), qui a fait tout le mal , à-l'aide de la perfide Domestique , qu'il avait gagnée. Il réussit jusqu'à un certain point. Mais , comme vous savez , il perit peu de jours après, on croit, par la vengeance du Frère d'une autre Jeune-personne seduite... Henriette se trouva donc à-la-merci d'une Femme corrompue, qui l'amadoua, et tâcha de gagner ét sa confiance, ét son affection, pour la perdre plus sûrement. Cette seduction fut longue! parceque la Grosse-femme en esperait un dedomagement si fort, qu'elle ne voulait rien risquer. Ce fut à l'époque du plus grand danger pour Henriette, que je l'aperçus à la fenêtre, une seconde au-plus. Je fus enchanté de trouver une Fille de cette espèce! J'ai de la fortune ; je proposai à la Grosse-femme de me céder son Elève. Elle fit ses arrangemens , ét j'emmenai Henriette de son aveu. Arrivés tous-deux chés moi, je fus touché de sa naïve innocence: Je voulais connaître la condition de ses Parens ; une Fille aussi bien-élevée , aussi décente devait avoir reçu la meilleure éducation. A-force de prières, ét de marques d'interêt, elle m'avoua tout. Alors,

1424 LES NUITS DE PARIS:

voici le parti que je pris : Ce fut de respecter l'innocence d'Henriette ; de rétablir ceux de ses principes qu'on avait attaqués , et d'attendre l'occasion favorable , pour l'aveu de ses Parens , si je la trouvais digne d'être mon épouse. Pour cela , il falait mieux la connaître. Autout d'un an , je fus entièrement déterminé. Je cherchai alors à me lier avec Quelqu'un de votre connaissance. Cela m'a pris tout le reste du temps : Mais enfin j'y suis parvenu , et M. De-Michu , votre parent , fait que j'ai déjà fondé ses dispositions. — C'est de vous qu'il nous a parlé ! (s'écrièrent le Père et la Mère , la larme à l'œil)... C'est de moi. — O bon Jeunehomme ! Apprenez que nous avons perdu notre Fils , et que cette Enfant , que vous avez préservée , et que vous nous demandez pour épouse , est à-présent notre unique consolation-! A ces mots M. le Commissaire salua , fit signe à son Escorte de le suivre , et sortit. Je restai. On me regarda. Je me fis connaître , et je félicitai le Jeunehomme de ses sentimens. Il assura , que d'après la connaissance qu'il avait du caractère d'Henriette , il la préférerait à toutes les autres Femmes. Je me retirai fort-édifié , en promettant que j'instruirais mad. De-M**** de ce que je venais de voir.

CXXXVI NUIT.

LA NOUVELLE - HALLE.

Le 18 juillet 1772, la Marquise fut obligée d'aler dans une de ses terres, où sa presence était necessaire à ses Vassaux. Elle ne partait qu'à dix-heures; je courus lui dire adieu, et pendant les préparatifs de ses Gens, je repris ma lecture:

VI Titre: Des Mois; des Loix, Poids et Mesures: I Art. *Pour se conformer à la nature, et au bon-sens, le 1 du 1 mois de l'année, sera fixé au jour du solstice d'hiver, point auquel les jours recommencent à grandir: Et comme les mois romains sont insignifiants et dénaturés, ils ne porteront plus que des noms numériques; Janvier, commençant au 21 X^{bre}, s'appellera Primobre; Fevrier, Duobre; Mars, Triobre; Avril, Quartile; Mai, Quintile; Juin, Sextile; Juillet, Septembre; Auguste, Octobre; Septembre, Novembre; Octobre, Decembre; Novembre, Onzobre, enfin Decembre notre douzième, et non-pas notre dixième mois, comme chés les premiers Romains, Douzobre: Duobre aura 29 jours, et 30 aux années bisduobres (mal-nommées bissextiles), et l'on en retranchera un au nouvel Octobre, afin de rendre un jour au 1 semestre, qui en a 3 de moins: Et Douzobre finira le 20 Decembre actuel.*

1426 LES NUITS DE PARIS:

II Art. Pareillement, il n'y aura qu'une seule et même loi pour tout le Royaume, et par la presente, nous abolissons toutes loix, coutumes et usages particuliers: Voulons que dans tous nos États, les Livres-de-prières soient les mêmes, pour Ceux d'une même communion, sans égard à la différence du Diocèse: On identifiera autant que possible les liturgies des différentes comunions. III Art. Dans tout notre Royaume, on n'aura qu'un seul et même poids, sur l'étalon conservé dans notre Capitale: la Livre sera de 16 onces, et l'rst. Toutes les mesures seront pareillement les mêmes, afin qu'on s'entende plus facilement d'une Province à l'autre, quand il s'agira de l'échange des denrées: Ainsi le septier sera la grande mesure, laquelle pèsera cent livres; le boisseau sera la moitié du septier, et la quarte la moitié du boisseau: Pour les liquides, le muid contiendra 240 pintes, le tonneau la moitié du muid, le quarteau la moitié du tonneau, le barril la moitié du quart, le broc la moitié du barril: La pinte pèsera 2 livres de liqueur; la chopine la moitié; il y aura une mesure tiers, une mesure quart, et une mesure huit, ou d'un gobelet. IV Art. Quant aux mesures de longueur, le pié sera de 22

CXXXVI NUIT. 1427

pouces naturels, divisés en 12 lignes : la toise sera de 6 piéds, la lieue de 5-cents toises, ou 3000 piéds : chaque mille sera marqué par une pierre, chaque lieue par une plus grande, et chaque 10 lieues par une colonne.

Il n'était que 9-heures-un-quart, lorsque je pris congé de mad. De-M****. Ainsi, je me trouvai seul, à dater du soir de ce même jour. Je ne fais par quel pressentiment, j'ai m'asseoir en-face du n.º 14, en pensant à Victoire, que je ne voyais plus. J'y étais depuis quelques instans, repassant dans ma memoire les années écoulées, quand je vis deux Libertins poursuivre une Fille de la plus jolie et de la plus delicate figure. Ils lui donnaient des coups de baguette fortement appliqués. Quoique ce fût une vile Creature, je fus touché de compassion pour elle, et transporté d'indignation contre les deux Libertins : Je me levai, je m'élançai sur eux : Celui que j'attrapai tomba, et roula sous moi. Je le crus assés puni. Je le laissai, heureusement ! car son Camarade tirant de sa canne une épée trahitresse, allait m'en percer. J'avais toujours, lorsque j'étais en manteau, mon cheval de-crocheteur. Je m'en servis pour parer d'abord : puis ayant été assés heureux pour faire fau-

1428 LES NUITS DE PARIS:

ter le poignard , je le brisai. La Fille cependant m'attendait sur une porte de boutique. Mes Adversaires disparurent tous-deux , et j'alai à la Jeune-Infortunée, qui me pria de la conduire chés elle. — Quel metier faites-vous-là (lui dis-je), avec cette figure angelique ! — Hâ ! (me dit-elle), si vous me connaissiez ! Elle me prit le bras : — Reconduisez-moi. Je la remenai chés elle. — Rendez-moi service (me dit-elle en entrant) : Trouvez-moi une Dame , qui reponde de moi , et placez-moi femme-de-chambre : Je fais coïser et travailler en-modes : je chante agreablement , et je fais la musique ; je pince la harpe , je m'accompagne de la guittare et de la mandoline. — Mais qui êtes-vous donc ? — La Fille-naturelle d'un *** , qui m'avait fait bien élever : Il est mort subitement , et de l'abondance , je suis passée à la misère la plûs profonde. Ceux qui se donnaient pour Amis de mon Père , m'avit rent l's premiers , sans commiseration , et l'Un d'eux m'a mise dans l'état où vous me voyez , sans égard pour mes prières , de me placer femme-de-chambre , ou toute-autre-chose-. Je saisis la main de la Jeunefille : — Vive Dieu ! mademoiselle ! (lui dis-je) , dès demain votre fort sera changé. La Decesse qui doit le

changer est absente : mais elle ne me desavouera pas. Consentez d'entrer dès ce soir dans une Communauté, où l'on paiera votre pension, et en sortant de-là, vous aurez une place au-dessus de ce que vous demandez-. La Jeune personne me fit m'expliquer davantage. Je lui donnai tous les détails nécessaires. Suffisamment instruite, elle fit une action qui me donna une haute-opinion d'elle : Je la vis tomber à mes genoux, fondante en larmes : — Vous êtes un Ange (me dit-elle), qui me sauvez de plus d'un peril : les deux Misérables, que vous avez mis en-fuite, ne me maltraitaient, que parceque je n'ai pas voulu être à eux, et ils devaient me faire enlever sous peu de jours. — Ce malheur peut vous arriver ce soir : Suivez-moi-. Elle arrangea ses effets, paya son loyer ; j'allai chercher un fiacre ; on y mit ses paquets, et nous partîmes. Au-coindela rue du-Four, nous aperçûmes les deux Infâmes, avec le Commissaire et la Garde : Nous arrêtâmes, et nous les vîmes entrer dans la maison de la Jeune - Pulquerie. Nous nous éloignâmes. Pulquerie ne pouvait contenir les marques de sa reconnaissance. Nous arrivâmes bientôt. On me connaissait. On la recut. Je revins aussitôt à la Nouvelle-Halle.

1430 LES NUITS DE PARIS :

Le Commissaire et la Garde étaient encore chés Pulquerie, dont l'Aide-magistrat avait fait ouvrir la porte. On perquerait partout, mais envain. Je ne voulus pas me montrer : J'envoyai seulement dire au Commissaire , Qu'il était bien-bon de se rendre l'instrument de la vengeance de deux Droles; Que la Demoiselle qu'il cherchait était pour-jamais à l'abri de leurs insultes et de leurs attentats, parcequ'elle venait de quitter le vice. Je le vis s'en retourner avec la Garde. Les deux Misérables restèrent à rôder dans le quartier. Lorsque le Commissaire fut suffisamment éloigné , je me laissai voir. Je ne les aurais jamais crus si lâches ! Il s'enfuirent avec la celerité du Cerf poursuivi par les Limiers. Je ne vis rien de remarquable le reste de ma tournée.

CXXXVII NUIT.

SUITE DE LA NOUVELLE-HALLE.

Je revins la nuit suivante dans le même quartier que la veille : Je m'assis au même endroit vis-à-vis le n.^o 14. Je me levai ensuite, pour me promener un peu. Ce fut alors que je fis une des plus agréables rencontres de ma vie. Une Jolie-petite-Personne, en-robe de tafetas-des-Indes, venait hâtivement par la rue Du-jour. Sur la place du Portail, trois

Espions-souteneurs l'entourèrent, pour savoir ce qu'elle était: Car aucune Fille-publique ne peut exister sur le pavé de Paris, sans l'attache de ces Êtres-vils. La Jeune-personne n'était pas ce qu'ils pensaient, elle ne concevait rien à leurs propos: seulement elle eut peur, et se mit à fuir. Il l'environnèrent à l'entrée de la rue Oblin, et lui fermèrent le passage. Elle était tremblante. Je m'avançai; je pris, sans parler, la main de la Demoiselle, en lui disant: —Vous avez bien tardé! L'on vous attend-! Elle ne savait trop si elle devait prendre confiance en moi. Cependant, comme les Misérables s'éloignaient, je lui dis: —C'est exprès que je m'exprime de-la sorte: Allez tranquillement chés vous-. Elle me remercia: Je la vis entrer au n.º 14. J'étais curieux de connaître une si Jolie personne, qui avait l'air honnête, à ne pas s'y tromper. Je montai presque sur ses pas, et j'entendis ouvrir la porte. Un instant après, elle passa, un flambeau à la main, chés sa Voisine. J'écoutai, sans être vu. —Hâ! madame Louison (dit-elle en s'asseyant), je viens d'être attaquée, pour la première-fois de ma vie!... Tout ici-près, vis-à-vis Sainteuf-rache, sans un Homme fort-honnête, et que je ne connais pas, je ne fais en-

verité ce qu'on m'aurait fait ! — Une Jeune personne de votre age s'expose, en sortant le soir (repondit la Voisine), surtout quand elle a votre figure. — Mais qu'a donc ma figure ? Personne ne m'a jamais parlé à Versailles, pendant quinze-ans ! — C'est que vous êtes venue à Paris, précisément dans le temps où l'on parle aux Filles. — Soit. Mais je n'oserais plus sortir seule ; et cela est bien desagréable ! — Vous aurez bien raison, Mademoiselle Louise, de prendre des precautions !... Mais puisque vous me parlez sur ce ton, aujourd'hui, permettez-moi de vous faire une question ? Que faites-vous, ici à Paris, seule, sans Parens, independante, à l'age que vous avez ? — Si vous me l'aviez demandé plutôt, Madame, je vous l'aurais dit ! J'ai pensé que vous le saviez ! A ces mots, un gros Homme que je n'avais pas encore entendu, et qui avait l'encolure et les cheveux d'un Maître-d'école de Village, sortit d'un cabinet, et dit gravement : — Ma Femme, il ne faut pas que la curiosité nous domine au-point de nous faire commettre des indiscretions ! Il est toujours impoli de dire à Quelqu'un, Qui êtes-vous ? que faites-vous ? et d'avoir l'air d'être tourmenté par l'envie de tout savoir. — O mon dieu, Monsieur, point-du-tout ! (dit l'aimable Louise) :

CXXXVII NUIT 1433

Je suis toute-prête de dire à Madame ce qu'elle demande; et même cela me fera plaisir. — En ce cas, je me retire. — Non, non! Monsieur, restez, je vous en prie! — Soit: je vous obeïs; car je ne suis aucunement curieux.

— Je suis orfeline, depuis un an (reprit Louise): Mon Tuteur, qui demeure à Paris, m'y a fait venir, et comme il est marié, qu'il a des Enfans, et une seconde Femme fort-jalouse, il n'a pas osé me prendre chés lui. Jamais il ne parle de moi à la maison: de toute sa Famille, il n'y a que son Fils-aîné qui me connaisse, et qui vient assés souvent me voir. — Hâ! j'entens! (dit le gros Voisin: Ce qui prouve qu'il avait remarqué les visites du Jeunehomme). — Je demeure seule (continua Louise); parceque mon Tuteur ne veut me donner aucune de ses Connaissances en Femme; il dit, qu'il les craint. Une Femme-au-mois est seulement chargée de faire ce qui pourrait me gêner dans mon petit menage. Je nomme le Jeunehomme mon Frère: son Père l'a voulu. Quelquefois le Père et le Fils commandent un dîner au Traiteur, afin de manger avec moi: Ils m'aiment beaucoup, et ils se plaisent à ces petites parties, comme ils les appellent. Mon Tuteur m'a pourtant doné une Compagne de promenade: C'est une Orfeline comme moi, pupile d'Un de

1434 LES NUITS DE PARIS :

ses Amis, qui en agit tout-comme lui avec moi , par les mêmes raisons : la seule différence , c'est que n'ayant que des Filles, comme mon Tuteur n'a que des garçons , sa confidente est sa Fille-aînée. Vous les avez vues ici quelquefois toutes-deux. —Oui ! (dit le gros Voisin), et ce sont de charmantes Personnes ! surtout la Grande-mince. —C'est l'Orfeline (reprit Louise). Nous nous aimons tendrement ! car c'est le meilleur cœur qui soit au monde. Nous nous traitons de sœurs toutes-trois, et quelquefois nous alons nous promener tous-fix, les deux Tuteurs , le Fils , mes deux Amies et moi. Mon Tuteur et le sien se proposent de nous marier, dès qu'ils auront trouvé des Partis convenables ; et l'on en a déjà Un pour Terèse : Le Fils de mon Tuteur est pour la Fille du sien, et tout s'arrangera le mieux-du-monde, quand on aura trouvé ce qu'il me faut. Voilà tout.

—Hâ ! c'est fort-bien, mon aimable Voisine ! (dit la Femme du gros Homme). —Admirable ! (s'écria Celui-ci) : Mais quand les choses n'auraient pas été aussi belles , croyez que ma Femme et moi , nous avons l'esprit trop bien fait, pour condamner ! les jugemens teméraires sont très-criminels ! La Jeune personne salua ses Voisins, et rentra chés elle. La Femme qui la servait vint lui mettre son cou-

CXXXVII NUIT. 1435

vert, et elle soupa seule, en causant avec la Femme.

—Je croyais que Madem. Terèse souperait avec vous ? —Non, elle est restée rue Montmartre, chés Une de ses Amies, qui est malade, et je suis revenue seule. (Elle raconta son attaque).

—L'Homme qui vous a débarrassée de ces Policons, n'a-t-il pas un manteau bleu ? —Mais, oui ! —Je le connais ! Je le vois souvent le soir dans les rues : Je l'ai rencontré dans tous les quartiers. C'est un honnête-homme, à ce qu'on dit ; et il a rendu service, même hier encore, à une Jeunefille, dont je connais la Cuisinière, qui est sans condition de ç'te affaire-là : Elle était perdue sans lui... Les a-t-il rossés ? —Non ; il est venu me prendre au-milieu d'eux. —Hô ! vous avez eu là bien du bonheur !... Si vous le revoyez, remerciez-le : vous ne risquez rien : Tenez, vous le verrez de votre fenêtre : et s'il est dans la Nouvelle-Halle, soyez sans-crainte. — Vous me donnez une bonne idée de lui !... Mais vous êtes bien-sûre ? —Hô ! sûre comme de moi-même ; car je fais encore d'autres traits de lui-...

En ce-moment, j'entendis monter à l'étage où j'étais, et je fus obligé de descendre. Il était l'heure où la clochette avertit de fermer les portes dans la Nou-

1436 LES NUITS DE PARIS:

velle-Halle , et je ne pus remonter. Je demurai environ une demi-heure encore : je vis disparaître la lumière chés Louise , et j'allais me retirer , quand je vis sortir la Femme.

Elle prit la rue Oblin , et celle Du-jour , pour se rendre dans la rue Montmartre. Elle frappa. On vint lui ouvrir , et j'entendis qu'elle disait , Qu'elle venait chercher madem. Terèse. J'attendis. Quelques minutes après , elles sortirent. Terèse était grande , faite autour , et un-peu rieuse. Je me laissai voir. Aussitôt je m'aperçus que la Femme parlait de moi. Terèse se retournait souvent , et paraissait s'applaudir de ce que je faisais la même route qu'elles. Je ne m'avançai pas. Je les vis rentrer , rue de-Bourbon , dans une maison , que je remarquai. Je continuai ma route , et je m'en revins par la rue Neuve-saint-eustache , la Place des-Victoires , et l'ist. L'HOMME-du-Peuple qui bat sa Femme.

Il était onze-heures. Vis-à-vis la rue des Bonsensans , et celle Coquillière , j'entendis crier une Femme et une petite Fille. Je courus à l'entrée de la première rue , où la scène se passait. J'aperçus un Homme ivre , qui traînait par les cheveux une Femme renversée par terre : La petite Fille de 12 à 13 ans , criait : — Maman ! Papa ! laissez-la donc !

CXXXVII NUIT. 1437

Elle tiraillait son Père , qui la renversa d'un coup-de-poing. Je sautai sur ce Tigre , mais je ne le frappai pas. Je délivrai la Femme , et je m'informai , en contenant l'Ivrogne. Il était séparé de son Epouse , qu'il avait abandonnée , et il venait la maltraiter , toutes-les-fois qu'il s'enivrait. Cette Infortunée avait trois Enfans , qu'elle nourrissait du produit de son travail , et d'un petit commerce de bonnets-ronds, de vieilles hardes, qu'elle raccommoait pour les revendre. J'écoutai ce qu'elle me disait : Les Voisins en confirmèrent la vérité. Je tenais l'Ivrogne au collet. Je le conduisis seul chés le Commissaire , suivi de la Femme , des Enfans et des Voisins. Mon manteau-bleu me faisait respecter. Quand nous fumes devant l'Officier - public , j'exposai ce que je venais de voir : les Voisins donnèrent leur temoignage ; la Femme porta ses plaintes. L'Homme , en qualité de Mari , allait être renvoyé , avec exhortation de se mieux conduire : Mais il fut tellement insolent envers le Commissaire , qu'on fut obligé de faire appeler la Garde , qui le conduisit en prison , pour cause d'irreverence. Je me proposai de mettre cette Femme sous la sauvegarde de la Marquise ; et ce ne fut pas en vain. Par sa protection puissante , la malheureuse Epouse et Mère est aujourd'hui tranquile.

Je repassai par la Nouvelle-Halle. L'excès d'insolence des Êtres-vils dont j'ai parlé, est inconcevable ! Ils avaient eu l'art de faire servir un mémoire de Voisinage, en le falsifiant, contre la jeune Louise, et l'on était à sa porte. Je courus aussitôt chés l'Epicier Anselme, que je forçai de se lever, et de venir, comme proposé à la location des logemens de la Nouvelle-Halle, parler au Commissaire. Cet Homme parut avec son registre : Il regarda le n.^o, et dit au Commissaire : — On vous a trompé : Tout est regulier dans cette maison. Dailleurs, le pourtour est privilégié. Remettez à demain-. Je m'approchai pour-lors, afin d'expliquer au Commissaire toute la trame de la veille, et de cette nuit. Je dis ce que j'avais fait de la Jeune-infortunée ; comment je venais de delivrer Louise, et ce qu'elle était. Le Commissaire fut juste : Il se retourna, ferra la main du Sergent, et les trois Greddins furent arrêtés. On les conduisit au Fort-l'évêque, aux applaudissemens de toute l'Assistance, qui multiplia les recits des horreurs qu'ils commettaient tous-les-jours. Je me retirai content.

¶ *En-finissant la 2.^{te} Livraison, j'engage mes Lecteurs à considerer les Systemes-de-physique qu'on y trouve, comme de simples hypothèses : Pene-*

CXXXVII NUIT. 1439

tré de respect pour la Religion et les
Lois de mon Pays, je deteste tout ce
qui pourrait y porter atteinte. Je n'ai
fait qu'exposer diverses opinions.

Table de la VI.^{me} Partie, Tome III.

CIX	Nuit.	<i>Avanture de Desires.</i>	1199
		<i>Suite de l'Epouse malheureuse.</i>	1204
CX	Nuit.	<i>Suite : La Rue Saintdominique.</i>	1205
CXI	Nuit.	<i>La Place Louis-XV.</i>	1218
CXII	Nuit.	<i>Le Jardin-des-Plantes.</i>	1224
		<i>La Fille qui s'évade.</i>	1227
CXIII	Nuit.	<i>Suite du Jardin-des-Plantes.</i>	1229
		<i>Suite de la Fille qui s'est évadée.</i>	1232
CXIV	Nuit.	<i>Jardin de l'Hôtel-Soubise.</i>	1233
		<i>La Malade par finesse.</i>	1239
CXV	Nuit.	<i>L'Arsenal.</i>	1241
CXVI	Nuit.	<i>Suite de l'Arsenal.</i>	1247
		<i>Conclusion du Frère jaloux.</i>	1252
CXVII	Nuit.	<i>Les Boulevards du-Temple.</i>	1256
		<i>La Jolie-femme sans Enfans.</i>	1257
		<i>L'Ennemi de son Siècle.</i>	1266
CXVIII	Nuit.	<i>Suite des Beaux-Boulevards.</i>	1267
		<i>La fausse Maguelone.</i>	1271
CXIX	Nuit.	<i>La vraie Maguelone.</i>	1280
		<i>Duel de deux Bourgeois.</i>	1287
CXX	Nuit.	<i>Suite : Marguerite.</i>	1289
		<i>Suite : La Fille imprudente.</i>	1294
CXXI	Nuit.	<i>La Foire Saintlaurent.</i>	1296
		<i>Duel de deux Abbés.</i>	1301
CXXII	Nuit.	<i>Suite : Nicolet.</i>	1303
CXXIII	Nuit.	<i>Suite : Renette. (un sort.</i>	1313
		<i>Zaire : ou la Jolie-Fille qui veut</i>	1317
CXXIV	Nuit.	<i>La belle Nuit de gelée.</i>	1324
CXXV	Nuit.	<i>Duel de deux Soldats.</i>	1330
		<i>L'Homme sauté par la fenêtre.</i>	1333
CXXVI	Nuit.	<i>L'Homme qui ne dépense rien.</i>	1337
		<i>La Femme qu'on jeta par la fenêtre.</i>	1344
CXXVII	Nuit.	<i>La Petite-Chandelière.</i>	1345
		<i>La Fille qui tombe par la fenêtre.</i>	1348
CXXVIII	Nuit.	<i>Suite de la Petite-Chandelière.</i>	1349
		<i>Le Brutal.</i>	1352
CXXIX	Nuit.	<i>Suite de la Petite-Chandelière.</i>	1354
		<i>Le Coucher, le Réve et le Reveil.</i>	1356
		<i>L'Indigné.</i>	1364

1440

CXXX Nuit.	<i>L'Homme qui menacé.</i>	1367
	<i>Le Réve 1370: Les Bulletins.</i>	1370
CXXXI Nuit.	<i>Les Titres a' Ouvrages.</i>	1374
	<i>Code-civil. I Titre. Propriété.</i>	1378
	<i>Suite de la Petite-Chandelie.</i>	1379
	<i>Suite des Bulletins.</i>	2381
CXXXII Nuit.	<i>La Petite-Convictionee.</i>	1382
	<i>Suite des Bulletins.</i>	1385
	<i>II Titre: Les Juges.</i>	1386
CXXXIII Nuit.	<i>L'Hypocrite.</i>	1391
	<i>III Titre: Des Conventions.</i>	1393
CXXXIV Nuit.	<i>L'Homme-aux-366-mil-l.-de-rente.</i>	1400
	<i>IV Titre: Des Impôts.</i>	1406
	<i>Mon Histoire (Bulletin).</i>	1412
CXXXV Nuit.	<i>Suite des Bulletins.</i>	1413
	<i>L'Education des Seigneurs.</i>	1414
	<i>V Titre: Des Comestibles.</i>	1418
	<i>L'Ami de la Maison.</i>	1421
CXXXVI Nuit.	<i>La Nouvelle-Halle.</i>	1425
	<i>VI Titre: Mois, Lois, Poids et Mesures.</i>	
CXXXVII Nuit.	<i>Suite de la Nouvelle-Halle.</i>	1430
	<i>L'Homme-du-peuple qui bat sa Femme.-32</i>	

Juvenales qui se trouvent dans les V-VI PARTIES.

- P. 1041, drame *Les Fautes*, fin du III Vol de *Parisienna*.
P. 1124, *Juvenale dans la Decouverte-australe*, T. IV, p. 401.
P. 1233, 4 Juv. T. IV du *Paysan-Pays.-pervertis*, p. 449.
P. 1167, *Juvenale à la fin du IV Vol, des Françaises*.
Page 1168, les 150 et 151 *Contemporaines citées*.
P. 1173, à la fin du III Vol. de la *Maledict-paternelle*.
Page 1176, *Decouverte-australe*, IV Val. p. 372.
P. 1168, T. IV du *Paysan-Paysane-pervertis*, p. 126.
T. III, p. 1204, *Paysan-Paysane-pervertis*, T. IV, p. 139.
Idem, p. 1213, *Pays.-Pays.-pervertis*, T. III, p. 139.
P. 1226, *Juvenale citée*, T. IV, p. 84 du *P.-P.-pervertis*.
P. 1232, T. IV du *Paysan-Paysane-pervertis*, p. 121.
Substituez ici le *Petit-Marchand-de-laines*, dans la
IV Part. d' O-Ribeau, p. 486.
P. 1239, dans les *Françaises*, II Volume, p. 63.
P. 1247, Fin du T. IV de la *Decouverte-australe*, p. 387.
P. 1252, dans les *Françaises*, II Volume, p. 113.
Page 1257, les 176-177 *Contemporaines citées*.
Page 1265, dans les *Françaises*, II Volume, p. 131.
P. 1270, à la fin du T. II' des *Françaises*, p. 444.
P. 1280, dans les *Françaises*, III Vol. p. 179.
P. 1313, dans le III Vol. des *Françaises*, p. 27.
P. 1329, dans le III Vol. des *Françaises*, p. 141.

FIN de la VI Partie, et du Tome III.

On ne met les 6 Parties qu'à 12 l. pour éviter l'embaras du gratis.

1367
1370
1374
1378
1379
1381
1382
1385
1386
1391
1393
1400
1406
1412
1413
1414
1418
1411
1415
sures,
1430
ne.-32

TIES.
isienna
p.401.
449.
ises.

nelle.
126.
139.
139.
verit.
121.
la

387.
131.

III.
gratis.